

www.e-rara.ch

Cérémonies et coutumes religieuses des peuples idolatres

Picard, Bernard

Amsterdam, 1723-1728

Stiftung der Werke von C.G.Jung, Zürich

Shelf Mark: Online

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-11425>

Conformité des coutumes des Indiens orientaux [...].

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]



C O N F O R M I T É
D E S
C O U T U M E S
D E S
I N D I E N S
O R I E N T A U X,

Avec celles des Juifs & des autres Peuples de l'Antiquité.

I.
I D É E G E N E R A L E
D E
L' O U V R A G E.



Il est dangereux d'écrire sur les Païs étrangers, à cause de la prevention, que quantité de personnes ont contre tout ce qui vient de loin, & tout ce qui paroît surprenant; il ne l'est pas moins, de garder le silence sur les endroits que l'on a vûs, parce que plusieurs autres s'imaginent, que c'est assez de s'éloigner de son païs, pour trouver à tout moment des merveilles; que chez les étrangers tout est extraordinaire, & qu'il suffit à un Voyageur d'ouvrir les yeux pour s'instruire. Ainsi, quelque parti que l'on prenne, l'on court toujours risque d'être accusé de peu de sincérité, ou de negligence.

Pour contenter les uns, il ne faudroit rapporter rien que de fort commun, parce que tout ce qui est extraordinaire leur devient suspect, & pour satisfaire les autres, il faudroit toujours parler de prodiges, & de choses étonnantes, parce qu'il suffit qu'une chose soit dans les regles ordinaires, pour leur paroître insipide, & pour les rebuter.

Mon ouvrage ne sera assurément du goût ni des uns, ni des autres, car j'ai resté trop long-temps dans les Indes, pour ne pas parler pertinemment sur certains articles, qui pouront paroître surprenans; & d'un autre côté, j'y ai demeuré trop peu, pour parler hardiment de tout, pour me flater de connoître à fond la politique & les coutûmes des Indiens, & pour croire d'avoir acquis en trois ou quatre ans des lumieres, qu'à peine pourroit avoir un homme, qui y en au-

roit vécu vingt. Mais si la maniere dont je parle des Indes ne plaît pas à ces deux sortes de caracteres; peut-être ne déplaira t-elle pas à ceux, qui sçavent se former une idée juste des choses, quoi qu'elles soient éloignées, & qui jugent sans prevention: & s'ils s'aperçoivent, que j'aie eu le malheur de ne pas toujours rencontrer juste dans le parallele que j'ai fait des coutûmes des Indiens avec celles des Anciens; au moins oserai-je me flater, qu'ils ne desaprouveront pas l'envie que j'ai eue de me faire un chemin à la connoissance de l'Antiquité, en étudiant les maximes de ces peuples.

Je me suis entierement écarté de la route que prennent ordinairement presque tous ceux qui font des Relations: car écrire sur ce que d'autres ont dit, & convenir avec eux, n'est qu'être leur copiste, ce que l'on pourroit fort aisément faire, sans se donner la peine d'aller si loin: & dire autrement, n'est qu'augmenter la confusion, qui est déjà assez grande entre la plupart de ceux qui ont travaillé sur cette matiere, sans que l'on puisse se flater pour cela d'être mieux reçu, & de trouver plus de foi chez les Lecteurs, qui croient (comme ils le peuvent faire en toute sûreté) que dans la suite, il en viendra de nouveaux qui diront encore autrement.

Je m'étois d'abord proposé de m'appliquer uniquement à l'étude de la Religion des Indiens, & les premieres découvertes que j'y avois faites m'avoient confirmé dans ma resolution, aiant remarqué entre leurs principes, & dans le systême de leur triple Divinité, sçavoir Brama, Witsnou & Devendre, une certaine sui-

suite, qui ne se trouve point dans cette foule de Dieux, qu'ont adoré les Grecs & les Romains, & dont Hésiode nous a décrit la génération. Mais comme l'erreur est toujours erreur : qu'il est impossible que le mensonge ait cet enchaînement de preuves & de raisons, qui s'éclaircissent les unes les autres, & qu'au contraire, il n'a pour partage, que la contradiction & l'obscurité : lorsque j'ai voulu descendre plus particulièrement dans le détail des Sectes différentes des Gentils, & pénétrer plus avant dans leurs mystères ; j'y ai trouvé tant d'absurditez, que j'ai crû ne pouvoir pas raisonnablement m'y appliquer davantage ; d'autant qu'on ne remarque presque rien de commun entre leur Theologie & celle des anciens Païens.

Je n'ai pas jugé la même chose de leurs Coûtumes particulieres, que j'ai regardé comme de précieux restes de l'Antiquité, qui pouvoient servir à éclaircir plusieurs endroits des Auteurs anciens, & particulièrement de l'Ecriture Sainte : ces connoissances étant même absolument nécessaires, pour y expliquer naturellement certains passages auxquels de très-sçavans Interpretes ne donnent souvent que des explications allegoriques ; faute d'être instruits des manieres des Orientaux.

Outre cela nous avons dans l'Ecriture plusieurs endroits, & même plusieurs termes qui d'abord nous paroissent durs, mais avec lesquels nous nous familiarisons aisément pour peu que nous aions fréquenté les Peuples de l'Orient, chez lesquels nous pouvons encore voir tous ces Caracteres d'Antiquité que l'on remarque dans la Bible, & generalement dans les Livres qui parlent du peuple Juif, ou de tous les autres Anciens.

S. Jérôme connoissoit bien l'utilité de cette science. Il parcourut l'Orient pour en apprendre les maximes, & malgré tous les bruits que l'on fit courir contre sa reputation, il étudia sous un Docteur de l'Ecole de Tiberiade, qui lui enseigna les anciennes Coûtumes des Juifs, & qui lui fut d'un grand secours pour sa Traduction, & pour ses Commentaires.

Mon dessein eut été de parcourir l'Asie, si j'eusse été en état de le faire un peu commodément, & d'y remarquer exactement les plus petites choses, comme font, par exemple, les vieilles coûtumes de la populace, ses fêtes, ses proverbes, sa maniere de bâtir, de se nourrir, de s'habiller, & de cultiver les terres : étant certain, que si l'on doit trouver quelques vestiges de l'Antiquité, c'est assurément chez les Gens les plus simples, chez ceux qui habitent les Deserts & en general chez les moins civilisez, qui n'ont ni assez d'ambition, ni assez de richesses, pour inventer de nouvelles modes, ou pour suivre celles que les grands Seigneurs inventent, & pour s'éloigner par conséquent de celles de leurs Ancêtres.

Presque tous les Voyageurs ont négligé jusqu'ici ces sortes d'observations, qu'ils ont regardées comme des bagatelles, & comme des choses indignes de leur attention. Il est bien vrai, que prises en elles mêmes, elles ne sont d'aucun prix, mais pour peu que l'on fasse reflexion aux avantages que l'on en peut tirer pour l'intelligence des Anciens ; on tombera aisément d'accord, qu'elles méritent bien que l'on se donne la peine de les rechercher & de les écrire.

Je n'ai rien négligé pour m'instruire pleinement des Coûtumes des Indiens, & j'ai observé le mieux qu'il m'a été possible jusqu'à leurs maximes les plus communes. Mais pour les voir dans toute leur pureté, il auroit falu pénétrer plus avant dans les terres, que je n'ai fait ; parce que sur les bords de la Mer, le Commerce continuel qu'ils ont avec les Européens fait qu'ils se relâchent fort sur l'observation de leurs regles

& qu'ils passent par dessus bien des choses, dont ils se faisoient auparavant une severe Loi : de sorte qu'ils ne deviennent ordinairement ni Chrétiens, ni ne restent religieux observateurs du Gentilisme. Ainsi il est plus difficile d'y faire des découvertes, outre qu'il faut en quelque maniere s'instruire soi-même, car il est presque impossible de rien tirer d'eux sur ce chapitre ; la plus grande partie étant trop occupée du negoce, pour penser à toute autre chose ; & les sçavans d'entre leurs Bramins croiant profaner leur doctrine & leurs regles, en les communiquant aux étrangers.

J'ai donc été obligé de m'appliquer à examiner leurs actions & leurs coûtumes les plus ordinaires, & d'en tirer presque toutes les remarques que j'ai faites, d'où il est aisé de conclure, qu'elles ne peuvent pas être en fort grand nombre.

Je me suis contenté de rechercher ce que les Indiens ont de commun avec les Peuples de l'antiquité, mais plus particulièrement avec les Juifs, sans vouloir entrer dans la grande question : sçavoir, si ceux qui sous Phacée fils de Romelie Roi d'Israël, furent transportez en Assyrie par Theglath-Phalassar, ou si ceux que Salmanassar y fit passer sous le regnée d'Osée aiant pénétré chez les peuples des Indes, ne leur communiquerent pas ce que nous remarquons que ceux-ci ont encore de semblable à eux : ou si Dieu donnant une Loi à son Peuple, ne lui prescrivit pas plusieurs regles, que d'autres Nations observoient déjà ; comme étant bonnes d'elles-mêmes.

L'on pourroit rapporter plusieurs choses en faveur de chacune de ces opinions : mais comme ce ne sont que des raisons de probabilité & de vraisemblance, & que sur un pareil article, on ne peut alleguer aucune preuve positive ; j'ai jugé à propos de ne m'y pas arrêter.

Quelques-uns trouveront peut-être extraordinaire, que cet Ouvrage ne soit composée que de remarques séparées les unes des autres, & que de faits qui n'ont aucune liaison entr'eux : mais j'ai crû les devoir donner ainsi, puisqu'en effet chaque article traite d'une matiere particuliere, & qui n'a aucun rapport à ce qui precede, & à ce qui suit ; outre qu'on n'auroit pû joindre ces articles les uns aux autres, que par de longues digressions, qui n'auroient été nullement de faison, & qui assurément n'auroient pas plu à ceux qui ne veulent voir dans un Ouvrage, que ce qui doit y être, c'est-à-dire, que ce que le titre promet, ou du moins, que ce qui y a quelque rapport.

J'ai cru outre cela, devoir (a) citer les passages Latins, tels qui se trouvent dans leur Auteurs, sur tout dans les matieres qui souffrent quelque difficulté & dans lesquelles on a besoin de sçavoir, quel a été le veritable sentiment de l'Auteur. Pour ce qui est de quelques endroits des Auteurs Grecs que j'ai été obligé d'alleguer, je me suis arrêté aux termes de leurs meilleurs Traducteurs, parce qu'il se trouve quantité de personnes, qui, quoiqu'elles aient beaucoup de litterature, n'ont cependant point l'usage de la langue Greque. Je sçai que ces citations ne seront pas du goût de bien des gens, mais je crois qu'elles feront plaisir à d'autres, & que ceux qui auront quelque connoissance des faits dont il s'agit, seront ravis de pouvoir juger par eux-mêmes, & sans avoir besoin de recourir aux Auteurs que je cite, si j'ai donné aux passages que je rapporte, le veritable sens qu'ils doivent avoir, & si les consequences que j'en ai tirées sont justes.

On s'étonnera peut-être, que j'en aye beaucoup plus dit sur les Anciens, que sur les Indiens ; & particulièrement

(a) On les a renvoyés sous le texte de la Dissertation.

ticulierement dans mes premieres remarques, où, après avoir rapporté assez succinctement ce qui regarde les Indes, je m'étais fort au long sur l'antiquité; mais on cessera de le trouver extraordinaire, si l'on veut bien faire reflexion à ce que j'ai déjà dit; que la connoissance des Coûtumes Indiennes prises en elles-mêmes n'étoit d'aucune utilité; que je ne croiois devoir m'en servir que pour justifier ce que l'on nous rapporte des Anciens, & pour l'éclaircir lorsque l'occasion s'en présenteroit; qu'en un mot, l'Antiquité étoit mon unique but.

Comme dans tous les endroits où j'ai parlé des Indiens & de la conformité que ces Peuples ont avec ceux de l'Antiquité, je n'ai pas toujours expliqué quelques passages des anciens Auteurs; on demandera peut-être, pourquoi j'ai parlé de cette conformité, puisque l'on n'en peut tirer aucun secours pour l'éclaircissement de l'Ecriture & des Ecrivains des premiers tems. Je répondrai à cela, que le principal but que je me suis proposé en faisant ces remarques a été à la vérité de débrouiller quelques endroits qui nous paroissent difficiles dans les Anciens; mais que ce n'a pas été l'unique, & que j'ai encore eu en vue de contenter par là ceux qui ne peuvent s'imaginer, qu'il y ait eu autrefois des gens aussi aveugles, que l'on leur peint les Païens, & de leur montrer, que s'il y en a encore aujourd'hui d'assez malheureux pour vivre dans ces égaremens qui les étonnent, & qu'ils ne peuvent comprendre, il y en a bien pu avoir autrefois.

Je prie les Lecteurs de remarquer que je ne donne que comme des conjectures une partie des conséquences que j'ai tirées des rapports qui se trouvent entre les Coûtumes des Indiens & celles des Juifs, & généralement de tous les Anciens, & que je n'épouse aveuglement aucune des opinions que l'on verra repandues dans cette Dissertation.

J'avertirai encore ici, que lorsque sur le témoignage de Quinte-Curce & de Chares de Mytilene, j'ai parlé dans l'Article XXIX. de l'ivrognerie des Indiens, & de la célèbre Bacchanale qui se fit après la mort de Calanus, pour honorer ses funérailles, & que j'ai dit que le Vainqueur avoit bû cent quatre-vingt douze pintes de vin, expliquant ainsi les quatre congés dont parle Athenée: j'ai plutôt eu égard à la reputation de grands buveurs que l'Auteur donne à ces Peuples, qu'à la maniere dont on explique ordinairement le mot de conge, qui étant pris à la rigueur ne doit contenir que quatre pintes & demie. Ainsi les quatre n'auroient fait que dix-huit pintes, ce qui n'auroit pas été une chose tout-à-fait si extraordinaire. * Novellius Torquatus but en la presence de Tibere trois Conges d'un seul trait, c'est-à-dire treize pintes & demie, ce qui lui fit donner le nom de *Tricongiarius*. Et Julius Capitolinus, dans la vie de Maximin, dit qu'il buvoit par jour une *Amphore*, laquelle contenoit huit Conges, qui faisoient trente six pintes, selon la maniere ordinaire de conter. Quand j'ai donné aux quatre Conges la valeur de cent quatre vingt douze pintes, j'ai crû que la maniere dont les Auteurs parlent de ce célèbre combat n'en demandoit pas moins. Au reste j'ai donné à la Conge six setiers comme tout le monde lui donne, mais j'ai donné huit pintes à chaque setier, & j'ai suivi en cela la mesure des Jaugeurs, ne voyant pas d'autre moien de m'accommoder à l'idée que Chares de Mytilene pretend nous donner de cette debauche. Le Lecteur jugera si j'ai eu raison, ou non.

* *Plin. l. 14. c. 22.*

II. Des Etats du grand Mogol.

Quoique j'aye résolu de ne rapporter dans mes remarques que ce que j'ai trouvé, que les Indiens avoient encore de commun avec les Anciens; cependant comme les Peuples dont il s'agit vivent sous la domination du grand Mogol; j'ai crû ne pouvoir me dispenser de dire quelque chose de cet Etat, & de donner au moins une idée generale de son commencement, & de son étendue.

Temur-Lengue, qui signifie Prince boiteux, & que nous appellons par corruption Tamerlan, a été celui qui a fondé l'Empire du grand Mogol. Il y a eu quelques Auteurs particuliers; qui ont prétendu le faire descendre d'une ancienne & noble famille de Tartares; mais presque tous les autres Historiens qui ont parlé de lui, ont avoué, qu'il étoit de la lie du peuple, & que ce n'étoit qu'à son mérite seul, qu'il étoit redevable de son élévation.

Il épousa la fille du Prince qui commandoit souverainement dans toute la grande Tartarie, & qui étoit un des successeurs du fameux Ginguis Can, qui en avoit été le premier Empereur. Environ l'an de Jesus-Christ mille quatre cent il se mit à la tête des Mogols, peuples qui habitoient la partie Orientale de la grande Tartarie, & passa avec eux dans les Indes, où après avoir soumis quantité de petits Princes de l'Indoustan & des Provinces voisines, il jeta enfin les fondemens de ce vaste Empire, que l'on appelle aujourd'hui l'Empire du grand Mogol.

L'on sçait que ce fut lui qui prit le fameux Bajazet Empereur des Turcs, & qui, après avoir tenté tous les moyens possibles de lui rendre sa captivité moins rude, & d'entrer même dans un accommodement avec lui; fut enfin obligé par la fierté & les continuelles menaces de ce Sultan, de le renfermer dans une cage de fer, contre un des barreaux de laquelle Bajazet se cassa la tête de rage. Tamerlan avoit un genie vaste, il étoit entreprenant & intrepide; & l'on n'auroit rien à lui reprocher, s'il avoit été un peu plus humain.

L'Etat perdit beaucoup de son lustre sous ses Descendans, qui la plupart negligerent le métier de la guerre, pour s'occuper uniquement du soin de leurs plaisirs, & qui ne songerent qu'à couler une vie tranquille & delicieuse: mais dans le dernier Siecle on vit monter sur le Throne un Prince, qui ne tenant rien de la mollesse de quantité de ses Predecesseurs ne s'est pas rendu moins semblable à Tamerlan par son courage & par ses grandes entreprises, que par sa rigueur, & qui non seulement a rendu à cet Etat le lustre qu'il avoit perdu, mais encore a beaucoup étendu ses limites.

Aureng-Zeb est le Prince dont je veux parler. Avant que d'en dire davantage sur son sujet, je crois qu'il est necessaire de reprendre les choses d'un peu plus haut, & de rapporter la maniere dont son Pere monta sur le Throne, & comment il en fut chassé.

Chah-Jehan, qui avant son élévation, à l'Empire s'appelloit Sultan Corom, fut Pere d'Aureng-Zeb. Il étoit fils de Jehan Guire grand Mogol, & devoit sans difficultés s'attendre à lui succeder; mais soit dans l'impatience de regner, ou par quelque mécontentement particulier, il se revolta. Il arriva malheureusement pour lui que son Pere vint à mourir pendant le temps de sa revolte; car ceux qui sous Jehan-Guire avoient gouverné l'Etat sachant que Sultan Corom n'étoit pas de leurs amis, firent proclamer Empereur Bulloqui petit-fils de Jehan Guire. Cette nouvelle, loin d'abatre Sultan Corom, ne fit que l'irriter davantage: il poursuivit Bulloqui, trouva le

moyen de se rendre maître de sa personne, & le fit étrangler après trois mois de regne : ensuite de quoi il fût généralement reconnu pour grand Mogol, sous le nom de Chah-Jehan.

Ce Prince demeura tranquille dans ses Etats tant que la jeunesse de ses quatre fils ne leur permit pas de troubler son repos ; car aussi-tôt qu'ils se virent dans un âge raisonnable, & qu'ils furent en état de connoître ce que c'est que de regner, & de commander aux autres ; tous prétendirent à ce suprême degré. Dara, par le droit que lui donnoit le titre de fils aîné de Chah-Jehan, & les autres par leur seule ambition.

Ils étoient quatre freres, Dara étoit l'aîné, Sultan-Suah le second, Aureng-Zeb le troisième, & Morad-back-che le dernier. Chah-Jehan avoit encore outre cela deux filles, dont l'aînée s'appelloit Begum Sahib, qui n'avoit pas moins d'esprit que de fierté, & l'autre étoit Rauchenara Begum, une des plus belles Princesses de son siècle.

Dara, Sultan Sujah, & Morad-backche faisoient assés connoître le dessein qu'ils avoient de n'être pas sujets les uns des autres, & de pouvoir vivre indépendans ; mais Aureng-Zeb, qui étoit un esprit fin, & transcendant, mais caché, & qui n'avoit pas moins d'ambition que les autres crût devoir paroître desintéressé pour venir mieux à bout de ses desseins ; ce qui lui réussit parfaitement bien. Pour lever donc toutes sortes de soupçons, & pour empêcher que ses freres ne se défiassent de lui, il embrassa la vie de Faquir, c'est-à-dire de pauvre Religieux, & feignit d'avoir entièrement renoncé aux grandeurs, & aux interets de ce monde. Dans cet état il scût si bien aigrir ses Freres les uns contre les autres, qu'ils prirent tous les armes, sans sçavoir presque pourquoi ils les prenoient.

Aureng-Zeb pendant ces divisions prit toujours le parti du plus foible témoignant publiquement, que de son côté ayant renoncé à toutes sortes de prétentions, il ne travailloit que pour le bien commun, & pour procurer la tranquillité à son Pere ; cependant il n'épargnoit rien dans le particulier, pour se faire sous main des amis, & pour attirer à lui les principales têtes de l'Etat. Lorsqu'il se vit suffisamment appuié, & qu'il eut attaché à ses intérêts les plus considérables Omrahs, qui sont les Generaux des Mogols ; il leva enfin le masque, & ses freres connurent, mais trop tard, qu'en se soulevant les uns contre les autres, ils n'avoient travaillé qu'à leur ruine, & à l'élévation d'Aureng-Zeb.

Il commença par retenir prisonnier dans une Forteresse son Pere Chah-Jehan qui s'y étoit retiré, & qui y mourut six ans après. Ce Prince dans son malheur ne parut point à plaindre. Il s'étoit autrefois revolté contre son Pere. Lors qu'Aureng-Zeb se vit assuré de la personne de Chah-Jehan, il travailla à se rendre maître de celle de ses freres, & à les mettre hors d'état de le troubler dans son Empire ; ce qu'il n'eut pas beaucoup de peine à executer. Dara qui étoit l'aîné fût pris, & empoisonné. Aureng-Zeb trouva aussi aisément les moyens de se mettre l'esprit en repos du côté des autres. Ce fut l'an mil six cens soixante qu'il fut proclamé grand Mogol. On peut voir dans Monsieur Bernier, & dans plusieurs autres Auteurs qui ont écrit sur les Indes, toutes les particularitez des Guerres d'Aureng-Zeb contre ses Freres ; & les moyens dont il se servit pour monter sur le Throne. Il étoit encore en vie lorsque je quittai le Royaume de Bengale, le dixième de Fevrier l'an mil sept cens deux ; mais le bruit couroit qu'il étoit tombé en enfance.

L'on ne peut pas nier, que ce Prince n'ait été un des plus grands Politiques, & un des plus grands Monarques de son tems. Il suffit de lire son histo-

re, pour en être entièrement persuadé. On lui reproche à la vérité, les desordres qu'il a causez dans sa famille, & la dureté qu'il a eue pour elle, particulièrement en la personne de son Pere, & en celle de son Frere Dara : cependant il n'a fait en cela que suivre les maximes de la plupart des Orientaux, chez qui lorsqu'il s'agit du Throne, il faut tout gagner au hazard de tout perdre.

Si l'on vouloit comparer Aureng-Zeb à quelqu'un des Princes qui ont paru avec éclat dans l'Europe, je crois que l'on ne pourroit mieux choisir pour cela que le Pape Sixte cinquième ; car si Aureng-Zeb n'a monté sur le Throne qu'en donnant des marques publiques qu'il y avoit renoncé, & qu'en menant une vie retirée pendant un assés long-tems ; Sixte ne fut élevé au Pontificat, qu'en affectant de dire qu'il n'y étoit point propre, & en passant tout le tems de son Cardinalat dans une étroite solitude, quoiqu'au milieu de Rome. Aureng-Zeb n'a paru véritablement ce qu'il étoit qu'après être élevé à l'Empire, ou du moins que dans le tems que ses freres ne lui dispuoient plus que foiblement la Couronne, & qu'il étoit seur de l'obtenir. Sixte ne parut aussi ce qu'il étoit, qu'après s'être vu la Tiare sur la tête, & le monde fût étonné de voir tout d'un coup un si grand changement dans sa personne. Tous les deux ont rendu florissant l'Etat qu'ils possédoient : ils se font fait craindre & respecter de leurs Peuples & des Princes leurs voisins, & quoique tous les deux aient eu de la dureté, & fait bien des choses, qui prises en elles-mêmes ne devroient pas être louées, cependant ils n'ont pas laissé de s'acquiescer l'un & l'autre une gloire immortelle. Aureng-Zeb a fait à la vérité de grandes conquêtes, ce que Sixte n'a pas fait : mais l'on doit considérer que le premier a regné plus de quarante & deux ans, au lieu que l'autre n'a tenu le Pontificat que cinq, ce qui a été un grand bonheur pour quantité de Princes d'Italie, & plus particulièrement pour l'Espagne, qui n'auroit peut-être plus le Royaume de Naples, s'il eut regné plus long-tems : car il n'avoit pas moins d'envie de s'en rendre le maître, qu'Aureng-Zeb en avoit de joindre à son Etat celui de Golconde, à cause des riches mines de Diamans qui y sont. De sorte que s'il avoit vécu encore quelques années, il n'auroit peut-être pas moins bien réussi dans son entreprise, qu'Aureng-Zeb a réussi dans la sienne.

Il est difficile de dire si l'envie de mourir ou de regner, qu'ont presque tous les Princes de l'Orient qui peuvent avoir quelque droit à la Couronne, est une suite de la dureté & de la fierté des Rois, sous la domination desquels ils sont obligez de vivre, ou si cette dureté & cette fierté que les Rois font paroître est une suite de l'envie insatiable de regner, qu'ont les Princes qui sont sous leur obéissance. On ne sçait si les Princes sont rudes & sanguinaires à causes de l'inconstance & du peu de véritable amour que leurs sujets ont pour eux ; ou si leurs sujets ont tant d'inconstance, & si peu d'amour pour eux, parce qu'ils sont rudes & sanguinaires. Quelques uns diront quel moien d'être doux & humain avec de tels Sujets ? avec des gens qui ont continuellement l'esprit porté à la revolte ? mais d'autres diront aussi, comment pourroit on s'empêcher de travailler à se tirer de la domination de tels Princes, qui ne respirent que le feu & le sang, & comment pourroit on les aimer, & leur être fideles ?

Il semble que l'on peut dire à cela que ce peu de véritable amour que les Orientaux ont communément pour leurs Rois, est un effet de la fierté & de la dureté des premiers Princes qui ont regné, & dont la Tyrannie a fait une si forte impression sur l'esprit des

des peuples, qu'ils ont dans la suite regardé tous les autres Princes comme des Tyrans: desorte que les successeurs de ces mêmes Princes ont été obligés, pour détourner les suites funestes, que pouvoit avoir cette mauvaise impression, que la conduite de leurs Ancêtres avoit faite sur les esprits, de continuer la même route, c'est-à-dire, de traiter leurs Sujets comme des esclaves, de les tenir toujours dans la crainte, & d'être durs, & Tyrans, comme l'étoient leurs prédécesseurs. Ainsi la dureté des premiers Souverains a causé d'abord la méfiance & la crainte dans l'esprit des Sujets; & cette méfiance & cette crainte des Sujets ont causé dans la suite la dureté des Souverains.

Outre cela les Orientaux sont généralement plus mols, & plus adonnés à leurs plaisirs, que les autres nations, & ils sont par conséquent moins capables d'une véritable & d'une solide vertu, qui n'est pas moins nécessaire à un bon Sujet, qu'elle l'est à un grand Prince: car s'il faut beaucoup de science, & de force d'esprit, pour savoir commander & pour ne commander qu'à propos; il ne faut pas moins de l'une & de l'autre pour savoir obéir comme il faut: & il y a tout au moins autant de grandeur d'ame, à être bon Sujet, qu'il y en a, à être bon Souverain.

Mais quand il n'y auroit rien à craindre du côté de la mauvaise disposition naturelle des Sujets, quantité de Princes seroient encore, pour ainsi dire, obligés d'être cruels; car les peuples ne demeurent dans le respect qu'ils doivent à leurs Rois, que parce qu'ils les connoissent véritablement bons, & par conséquent dignes d'être respectés; ou parce qu'ils savent qu'ils sont cruels, & par conséquent à craindre; desorte que plusieurs Princes Orientaux n'ayant pas assez de bonnes qualités, pour retenir par là leurs Sujets dans le devoir; ils seroient toujours comme forcés à se servir pour cela de la tyrannie, & de la cruauté.

Les Etats du grand Mogol s'étendent du côté de l'Orient, jusqu'au delà du Gange; ils sont bornés au Midi par l'Océan; à l'Occident par Macran, & Candahar, & au Septentrion par les Tartares. Les deux principales Villes de cet Empire sont Agra & Delli, qui toutes les deux ont le titre de Capitale.

Je crois que l'on peut avancer, sans crainte de se tromper, que les Etats du grand Mogol sont les plus riches qu'il y ait au Monde; car non seulement presque toutes les Nations de l'Europe, mais encore celles de l'Asie y vont porter de l'Or, & de l'Argent, & n'en retirent que des marchandises: de sorte que cet Empire est comme une espece de gouffre, dans lequel se précipitent toutes les richesses du Monde, & d'où aucunes ne sortent.

III. De la Circoncision.

Les Gentils Indiens (au moins ceux que j'ai connus) ne se circoncisent point. Cependant j'ai cru devoir rapporter quelque chose de la Circoncision, par rapport aux Peuples de Guinée, chez qui elle est en usage, & par le Pais desquels j'ai passé. Quelques Critiques ont prétendu prouver en conséquence de cela & par d'autres exemples que je vais rapporter, que la Circoncision n'étoit pas particulière aux Juifs, & qu'indépendamment du Précepte que Dieu en avoit fait à Abraham, elle étoit pratiquée par d'autres Nations, & regardée chez eux comme un moyen naturel de faciliter la generation.

Mais avant que d'examiner les passages qu'ils alleguent, & les exemples qu'ils rapportent pour appuyer leur sentiment; je croi qu'il est à propos de parler en

général de la Circoncision, de rapporter le temps auquel elle a été instituée, & de peser les termes dont se sert l'Ecriture à cette occasion.

Nous n'entendons point parler de Circoncision dans l'Ecriture, avant Abraham, à qui Dieu ordonna cette ceremonie, comme une marque de l'alliance qu'il vouloit qu'il fût d'orenavant entre lui, & les descendants de ce Saint Patriarche. (a) Voilà donc quelle fut la raison pour laquelle Dieu ordonna la Circoncision aux Juifs, c'est-à-dire, pour être un signe, & une marque de l'alliance qu'il avoit faite avec Abraham, & les peuples qui descendroient de lui. Il n'est parlé là d'aucune utilité particulière. Dieu dans le même Chapitre, menace de sa fureur, celui qui ne sera pas circoncis, & dit qu'il sera exterminé d'entre le peuple. (b) En effet lorsque par l'ordre de Dieu, Moïse quitta la terre des Madianites, pour venir tirer son peuple de la dure captivité sous laquelle il gémissoit en Egypte; l'Ange du Seigneur voulut en chemin tuer son fils, parce qu'il n'étoit pas circoncis; & Sephora n'appaisa la juste colere du Ciel, (c) qu'en prenant promptement une pierre fort aiguë avec laquelle elle le circoncit.

Les Madianites, selon toutes les apparences, ne se circoncisoient pas, car s'ils avoient observé cette ceremonie, il paroît bien probable, que Jethro, qui étoit Prêtre de Madian, n'auroit pas laissé ainsi contre la coutume son petit-fils incirconcis. Outre que si Moïse s'étoit trouvé dans un pais, où la Circoncision eût été en usage, il n'auroit pas manqué non plus à le circoncire; étant aussi zélé qu'il l'étoit, pour la Religion de ses Peres; de sorte qu'il n'en fut apparemment empêché, que par l'usage contraire du pais dans lequel il étoit.

Les Sichemites, qui étoient des peuples de la terre de Canaan, n'étoient point soumis à la Circoncision, & ils ne subirent tous cette loi, qu'afin de se rendre comme semblables à la famille de Jacob, (d) & que Sichem, qui étoit fils d'Hemor Prince du Pais, put épouser Dina. Les Philistins ne se circoncisoient point non plus, & ils n'étoient pas moins connus chez les Juifs par le titre d'incirconcis, que par celui de leur patrie: ainsi Saül ayant perdu la bataille (e) dit à son écuyer de le tuer, de peur qu'il ne tombât vif entre les mains des Philistins, & qu'il ne servit de jouët & de risée à ces incirconcis. Enfin il semble, que le mot d'incirconcis étoit en usage chez les Juifs, pour signifier toutes les autres Nations, ou du moins, toutes celles qui ne descendoient point d'Abraham. Cependant je ne prétens pas dire par là, qu'il n'y a eu précisément que les Juifs qui se soient circoncis, mais seulement, que la Circoncision a été établie chez eux comme une marque pour les distinguer des autres peuples, & que si quelqu'autre nation s'en est servie, elle ne l'a tirée que d'eux, & ne l'a fait qu'à leur imitation, comme je vais tâcher de le prouver.

Quelques-uns prétendent donc, que la Circoncision n'a point été particulière aux Juifs; c'est-à-dire, qu'indépendamment du commandement que Dieu en avoit fait à Abraham, plusieurs autres Peuples l'ont pratiquée. Les partisans de ce sentiment, pour appuyer leur opinion, se servent de quelques passages des Anciens; ils alleguent outre cela l'exemple de plusieurs Nations chez qui cette ceremonie est encore en usage, & veulent même qu'elle soit nécessaire

B 2

cessaire

(a) Genes. c. 17. v. 11. Et circumcidetis carnem praputii vestri, ut sit in signum foederis inter me, & vos.

(b) Ibidem v. 14. Masculus, cujus praputii caro circumcisa non fuerit, delebitur anima ejus de populo suo.

(c) Exod. c. 4. v. 24. 25.

(d) Genes. c. 34.

(e) 1. Reg. c. 31. v. 4.

cessaire à certains Peuples, qui sans cela ne pourroient pas engendrer.

(a) Herodote a parlé de la Circoncision, & a dit, que ceux de Colchos, d'Egipte, & d'Ethiopie, étoient les seuls qui se circoncisoient d'abord. Cet auteur ajoute ensuite, qu'il n'ose pas assurer, quel a été celui de ces peuples, qui a eu la Circoncision le premier, parce qu'elle paroît très-ancienne chez les uns, & chez les autres : mais que cependant comme les Ethiopiens & ceux de Colchos avoient eu beaucoup de commerce & de liaison avec les Egyptiens, il lui semble, qu'ils pourroient bien l'avoir tirée de là, & que par conséquent elle vient en premier lieu d'Egipte. (b) Cet Auteur appuie sa conjecture, sur ce qu'il n'y avoit que les Pheniciens, qui eussent quelque relation avec les Egyptiens, qui se servoient de la Circoncision, pendant qu'elle n'étoit point usitée chez ceux qui n'avoient commerce qu'avec les Grecs.

(c) Diodore de Sicile parlant des Troglodytes, dit qu'ils se circoncisoient, comme le faisoient les Egyptiens. Ces Troglodytes étoient les Peuples qui habitoient cette partie d'Afrique, que nous appelons présentement la côte d'Abex, ou d'Abexim, qui est la partie orientale de l'Abyssinie. Et l'on rapporte encore, que le fameux Thales se fit circoncire, afin de paroître moins barbare, & moins étranger aux sçavans d'Egipte, (d) de pouvoir plus aisément profiter de leurs entretiens, en se rendant comme semblable à eux, & d'être en état de pénétrer plus avant dans leurs mystères.

C'est donc particulièrement sur ces passages, & sur quelques autres à peu près semblables, que se sont appuyés quelques sçavans Critiques de nos jours, pour prouver (comme nous venons de le dire) que la Circoncision étoit en usage chez plusieurs autres peuples, indépendamment des Juifs, & du précepte que Dieu leur en avoit donné ; prétendant même, que chez certaines Nations, elle étoit absolument nécessaire à la génération. Voions présentement ce que l'on pourroit répondre aux conséquences, qu'ils prétendent tirer de ces autorités.

Il n'y avoit que trois raisons qui pussent engager les hommes à se circoncire ; sçavoir le commandement de la Religion qu'ils professoient, l'impossibilité d'avoir des enfans sans cette opération, ou enfin l'exemple des peuples avec lesquels ils vivoient, & l'idée qu'ils se formoient de cette cérémonie.

Nous n'avons aucun fondement pour croire, que les Egyptiens fussent obligés à la Circoncision, par quelque commandement de leur Loi ; & ce que nous connoissons à présent de leur Religion, & de leurs Coutumes ne peut nous donner aucune lumière là dessus. L'impossibilité, d'avoir des enfans sans cette opération n'a pu aussi engager les Egyptiens à se circoncire, car enfin, ils n'étoient pas fait autrement en ce temps-là, qu'ils le sont à présent, & il est très-sûr qu'aujourd'hui ils n'ont pas besoin de cette cérémonie pour se donner des successeurs, vu qu'il y a présentement en Egipte quantité de Chrétiens qui ne se circoncisent plus, & que leur terre n'est pas plus déserte, qu'elle l'étoit dans ces premiers temps, & lorsqu'ils se circoncisoient. Si elle l'est, ce n'est que par le nombre des jeunes gens, que l'on y enlève, pour faire des esclaves, & non pas par l'impuissance des hommes. Il resteroit donc à juger, que les Egyptiens ne se sont circoncis qu'à l'exemple des peuples avec lesquels ils ont vécu, c'est-à-dire, des Juifs ; & en effet ce dernier principe a beaucoup

plus de probabilité & de vrai-semblance, que n'en ont les deux autres.

Pour se persuader donc que les Egyptiens ont reçu la Circoncision des Juifs, ou du moins pour admettre cette dernière opinion au préjudice des deux autres, il suffira de faire quelque réflexion sur leur caractère, & sur la forte impression que fut capable de faire sur leur esprit tout ce qui se passa chez eux, au sujet des Israélites.

Les Egyptiens ont été de tout temps les plus superstitieux, & en même temps les plus mystérieux de tous les hommes, par conséquent les plus propres à recevoir de nouvelles impressions en matière de Religion. D'un autre côté l'on n'a jamais rien vu de si étonnant, & de si terrible, que ce qui arriva chez eux du temps de Moïse : ainsi l'on peut conclure, que la conduite surprenante de ce grand Législateur, & généralement tout ce qui avoit quelque rapport à lui laissa de profondes traces dans l'esprit de ces peuples.

Les prodiges faits par la main de ce grand homme, cette armée de Pharaon submergée dans la mer rouge, la mort de tous les premiers-nés, les ténèbres qui couvrirent l'Egipte, & enfin tous les moïens dont il se servit pour délivrer de la captivité le Peuple d'Israël ; tout cela, dis-je, ne pût donner aux Egyptiens que beaucoup de terreur, & aux sçavans qu'une grande idée de celui qui faisoit de tels miracles ; & comme tous les Païens de l'antiquité, ne se faisoient aucune difficulté de mettre au nombre de leurs Divinités celles des étrangers qu'ils croioient puissantes, & d'embrasser quelque chose de la Religion des autres Peuples ; on peut, ce me semble, juger, que les Egyptiens frappés de tant de merveilles, que les Israélites avoient fait à leurs yeux, épousèrent quelques-unes de leurs principales cérémonies, & qu'ils embrassèrent plus particulièrement celles qui distinguoient le plus les enfans d'Israël des autres Nations. La circoncision étant la marque la plus essentielle du Judaïsme, il y a toutes les apparences, que ce fut principalement à la circoncision, qu'ils s'attachèrent.

L'on pourroit encore ajouter à ceci, qu'il paroît bien probable, qu'avant que les enfans d'Israël sortissent d'Egipte, les Egyptiens ne se circoncisoient pas, & l'on peut fonder cette conjecture sur un endroit du livre de Josué. L'Ecriture nous marque qu'après le passage du Jourdain Josué fit circoncire tous les Israélites, parce que cette cérémonie n'avoit point été observée dans le désert ; & qu'après qu'ils eurent été circoncis le Seigneur dit à ce digne successeur de Moïse, (a) qu'il avoit ce jour-là ôté du milieu d'eux, l'opprobre d'Egipte. Il me semble que par cet opprobre d'Egipte, qui avoit été levé par la circoncision, l'on ne pouvoit entendre autre chose que le prépuce : & si cette partie étoit regardée chez les Juifs comme l'opprobre des Egyptiens, apparemment que les Egyptiens l'avoient, & que par conséquent ils ne se circoncisoient pas en ce temps-là. Mais s'ils ne se circoncisoient pas encore, lorsque les enfans d'Israël sortirent de leur Pais, & que l'on ait cependant des preuves qu'ils se sont circoncis ensuite, l'on peut, je crois, conclure de là, comme nous avons déjà dit, que tous les miracles que Moïse fit chez eux, leur donnerent une si haute idée de lui & de sa Religion, qu'ils furent engagés par là à embrasser ce que cette Religion avoit de plus particulier, & à s'approprier ce qui la distinguoit le plus ouvertement des autres ; ce qui étoit sans contredit la circoncision.

L'on

(a) Herodot. lib. 2.

(b) Ibidem.

(c) Diod. Sic. lib. 4. c. 2.

(d) Clem. Alex. Stromat. l. 1.

(a) Josue c. 5. c. 8, 9. Postquam autem omnes Circumcisi sunt, manserunt in eodem castrorum loco, donec sanarentur. Dixitque Dominus ad Josue; hodie abstuli opprobrium Egypti à vobis.

L'on objectera peut-être d'abord à ce que je viens de rapporter, que ce ne sont que des raisons de probabilité & de vrai-semblance, & que par conséquent, elles ne concluent rien de positif, pour prouver que les Egyptiens ont reçu la circoncision des Juifs, & qu'ils ne la pratiquoient pas indépendamment du précepte qui en avoit été fait à Abraham. Je sçai parfaitement bien que les raisons que je viens d'alléguer, ne sont pas des preuves certaines & positives; mais je crois, que lorsque l'on ne peut avoir aucune certitude physique sur une matière, l'on doit toujours s'attacher à ce que l'on y trouve de plus probable, & de plus vraisemblable: & il me paroît bien plus vraisemblable de dire que les Egyptiens ont tiré la circoncision des Juifs avec lesquels ils vivoient, & à qui ils avoient vu faire des choses qui surpassent infiniment tout ce que pouvoient faire leurs Prêtres & leurs Enchanteurs, que d'admettre que les Egyptiens l'avoient indépendamment des Juifs, & que de l'admettre sans aucune raison forte. Car enfin si l'on veut s'appuyer sur le passage d'Herodote, qui est la preuve la plus ancienne, & la plus authentique dont puissent se servir ceux qui soutiennent cette dernière opinion; l'on ne peut en conclure autre chose, si-non que les Egyptiens se circoncisoient; & cela ne dit point qu'ils eussent cette cérémonie d'eux-mêmes, & indépendamment du Judaïsme. Si l'on avoit quelque exemple, ou quelque passage, qui parlât de la circoncision des Egyptiens, avant l'arrivée des enfans de Jacob en Egypte; on pourroit croire pour lors que ces peuples s'étant circoncis avant que d'avoir eu aucune liaison, ou aucune correspondance avec les Israélites, ils ne tenoient point cette cérémonie d'eux. Mais nous n'avons rien de semblable, & Herodote, qui a écrit environ deux cens quarante ans après la fondation de Rome, & par conséquent, environ mille dix huit à vingt ans après la sortie d'Egypte n'a rien dit autre chose des Egyptiens, sinon qu'ils se circoncisoient, sans parler du temps où ils avoient commencé cette cérémonie, ni de qui ils l'avoient premièrement reçue: ainsi je ne vois pas, que sur le passage de cet auteur, on puisse établir la proposition dont il s'agit, & que l'on en puisse rien conclure en faveur de ce sentiment.

L'on peut opposer encore à ceci, que non seulement les Egyptiens, mais outre cela ceux de Colchos, & d'Ethiopie se circoncisoient, comme le rapporte Herodote; mais cela ne prouvera pas davantage, car cet auteur ajoute même, qu'il ne sçait pas positivement, & n'est pas tout à fait sûr, si les Egyptiens, ou les Ethiopiens ont commencé cette cérémonie; quoi qu'il lui paroisse au moins probable, que les Egyptiens l'ont commencée, & que les Ethiopiens l'ont tirée d'eux, parce qu'il n'y a que ceux qui ont commerce avec les Egyptiens, chez qui la circoncision soit en usage. Si l'Ethiopie l'a reçue d'Egypte, l'on ne doit point se servir de l'exemple de ces peuples, pour établir, que la circoncision a été pratiquée indépendamment du Judaïsme, puisque l'on supposera toujours, que les Egyptiens, de qui les autres Nations l'ont tirée; l'ont reçue eux-mêmes des Juifs.

Diodore de Sicile parle de la circoncision des Troglodytes, mais il ajoute, comme nous l'avons remarqué, qu'ils la faisoient comme les Egyptiens, desquels il est encore très-probable, qu'ils l'avoient tirée, n'étant pas si fort éloignés les uns des autres.

Il est vrai que les Negres de Guinée se circoncisent aussi, mais ils tiennent la circoncision de Mahomet, & nous n'avons aucune preuve, qu'ils s'en soient servis avant ce faux Prophète. Il est très-certain, qu'ils ont embrassé, au moins imparfaitement, le Mahometisme, car je leur ai vu des espèces de Phy-

lactères au col, & aux bras, qui étoient écrits en fort bons caractères Arabes, & qui contenoient certaines invocations qui se trouvent dans l'Alcoran. Je dis qu'ils l'ont embrassé imparfaitement, parce qu'il est sûr, qu'ils ont encore beaucoup de restes du Paganisme, comme par exemple, la coutume de faire des Sacrifices aux Demons, de peur qu'ils ne leur fassent du mal, & plusieurs autres cérémonies à peu près semblables.

Nous n'avons donc aucune raison, ni aucune preuve, pour admettre la Circoncision chez les Negres, avant Mahomet; mais quand même ils l'auroient eue avant lui, cela ne prouveroit pas encore, que ce fut indépendamment du précepte fait à Abraham; car ils l'auroient pu avoir des Ethiopiens, qui sont les plus Orientaux, & qui avoient commerce avec les Juifs. Il s'en trouvoit même dans cette Nation plusieurs, qui faisoient ouvertement profession du Judaïsme, & qui alloient régulièrement adorer à Jerusalem, comme nous le voyons dans les Actes des Apôtres, & il y avoit chez eux encore des gens d'une grande distinction, qui prenoient ce parti. (a) L'Eunuque de Candace Reine d'Ethiopie venoit par exemple d'adorer à Jerusalem, lorsque Saint Philippe le rencontra lisant le Prophète Isaïe. Les Ethiopiens aiant donc chez eux des gens qui lisoient l'Ecriture & la Loi des Juifs, & qui non contents des Temples qu'ils pouvoient avoir dans leur Pais, alloient encore adorer à celui de Jerusalem, devoient selon toutes les apparences avoir une grande idée du Judaïsme, & beaucoup de respect pour ses cérémonies: & comme les hommes cherchent ordinairement à imiter ce qu'ils estiment, & ce qu'ils admirent; il est bien probable, qu'ils suivirent le Précepte de la Circoncision, qui est si souvent répété dans cette Ecriture, & dans les Livres de cette Loi pour laquelle ils avoient tant d'estime & de respect.

Il seroit inutile d'objecter à ceci, qu'Herodote n'a pas dit, que les Ethiopiens tenoient la Circoncision des Juifs, mais des Egyptiens; car l'on voudra bien, à ce que je crois, préférer les conséquences tirées des passages de l'Ecriture à ce que rapporte cet Auteur, qui, quoiqu'il soit communément appelé le Pere de l'histoire, n'a pas cependant rencontré toujours fort juste, & a souvent fait dans la description des temps, des peuples, & des Empires ce que Plin a fait dans celle de la Nature. Outre cela, sans vouloir s'appliquer à examiner à laquelle de ces deux autorités l'on doit s'en tenir; il n'est pas difficile de les concilier, & de les accorder toutes les deux; car il se peut fort bien faire, que d'abord les Ethiopiens aient reçu la Circoncision des Egyptiens; mais il se peut aussi qu'ayant appris dans la suite, que les Egyptiens l'avoient tirée eux-mêmes des Juifs, ils aient cherché l'alliance de ces derniers, pour puiser chez eux dans toute sa pureté ce qu'ils ne pouvoient trouver qu'obscurément chez les Egyptiens, qui probablement l'avoient mêlé avec leurs reveries, faisant un composé des deux Religions.

Quelques personnes on dit, pour prouver que les Negres avoient la Circoncision indépendamment du Judaïsme; qu'ils étoient absolument obligés de se circoncire, & que sans cela ils ne pouvoient point avoir (b) d'enfans: mais ceux qui ont rapporté cela d'eux ne les connoissoient pas assurément. Ils ne sont pas faits autrement que nous, & non seulement en Guinée, mais encore dans les en-

B 3

droits

(a) Act. c. 8. v. 27. Et ecce vir Æthiops Eunuchus potens Candacis Regina Æthiopum, qui erat super omnes gazas ejus, venerat adorare in Jerusalem, &c.

(b) Parce que chez eux Præputium tegit ab integro glandem, excepto minusculo foramine.

droits de l'Amerique, & de l'Asie, où j'ai été, & où j'ai eu soin de m'informer exactement du défaut qu'on attribue aux Peuples des Pais chauds, je n'ai jamais rien entendu de semblable. (a) Pour ce qui est de l'Egipte, & du Pais des anciens Troglodytes, comme je n'y ai point été, je n'en puis pas parler si pertinemment, mais au moins puis je dire, que j'ai vu des gens, qui avoient parcouru ces Pais-là, & qui m'ont dit n'avoir jamais entendu parler de ce défaut.

D'autres ont même été jusqu'à dire, que la Circoncision a été également nécessaire aux Juifs; mais si cela est ainsi, il faudra faire une furieuse multiplication de miracles, ou en faire durer un quarante ans: car pendant tout le temps qu'ils furent dans le desert, ils ne se circoncirent point; ce qui cependant ne les empêcha pas d'avoir des enfans. Outre cela plusieurs Juifs, après avoir embrassé le Christianisme, ont eu des enfans; ces enfans n'ont point été circoncis & cependant ils n'ont pas laissé de se donner aussi des descendans à leur tour & lorsqu'ils ont été en âge. Donc la Circoncision n'étoit point chez eux un remede nécessaire pour faciliter la génération, puisqu'elle se faisoit bien sans cela.

Si l'on a jamais eu fujet de dire, que les ceremonies des Juifs n'étoient que des figures établies pour signifier quelque chose de plus relevé, que ce qu'elles paroissent démontrer naturellement, ou des presages de ce qui devoit arriver, c'est sans contredit au fujet de la Circoncision, qui n'étoit qu'une cérémonie, par laquelle Dieu vouloit faire connoître à son peuple, qu'il devoit retrancher de son cœur tout ce qui n'avoit point de rapport à sa dernière fin, & aux choses pour lesquelles il étoit fait. Ceci n'est point une explication figurée d'un particulier, ou un effet de la liberté de quelque interprète, qui tourne quelquefois le sens de l'Ecriture conformément à son génie, & qui l'acommode à son imagination; c'est Dieu même qui parle ainsi par la bouche de Moïse. (b) Circoncisez donc votre cœur & ne vous endurcissez pas davantage. Il est vrai, que l'on pourroit dire, qu'il est fort possible, que la Circoncision ait renfermé en soi un remede naturel pour la génération, & en même temps une figure de ce qui se devoit passer dans le cœur des hommes. Mais d'abord que l'on a des preuves, que cette Circoncision n'a point été nécessaire pour la génération, & que l'on voit évidemment, que les Juifs ont scû s'en passer pendant un assez long-temps; l'on doit, je crois, conclure, qu'elle n'a été véritablement qu'une figure, qui devoit apprendre à l'homme (comme nous venons de le dire) à retrancher de son cœur tout ce qui ne le conduisoit pas à sa dernière fin; c'est-à-dire à Dieu.

Quelques-uns diront peut-être, qu'à la vérité la Circoncision n'étoit pas chez les Juifs une operation absolument nécessaire à la génération, mais seulement un moyen de la faciliter. Philon, à la fin de son Livre de *specialibus Legibus*, paroît être de ce sentiment. (c) Il dit d'abord, que certaines gens se moquent de la Circoncision, quoique cependant plusieurs Nations, & entre autres les Egiptiens l'aient fort honorée. On doit remarquer en passant, que par cet endroit de Philon, on peut encore juger, que les Egiptiens ont tiré la Circoncision des Juifs, puisqu'il dit expressement, que la Circoncision de ses ancêtres a été honorée par les Egiptiens.

Cet Auteur rapporte plusieurs raisons naturelles de

(a) J'ai pris au contraire, dit l'Auteur de cette Dissertation, que dans les Pais chauds *Præputium est semper maximè dilatatum.*

(b) Deuter. c. 10. v. 16. *Circumcidite igitur præputium cordis vestri, & cervicem vestram ne induretis amplius.*

(c) Je vais rapporter ses propres paroles, *ridetur enim majorum nostrorum Circumcisio, quamvis in non mediocri honore habita etiam apud gentes alias, præsertim Aegyptiam.*

la Circoncision, pour prouver aux Nations étrangères, qu'elle ne doit point leur paroître si extraordinaire. Il dit, qu'outre alliance qui étoit marquée par là entre Dieu & les Juifs, elle a été encore instituée, pour conserver (d) la fanté & la pureté du corps.

Pour répondre aux passages de cet Auteur, il faut remarquer, qu'il a voulu par là justifier dans l'esprit de quantité d'étrangers la Circoncision qu'il leur repugnoit si fort; & qu'ainsi sans s'attacher beaucoup aux raisons de son institution, qui n'auroient pas été goûtées par des gens qui avoient un système de Religion bien différent du sien; il a été obligé d'en donner quelques raisons naturelles, dans la plupart desquelles il paroît cependant qu'il n'a pas fort bien rencontré. Je ne voudrois pas admettre la première raison qu'il donne, sçavoir que par là on évite certaines maladies difficiles à guerir; & loin de l'admettre, je tiendrois plutôt pour le contraire. Mais c'est une matiere que l'on doit laisser à examiner aux Medecins: outre que supposé que cela fut, c'étoit se donner bien de la peine, & prendre d'avance de grandes précautions pour guerir plus aisément une maladie, dont les hommes pouvoient se garantir facilement, & qu'ils ne gagnoient que lorsqu'ils le vouloient bien.

Sa seconde raison paroît plus vraisemblable, d'autant que les Orientaux, & entre autres les Juifs & les Egiptiens, avoient de grands scrupules sur la pureté, & sur la propreté de leurs Prêtres. Cependant s'ils ont tant fait que de pousser leur scrupule jusques-là, il me semble que l'on devroit s'étonner qu'ils ne l'aient pas poussé encore plus loin, & qu'ils n'aient pas imité les Prêtres d'Arcadie, ou ceux des Gaules. Pour ce qui est de sa dernière raison, elle n'est nullement valable, & il ne faut, pour juger de sa fausseté, que faire un peu de reflexion sur cette prétendue fécondité des Nations circoncises. Les Juifs, les Turcs, les Arabes, & généralement tous les peuples, chez qui la Circoncision est en usage, ne sont pas plus féconds que d'autres, & au contraire, je suis persuadé, que si l'on vouloit bien examiner les choses, on trouveroit qu'ils peuplent encore moins. Mais Philon avoit besoin de raisons bonnes ou mauvaises, pour s'opposer à ceux qui n'approuvoient point cet usage, & qui n'en auroient reçu aucunes, qui eussent roulé sur la Religion, & sur cette Alliance que Dieu avoit faite avec Abraham & ses descendans, dont les Gentils, & particulièrement les Romains, se moquoient: ainsi l'on ne doit pas s'étonner, si toutes celles qu'il a rapportées, ne sont pas fort justes.

Des causes principales du Paganisme & de l'Idolatrie.

Comme les Remarques que j'ai faites sur les Indes, roulent toutes sur les Coutumes des Nations Païennes, & que la plupart de ces coutumes sont fondées sur le Paganisme & en sont même une suite; il ne sera pas, à ce que je crois, inutile de parler en général de l'Idolatrie, & de rapporter les principales causes de son funeste établissement.

Il est peu de maux en matiere de Religion, qui n'aient été produits par quelque sorte de bien, & peu d'erreurs, qui n'aient eu pour principe une vérité

(d) *Ut caveatur morbus curatu difficilis, vocatus carbunculus. . . ut totum corpus sit purius, ne impediatur officia sacerdotalis Ordinis; quam-obrem etiam radunt corpora Aegyptii Sacrifici, ne quid sordium, vel sub pilis, vel sub præputiis hæreat, quod possit obesse puritati Sacris debita.* Il ajoute, que cette operation, est cura secunditatis, & numerosa sobolis. . . & idcirco circumcisis gentes fecunditate pollere, esseque populosissimas.

rité mal entendue, ou corrompue par la longueur des temps. C'est ainsi que la fable, les Dieux, leur génération, leurs divisions, leurs victoires, ces mensonges que nous chantent les anciens Poètes; tout cela a pris sa naissance dans la vérité, qui est la source de la Religion que nous professons encore aujourd'hui. Cependant la vérité est si défigurée chez les Païens, par les reveries, & les fables dont on l'a environnée, & ses traits y sont y fort altérés, qu'il est presque impossible de l'y reconnoître.

Il paroît assez étonnant qu'il se soit fait un si grand changement dans la Religion, & que d'une vérité toute pure & toute simple, les hommes soient tombés dans un abîme d'erreurs, & dans le chaos de toutes sortes de fables; cependant si l'on veut bien faire un peu de réflexion sur le caractère de la plupart des hommes, & sur la corruption que le temps amène toujours; l'on ne trouvera plus la chose si extraordinaire.

Le peu de soin, que l'homme a de juger par son esprit seul, & l'attachement qu'il a toujours à ses sens est la première cause de ses erreurs. Il lui faut quelque chose qui agisse sur lui extérieurement, & lorsque la vérité cesse de se faire connoître par des signes extérieurs, il aime mieux se laisser toucher par le mensonge, que de laisser ses sens dans l'inaction, & de juger indépendamment d'eux. C'étoit peut-être la raison, pourquoi Dieu qui connoît jusqu'aux détours les plus cachés du cœur de l'homme, & jusqu'à son moindre penchant, a accompagné la Religion des Juifs, d'un nombre presque infini de cérémonies qui nous paroissent inutiles. Dieu vouloit fixer leurs sens par quelque chose de bon, & qui put les conduire à la vérité; afin qu'ils ne se laissassent pas toucher par quelque chose de mauvais, & qui fut capable de les faire tomber dans l'erreur.

L'idée que les hommes ont toujours eue de la Divinité étoit encore une des causes de l'idolatrie: il leur falloit un Dieu. Ils étoient persuadés qu'il y en avoit un, tout leur prêchoit cette vérité: le ciel, la terre, le mouvement régulier des astres, & cet ordre de l'Univers, qui ne se dément jamais, étoient autant de témoins de l'existence d'un Dieu. Mais la preuve la plus forte, & la plus convainquante qu'ils en avoient, c'étoient ces mouvemens secrets de leur cœur, qui les portoient comme malgré eux, vers quelque chose de plus relevé, & de plus grand que les créatures, qu'ils voioient naître, croître, & périr devant leurs yeux; car l'idolatrie ne commença point par l'adoration des créatures, dont les hommes connoissoient la corruption. Ils ne tombèrent pas aussi-tôt dans ces grossièretés auxquelles les Egyptiens ont donné le commencement, & auxquelles les Grecs, & ensuite les Romains ont mis le comble. Ils n'adorèrent dans les premiers temps, que ce qui leur paroissoit le plus adorable.

Le Soleil, la Lune, & les autres Astres furent les premiers adorez; mais comme les hommes ne pouvoient pas toujours voir ces corps lumineux, ils cherchèrent quelque chose, qui pût les dédommager en quelque manière, des momens auxquels ils se déroboient à leurs yeux & qui fut un hieroglyphe de ces prétendues Divinités. Ils ne trouverent rien qui en approchât plus que le feu; & qui fut un signe plus sensible de la splendeur des Astres, & particulièrement de celle du Soleil. Ainsi ce fut au feu qu'ils s'attachèrent. Ils ne le vénérent d'abord, que comme une représentation de l'Astre qu'ils adoroient, mais peu-à-peu ils l'adorèrent aussi lui-même. Les Caldéens commencèrent, & l'Ur de Caldée d'où étoit Abraham, fut le lieu, où ce premier culte prit naissance; d'où vient que l'on lui donna le nom d'Ur, qui signifie feu.

(a) Je rapporterai ici en passant une histoire assez plaisante, dont parle Eusebe, à l'occasion du feu, que les Caldéens regardoient comme une Divinité. Ces peuples prétendoient, que leur Dieu étoit le plus puissant & le plus fort de tous les Dieux. Ils n'en avoient encore trouvé aucun qui eut pu lui résister. Aussi-tôt qu'ils en pouvoient attraper quelqu'un de ceux des autres nations, ils le jetoient dans le feu, qui ne manquoit pas de le consumer: ainsi le Dieu des Caldéens passoit publiquement pour le vainqueur de tous les Dieux. Un Prêtre de (b) Canopus, qui étoit un des Dieux d'Egypte, où il y avoit aussi une Ville du même nom, trouva le moyen de faire perdre au feu la grande réputation qu'il avoit acquise. Il fit faire pour cela une Idole d'une terre très-poreuse, dont on faisoit ordinairement des pots qui servoient à purifier l'eau du Nil. Cette statue, qui avoit un très-gros ventre, fut remplie d'eau: le Prêtre boucha avec de la cire quantité de petits trous qui y étoient: après quoi il s'offrit à faire entrer en lice son Dieu Canopus, contre le feu des Caldéens. Ceux-ci en préparèrent un, sur lequel le Prêtre Egyptien mit sa statue. La cire sentant la chaleur se fondit, les trous furent ouverts, l'eau passa, & enfin éteignit le feu. On publia aussi-tôt que le Dieu Canopus avoit vaincu & détruit celui des Caldéens, & pour monument de cette célèbre victoire, les Egyptiens firent toujours dans la suite un gros ventre, & de petits pieds fort courts à leurs Idoles, parce que celle qui avoit vaincu le feu étoit faite de même. La plupart des Idoles des Indiens sont aussi faites de cette façon.

Les Perses ont aussi adoré le feu, (c) que l'on portoit ordinairement devant leurs Rois, & à la tête de leurs Armées, & qu'ils faisoient toujours accompagner par trois cent soixante Prêtres. Il y en a encore à présent dans cet Empire qui conservent l'ancienne Religion de la Nation, mais ce sont une espèce de sauvages, qui demeurent dans les montagnes, & qui n'ont jamais voulu recevoir l'Alcoran. Les Athéniens avoient un feu perpétuel dans le Prytanée, qui étoit une manière de forteresse, laquelle servoit chez eux à ce que servent chez nous les Maisons de Ville, & où outre cela l'on entretenoit les vieux Officiers, & ceux qui avoient rendu un service notable à la République. Ce feu étoit conservé par des Veuves, au lieu que celui des Romains étoit gardé par des Vierges, que l'on appelloit Vestales. L'on sçait encore, que les Juifs devoient avoir un feu, qui brûlat continuellement, comme il leur est ordonné dans le sixième chapitre du Levitique.

Quelques-uns ont dit que le culte & l'adoration, que tant de Nations ont rendue au feu, étoient fondés sur ce passage du Deutéronome, votre Dieu, ô Israël! (d) est un (e) feu consumant; mais il n'y a au-

(a) Euseb. hist. Eccle. l. 11. c. 26.

(b) Si-ris, Osiris, Canope étoient la même Divinité sous différents noms, & toutes, à ce que l'on croit, étoient le Nil.

(c) La coutume de porter le feu à la tête des Caravanes se pratique encore dans les Pays Orientaux. Les Arabes & autres Peuples l'observent aussi lorsqu'ils marchent. Il se peut fort bien que la Colonne de feu, qui marchoit la nuit devant les Israélites dans le Desert, ait été prise de cette coutume. Dieu a bien voulu se conformer en plusieurs occasions à une habitude servile que les anciens Juifs ont adoptée en presque toute leur conduite & qui les a jeté souvent dans l'Idolatrie. Si l'on étoit bien convaincu que le feu qui marchoit devant les Israélites étoit en forme de Colonne, on pourroit peut-être justifier pourquoi les Indiens représentent quelques-uns de leurs Dieux sous cette forme.

(d) Nous croions avec quelque fondement, que cette expression de l'Ecriture sainte fait allusion à la Religion des Peuples Adorateurs du feu.

(e) Deuterom. c. 12. v. 19.

aucune apparence à cela, puisque, comme nous venons de voir, les Caldéens adoroient le feu, longtemps avant la Loi écrite.

L'on adora ensuite l'homme; mais nous parlerons dans l'article des Dieux Penates des premières causes de cette Idolâtrie. Enfin peu à peu on vint jusqu'à adorer les bêtes, & tout ce qu'il y a de plus vil & de plus infame dans la nature.

L'on est encore redevable de tous ces desordres, dans lesquels les hommes tomberent, au stile ordinaire des langues orientales, au scrupule des peuples, & à la veneration qu'ils avoient pour tout ce qui leur venoit de leurs Prêtres, ou de leurs anciens. De tout tems le stile des Orientaux, mais plus particulièrement celui des Prêtres, & de ceux qu'on pourroit appeler leurs Philosophes, a été rempli de figures & de comparaisons. Ils ne cherchent que des termes pompeux, & des expressions métaphoriques, & les peuples les croient d'autant plus habiles, & d'autant plus spirituels, qu'ils les entendent moins. Les premiers Poètes vinrent ensuite rencherir sur ce fatras de grands mots, & d'hyperboles, & il se trouva à la fin, que ce que l'on disoit étoit entièrement opposé à ce que l'on vouloit signifier. (a) Lactance parle fort des maux qu'ont causés les Poètes, & dit, que lorsque l'on n'est pas sur ses gardes, il est facile de se laisser surprendre par le stile doux, agreable, & insinuant dont ils se servent.

Le commun des hommes, sans chercher dans le sens de la figure, & dans ce qu'elle representoit, s'arrêta à la figure même; ainsi l'on peut juger, quelles idées on se forma de la Divinité & des mystères: qu'on se represente une explication à la lettre de ce que l'Ecriture nous dit de Dieu. Elle lui donne une Epée tranchante, un bouclier, un arc, des flèches: elle le met en embuscade. Nous l'y voyons gai, quelquefois irrité, ou triste. Enfin peu à peu nous en ferions un homme, & souvent même en suivant la lettre un homme qui ne seroit pas fort sage. C'est cependant ce qu'ont fait les Gentils: ils ont réellement attribué à Dieu ce qui n'étoit dit de lui qu'en figure. Ils ont commencé par lui donner un corps, fondé premièrement sur la peinture que leur en faisoient leurs Prêtres, & leurs Poètes, & secondement sur le penchant qu'ils avoient à juger dépendamment de leurs sens, & à ne se former que des idées matérielles.

Après avoir vu que les hommes ont donné un corps à la Divinité; l'on ne doit plus s'étonner des figures bizarres, sous lesquelles ils la représenterent, & des différentes fonctions qu'ils lui attribuerent. On sçait qu'ils en avoient de toutes sortes, & qu'il n'y eut à la fin aucun endroit de la maison, qui n'eut pour sa garde, un Dieu, ou une Deesse. On en mit même jusques dans les lieux dont la nature ne peut se passer, & l'on appelloit Cloacina la Deesse qui y présidoit: enfin l'on poussa l'extravagance jusqu'où elle pouvoit aller. Tertullien, Lactance, & même quantité d'Auteurs profanes, nous ont donné le détail de toutes ces rêveries.

Nous parlerons dans l'Article des Dieux Tutélaires de la veneration que les Peuples avoient pour tout ce qui leur venoit de leurs Prêtres, ou de leurs Anciens. Cette veneration, ainsi que nous l'avons dit, a été une des causes de l'attachement qu'ils ont eue à leurs erreurs, & aux fables qu'ils avoient reçues de leurs Peres. Mais en voilà assez sur une matière que de très-sçavans auteurs de nos jours ont traitée à fond. On peut voir dans leurs ouvrages toute la bi-

zarrierie, & tout le ridicule du Paganisme; & en même temps la différence qu'il y avoit entre la croiance des gens un peu éclairés, & celle du peuple.

IV. Des Sacrifices des Indiens, & de leur manière d'honorer les Dieux.

DE tout temps les hommes ont rendu un culte extérieur à la Divinité. Il consistoit à lui offrir ce qu'ils avoient de meilleur, & de plus précieux, comme pour reconnoître qu'ils le tenoient d'elle. Ainsi Caïn qui s'appliquoit à cultiver la terre offrit à Dieu de ses fruits; & Abel qui gardoit les troupeaux, lui fit un Sacrifice de ses agneaux les plus gras.

L'on ne peut pas sçavoir, si d'abord ils eurent dans leurs oblations quelques cérémonies fixes & il y a même lieu de croire que ce fut (b) Enos, qui commença à leur donner une forme réglée. C'est ce que le Pere Petau explique autrement, (c) entendant par là, que ce petit-fils d'Adam rétablit le culte de Dieu que les enfans de Caïn avoient aboli.

Il y avoit encore une autre espèce de Sacrifice, appelé Sacrifice de Libation. Il se faisoit en repandant quelque liqueur à l'honneur de la Divinité, & fut aussi en usage sous la Loi écrite.

Lorsque, par exemple, après le retour de l'Arche d'Alliance, les Israélites s'assemblerent à Masphat, sous la conduite de Samuël, pour remercier Dieu de l'avoir tirée des mains des Philistins; (d) l'Ecriture marque, qu'en action de grâces ils puisèrent de l'eau, & la répandirent devant lui.

L'eau que David répandit, lorsqu'il étoit devant Bethlehem, & qu'il refusa de boire (e) parce que trois des principaux chefs de son armée l'avoient été puiser au peril de leur vie étoit également un Sacrifice de Libation, mais la liqueur dont on se servoit le plus ordinairement pour cela c'étoit l'huile; ainsi Jacob voulant rendre grâces à Dieu, du sommeil mystérieux, dans lequel il avoit vu cette échelle où montoient & descendoient les Anges; & regardant le lieu, où le Ciel lui avoit fait cette faveur, comme un endroit véritablement saint, & comme la maison du Seigneur; répandit (f) de l'huile sur la pierre sur laquelle il avoit reposé sa tête pendant ce songe.

En passant nous pouvons remarquer de cette action de Jacob, que de son temps les voyageurs qui avoient de la piété songeoient, avant que de sortir de chez eux, à se mettre en état de louer & d'honorer le Seigneur pendant leur voyage; & que le Sacrifice de Libation étant le plus commode de tous, & celui qui exigeoit le moins de cérémonie; ils avoient soin d'avoir toujours de l'huile avec eux, pour la répandre devant Dieu, & la lui offrir, dans la vue de reconnoître sa toute-puissance, de le remercier de quelque faveur, ou d'en obtenir quelque-une.

Les Sacrifices de Libation, se faisoient encore chez les Gentils avec plusieurs autres sortes de liqueurs. On offroit par exemple du lait à la Deesse *Rumina*, qui étoit celle que l'on invoquoit pour les enfans à la mamelle: les Atheniens n'offroient jamais de vin au Soleil, à la Lune, à l'Aurore, à Uranie, qui étoit celle des *Muses* que l'on prétendoit avoir trouvé l'Astro-

(b) Gen. c. 4. v. 26. Suivant ce passage de la Genèse. *Iste cepit invocare nomen Domini.*

(c) Ration. Temp.

(d) 1 Reg. c. 7. v. 6. *Haueruntque aquam, & effuderunt in conspectu Domini.*

(e) 2 Reg. c. 23. v. 16.

(f) Genes. c. 28. v. 18. *Surgens ergo Jacob manè tulit lapidem quem supposuerat capiti suo, & erexit titulum infundens oleum de super.*

(a) Lactant. l. 1. c. 11. *Poetae perniciosi sunt, qui incautos animos facile irretire possunt suavitatem sermonis, & carminum dulci modulatione currentium.*

l'Astrologie, ni à *Mnemosyne* de laquelle *Jupiter* avoit eu les neuf *Muses*, ni à toutes les *Nymphes*; mais seulement du miel delayé dans de l'eau.

Quelques-uns prétendent, que les premiers Sacrifices de Libation ont été faits de vin, & que c'est du Dieu *Bacchus*, appelé autrement *Liber*, que le mot de Libation a tiré son origine. (a)

Ces especes de Sacrifices, qui d'abord ne furent instituez que pour honorer les Dieux, trouverent bien-tôt place dans les festins, & dans les debauches. (b) On y fit des Libations profanes & on y répandit du vin en cérémonie; ce qui selon les apparences se faisoit toujours en l'honneur de *Bacchus*.

La doctrine de la transmigration des ames empêche les Indiens de faire aucun Sacrifice sanglant à leurs Dieux; & même selon leur Theologie, quelques-uns de ces Dieux ont vécu sous la forme des animaux les plus propres à être immolez. Ainsi ils se contentent d'offrir à leur Idoles des fruits de la terre, & de l'encens.

Ils répandent encore de l'huile devant elles, & non contents de cela ils les en frottent toutes les fois qu'ils leur font des offrandes, desorte qu'elles sont ordinairement noires, enfumées, & toutes gluantes d'huile. C'est ce (c) qu'Arnobé rapporte aussi des Idoles de son temps. Je flattois, dit-il, une pierre toute gluante, & toute ingraissée d'huile comme si elle avoit eu quelque puissance.

Les Sacrifices à part, ils conviennent encore en quantité de choses avec les Juifs & les anciens Païens, touchant la maniere d'honorer les Dieux & de les prier dans les Pagodes. Ils ont des tambours, des trompettes, & des chœurs, qui chantent des hymnes à leur honneur. Ils portent quelquefois leurs Idoles en procession, & les promènent dans toutes les rues d'une Ville; & dans ces cérémonies publiques, ils ont toujours des femmes établies, pour chanter & danser devant elles, au son des instrumens du pais, (d) comme fit autrefois David devant l'Arche, en jouant de sa harpe.

Ces danseuses sont toujours chez les Indiens, des femmes publiques, & quoiqu'elles dansent ordinairement dans les Pagodes & devant leurs Dieux, elles n'en font pas pour cela plus sages, & n'en ont pas meilleure réputation.

Il paroît aussi que les Juifs ne faisoient pas un fort grand cas de ceux qui faisoient chez eux la même fonction; & que l'on les y regardoit, au moins communément, comme des baladins; Michol reprochant à David qu'il avoit fait le personnage d'un bouffon en se dépouillant publiquement. (e)

Par rapport à l'état auquel Michol reprocha à David, qu'il s'étoit mis pour danser devant l'Arche, l'on doit remarquer, que les Juifs, pour ne rien avoir qui les incommodât, & pour danser plus librement, ôtoient leurs manteaux, & ne gardoient que leurs habits de dessous. Ils en étoient plus légers, & par conséquent plus en état de danser: mais cela ne convenoit point à la gravité, dont se piquoient les Juifs, & dont se piquent encore tous les Peuples Orientaux.

Les danseuses Indiennes font de même. Lorsqu'elles veulent danser, elles quittent une espece de grand voile qui leur couvre la tête, & n'ont sur le corps qu'un petit corset de toile, & une jupe autour d'elles.

Tom. I. 2. Partie.

(a) Ovide en parle de même dans son troisième livre des *Fastes*; & dit, que,

Nomine ab Authoris ducunt Libamina nomen.

(b) *Macrob. l. 3. Saturnal. c. 11.*

(c) *Arnob. advers. Gent. Lubricatum lapidem, & ex olivi ungine sorditatum, tanquam inesset vis presens, adulabar.*

(d) 2 *Reg. c. 6. v. 14.*

(e) 2 *R. c. 6. v. 20. Et nudatus est, quasi si nudetur unus de scurris.*

Les Indiens qui embrassent le Christianisme ont encore soin d'avoir dans les Eglises de petites trompettes, quelques especes de haubois, & des tambours, au son desquels ils chantent des cantiques. Du moins c'est ainsi qu'ils en usent à Pondichéry.

V. Des lieux qu'ils choisissent pour rendre leurs devoirs à la Divinité, & de la construction de leurs Temples.

(a) Les hommes ont toujours choisi les lieux sombres, & l'ombre des grands arbres, pour rendre leurs devoirs à la Divinité. Lorsque les Juifs mirent un chêne dans le Sanctuaire, sous lequel (b) Josué plaça la pierre, où étoit gravée la promesse qu'ils lui firent de n'abandonner jamais le culte du vrai Dieu, ils ne firent que suivre l'exemple des autres Nations. Cependant cela étoit contre le commandement exprès de Dieu, qui avoit défendu de (c) planter aucun bois, ni aucun arbre près de son Autel. Mais cela n'empêcha pas, qu'ils ne conservassent cette pratique, qu'ils n'adorassent les faux Dieux dans des bocages, comme (d) l'Ecriture le leur reproche. Lorsqu'Osée les reprend du même crime, il dit qu'ils cherchoient pour cela les arbres qui donnoient le plus d'ombre. (e)

Avant que Dieu eut ordonné à Salomon de lui bâtir un Temple, les gens de bien faisoient aussi des Sacrifices au vrai Dieu, sur des colines, & même à l'ombre des grands arbres; comme fit Gedeon sous le chêne, où l'Ange touchant le Sacrifice de ce fameux Juif avec sa baguette, y fit descendre le feu du Ciel.

Il sembleroit, que pour lors il étoit permis de faire des Sacrifices dans les différens endroits, où l'on se trouvoit. Cependant l'on en exceptera toujours sans difficulté les lieux couverts d'arbres, & en general, tout ce qui pouvoit avoir quelque affinité avec les bois sacrés des Païens, conformément au vingt-&-unième verset du seizième chapitre du Deuteronome, par lequel il étoit défendu de planter aucun arbre auprès de l'Autel du vrai Dieu, comme je viens de le remarquer; & l'on pourroit fonder cette conjecture sur l'exemple de quelques Juifs, qui, quoique zélés pour l'observance reguliere des regles du Judaïsme, offroient cependant, comme nous venons de le dire, des Sacrifices dans le premier endroit qui se rencontroit. Cependant je crois qu'en cela ils n'étoient pas zélés observateurs des preceptes de la Loi, qui étoit trop formelle pour le contraire: desorte que l'on ne peut les excuser qu'en disant, que la coutume de faire par tout des Sacrifices à Dieu, ce qui étoit contre la Loi, devenoit en quelque façon licite par le nombre de ceux qui la pratiquoient, mais elle ne l'étoit nullement en elle même, puisque dès le temps de Josué il y eut un différent à cette occasion. Tous les Israelites furent scandalisez voyant les Tribus (f) de Ruben, & de Gad, & la moitié de celle de Manasses élever un monument de piété sur les bords du Jourdain, où Moïse avoit fixé leur demeure. Le reste des Juifs prit ce monument pour un Autel, &

C

les

(a) Sur tout dans les premiers tems de l'Idolatrie.

(b) *Josué. c. 24. v. 26. Posuitque eum subter quercum, quæ erat in Sanctuario Domini.*

(c) *Deuter. c. 16. v. 21. Non plantabis lucum, & omnem arborem juxta Altare Domini Dei tui.*

(d) *Ferem. c. 2. v. 20. Sub omni ligno frondoso tu prosternebaris.*

(e) *Osée. c. 4. v. 13. Et super colles accendebant thimiam, subter quercum & populum, & cerebinthum, quia bona erat umbra ejus.*

(f) *Josué. c. 22.*

les plus violens d'entre les Juifs étoient d'avis, pour punir ce crime, d'aller les armes à la main ravager toutes les terres de leurs freres; mais les plus prudens jugerent qu'il falloit leur envoyer des députés, pour s'informer de la raison qu'ils avoient eu d'élever ainsi un autel contre les défenses de la Loi. Ce dernier sentiment fût suivi; on leur envoya des gens qui leur demanderent compte de l'action qu'ils avoient faite, & ils ne s'excuserent auprès de leurs freres qu'en disant qu'ils n'avoient nullement prétendu élever un autel, mais seulement un monument, pour faire ressouvenir leur descendans, qu'ils étoient véritablement Juifs, & soumis par conséquent à la Loi de Dieu qui leur avoit été laissée par Moïse.

Lorsque le Temple de Jerusalem eût été bâti, il fut plus particulièrement défendu d'immoler ailleurs aucune victime. Moïse en avertit même les Juifs dans le desert; leur prescrivant ce qu'ils devoient faire, lorsque Dieu les auroit mis en possession de la terre promise. (a) Prenez garde, leur dit-il, de ne point offrir vos Holocaustes dans toute sorte de lieux. Vous en offrirez seulement en celui que le Seigneur a choisi.

Quelques Juifs conserverent cependant l'ancienne coutume de faire à Dieu des Sacrifices sur les Montagnes, ou sous les arbres. Ainsi quand il est dit de quelques Rois de Juda, comme de Josaphat, & de plusieurs autres, qu'ils ne firent point demolir les lieux élevez, où l'on adoroit; (b) l'on ne doit pas toujours croire, que ce fussent des Autels dressés aux faux Dieux. Ils étoient souvent consacrés au vrai Dieu, suivant ce passage des Paralipomenes. (c) *Cependant le peuple immoloit encore à Dieu dans les lieux élevez.* En un mot il n'étoit mauvais de sacrifier dans le premier endroit qui se trouvoit, que parce que Dieu avoit défendu de sacrifier ailleurs qu'à Jerusalem.

(d) Les Indiens ont quantité d'Idoles, qui sont dispersées dans les campagnes, & placées ordinairement dans de petits bois touffus, ou au pied de quelque arbre qui donne beaucoup d'ombre. C'est là que les voyageurs font leurs prieres, & les devots leurs offrandes, pour obtenir de leurs Dieux un heureux voyage.

Les Juifs avoient aussi dans les campagnes des Autels, qui étoient destinez pour les voyageurs, & sur lesquels ils immoloient des victimes à Dieu. Cela fut défendu après l'édification du Temple de Jerusalem; & l'on peut dire qu'un des plus beaux endroits de la vie d'Asa, est d'avoir fait abbatre ces autels. (e)

Les Indiens Païens recherchent encore aujourd'hui l'ombre, & l'obscurité dans leurs temples, qu'ils appellent Pagodes. Ils observent avec soin, que le jour n'y entre que par la porte, qui ordinairement est très-étroite, & très-basse. Avec la porte il n'y a que quelques petites lucarnes, qui servent de fenêtres. Ils en ont même, où il n'y a d'autre ouverture que la porte.

C'est ainsi que le Patriarche Abraham chercha l'obscurité, pour rendre ses devoirs à Dieu, & pour le prier. L'Ecriture marque, qu'il planta un bois à

Bersabée, (f) pour y invoquer le nom du Dieu éternel. Dans la suite les Juifs eurent à peu près une semblable idée de la Divinité, & crurent qu'elle se plaisoit dans les lieux sombres, dans les nuages épais, & en général dans les tenebres. Ainsi lorsque Salomon fit porter l'Arche d'Alliance dans le Temple qu'il avoit bâti, & qu'il vit ce même Temple rempli d'une nuée si épaisse, que les Prêtres ne pouvoient y faire leurs fonctions sacrées; (g) il declare que le Seigneur avoit dit qu'il habitoit dans une nuée. David racontant dans son dix-septième Pseaume tout ce qui accompagne la Majesté divine, dit, qu'elle se cache dans les tenebres. (h) Enfin presque tous les peuples de l'antiquité ont eu le même sentiment sur cet article & peut-être l'origine en est elle due à ce qu'ils avoient appris des premiers hommes; à sçavoir que Dieu faisoit son séjour dans le Paradis terrestre, lieu rempli d'arbres, & par conséquent obscur. (i)

Si l'on vouloit donner quelque raison naturelle du soin que presque toutes les nations ont pris, de chercher toujours les endroits sombres, pour adorer la Divinité, il me semble que l'on pourroit alleguer que les tenebres sont propres au recueillement & à la modestie, que l'on doit garder dans les Temples en présence de l'Etre supreme: car la vûe est le sens qui nous cause le plus de distractions. Les tenebres empêchent nos yeux de recevoir l'impression d'un objet capable de nous distraire; ainsi elles conviennent parfaitement aux lieux destinez à la priere & à l'oraison.

Outre cela l'ombre & l'obscurité produisent, même malgré nous, dans nos cœurs un certain fremissement, qui tient assez du respect que l'on doit à la Divinité; & je crois, que c'est par cette raison, que les Latins ont donné à Dieu un nom, qui signifie proprement crainte, horreur; car le mot, (k) *Deus*, est visiblement tiré du Grec *Deos*, *formido*: d'où les Grecs auroient bien pu tirer aussi leur *Teos*: quoique quelques-uns le fassent dériver de *Théin*, *currere*; parce que plusieurs croioient autrefois, que les Astres (qui pour ainsi dire courent toujours) étoient des Divinitez.

VI. Des Temples dediez à Priape.

ON voit chez les Indiens des Temples dediez à Priape, quoique sous des noms differens; & l'on peut dire, qu'ils ont de beaucoup rencheri sur les postures infames dans lesquelles les Egyptiens, les Grecs, & les Romains l'ont représenté: plusieurs même portent un petit Priape pendu au col, mais il est couvert d'un peu d'argent: & ils prétendent obtenir par là la vigueur, & la fécondité.

L'on sçait que cette abominable Idole trouva autrefois des adorateurs chez les Juifs. L'Ecriture nous apprend, qu'Asa chassa sa mere Maacha de la Cour, parce qu'elle avoit élevé un Autel à (a) Priape, qu'il fit briser & brûler proche le torrent de Cedron. (b)

Selon toutes les apparences les Juifs, avoient appris des

(a) Deut. c. 12. v. 18. *Carve ne offeras Holocausta tua in omni loco quem videris, sed in eo quem elegit Dominus.*

(b) 2 Paral. c. 20. v. 33. *Verum excelsa non abstulit.*

(c) 2. Paral. c. 33. v. 17. *Attamen adhuc populus immolabat in excelsis Domino Deo suo.*

(d) On observe que dans les Pais Catholiques on a conservé quelque chose de semblable à ces pratiques des Indiens & des anciens Juifs. Il est fort ordinaire d'y trouver des Croix, des Notre Dames & de petits Jesus dans des especes de Chapelles & sur des hauteurs. Il ne l'est pas moins d'y rencontrer des devots, qui, le chapelet à la main, y recitent leurs prieres, & détaillent un certain nombre de *Paters* & d'*Aves*. On trouve souvent aux pieds de ces Notre Dames de beaux fruits qui leur sont offerts par un principe de Religion.

(e) 2. Paral. c. 14. v. 2. *Et subvertit altaria peregrini cultus, & excelsa.*

(f) Genes. c. 21. v. 33. *Abraham vero plantavit nemus in Bersabée, & invocavit ibi nomen Domini Dei aeterni.*

(g) 3. Reg. c. 8. v. 12. 2. Paral. c. 6. v. 1. *Dixit Dominus, ut habitaret in nebulâ.* Dans les Paralipomenes, il est dit au même sujet: *Dominus pollicitus est, ut habitaret in caligine.*

(h) Psal. 17. v. 12. *Posuit tenebras latibulum suum.*

(i) Genes. c. 3. v. 8. *Et cum audirent vocem Domini Dei deambulantis in Paradiso, &c.*

(k) Cette Etymologie est des plus forcées: pourquoi ne pas tirer *Deus* de *Δεος*, qui en grecq signifie Dieu?

(a) Il est appelé *Belpeor* dans l'Ecriture. Le mot de *Mirpheseth* dans l'Histoire de *Maacha* est traduit par celui de *Marmouset* dans la version de Geneve.

(b) 2. Paral. c. 15. v. 16. *Sed & Maacham matrem Asa Regis ex angusto deposuit imperio, ed quod fecisset in loco simulacrum Priapi: quod omne contrivit, & in frustra comminuens combussit in torrente Cedron.*

des Egyptiens, à rendre des honneurs divins à Priape, & à lui élever des Statuës, car l'Egypte a peut-être été l'endroit, où cette prétendue Divinité a été le plus en vénération. On l'y regardoit comme le principe de l'homme, qui est ce qu'il y a de plus noble au monde. On y élevoit peu d'Edifices publics, au-dessus desquels on ne mit les deux figures qui convenoient le plus à cette Idole, & qui y étoient regardées comme les Hieroglyphes ou les symboles de ce que l'on pouvoit souhaiter de plus grand, & de plus parfait dans la nature : par exemple de l'agrandissement, de l'abondance, de la fertilité, de l'union, de la force, de la vigueur, & de la santé.

De même les Romains n'invoquoient pas seulement Priape pour la propagation du genre humain, & pour se donner des descendans ; mais encore pour la fécondité, & la fertilité des terres. Chacun lui élevoit ordinairement dans son Jardin une Statuë, qui au pis aller servoit d'épouvantail & faisoit au moins peur aux oiseaux, si d'ailleurs elle ne pouvoit contribuer en rien à ce qu'ils attendoient d'elle, & leur procurer une abondante récolte. (a)

L'on peut remarquer par un passage d'Horace, combien les Romains, particulièrement les gens d'esprit, & les Poëtes prenoient de liberté avec leurs Dieux, & la manière cavalière dont ils les traitoient.

VII. Dieux Penates des Indiens, & de l'Origine de ces Divinités Tutélaires.

Outre les Dieux, que les Indiens ont dans leurs Temples, l'on voit encore chez eux ce que les anciens appelloient, *Lares*, *Manes*, & *Penates*, qui sont de petites figures placées en différens endroits de leurs maisons, & qu'ils ont grand soin de frotter d'huile, & d'entourer de fleurs ; croiant par là se les rendre propices. Quelques-uns ont dit, que les *Manes* étoient des Divinités Infernales, & les ont distingués des *Penates*, & des *Lares* : mais presque tous les Auteurs se servent indifféremment de tous ces trois mots pour signifier les âmes des defunts : ainsi je n'entrerai point en discussion sur la différence que ceux du sentiment contraire prétendent y trouver.

Ces Divinités Tutélaires sont très-anciennes. Elles ont commencé bien long-temps avant les Grecs, qui probablement les ont tirées, aussi bien que les premiers fondemens de leur histoire fabuleuse, de ceux qui commencèrent à former l'Empire des Assyriens. C'est ainsi que je m'exprime avec ceux qui veulent trouver l'origine de cette Monarchie dans celle même de la Ville de Ninive, & lui donner treize cens ans de durée : car si l'on suivoit le sentiment d'Herodote, & que l'on ne lui en donnât que cinq-cens-vingt, en la faisant commencer vers le temps que Debora jugeoit les Israelites, les Assyriens seroient postérieurs aux Grecs ; & par conséquent ces derniers n'auroient pas tiré leurs fables des autres. Car le plus ancien Roi Grec que nous connoissons est Inachus, qui régna à Argos, & qui (si nous suivons le calcul des Septante) devoit être contemporain de Moïse ; quoiqu'il (a) qu'Eusebe ait voulu faire vivre ce saint Législateur du temps de Cecrops, lequel vivoit plus de trois cens ans après, & qui fonda les douze Bourgs, dont fut composé le petit Royaume d'Athènes ; & que ceux qui suivent ce sentiment fassent Inachus & Abraham

contemporains : ce qui a commencé à brouiller la chronologie ancienne.

Mais pour revenir à mon sujet, nous voyons des Dieux Penates long-temps avant Moïse, & par conséquent avant les Grecs. Il y a apparence que les *Teraphims* de Laban, que Rachel sa fille, ensuite femme de Jacob, emporta à son pere, & cacha sous le harnois d'un Chameau, lorsqu'il entra dans la tente de Rachel pour les chercher, étoient des Dieux Tutélaires & Penates ; d'où l'on peut conclure, que ce n'étoient pas de fort grandes Statues. En cela Laban n'avoit que suivi une coutume, qui étoit en usage long-temps avant lui ; car Tharé pere d'Abraham faisoit aussi des Statues chez les Chaldéens, & ces Statues ne pouvoient être que des Idoles publiques, ou des Dieux Tutélaires.

L'Origine de ces Idoles n'avoit en soi rien de mauvais. Ce ne furent dans le commencement que des figures, par lesquelles les hommes tâchoient de représenter leurs Peres morts ou leurs Souverains, dont ils étoient trop éloignés, & à qui ils ne pouvoient pas rendre des honneurs personnels. Ils faisoient ainsi leurs efforts, pour réparer par leur art ce que la nature leur enlevoit, ou ce que la longue distance des lieux les empêchoit de voir. Ce n'étoit donc qu'une marque de l'amour & du respect, que des enfans bien nez doivent à ceux dont ils ont reçu le jour, ou des soumissions, & des hommages que de fideles sujets rendent à ceux, que le Ciel leur a donné pour maîtres.

Nous voyons dans le quatorzième Chapitre de la Sagesse une des occasions, qui avoient pu faire naître la superstition à l'égard des figures élevées en l'honneur des parens morts. Le Sage l'attribue à l'amour d'un fils pour son pere. Il n'y auroit eu en cela rien que d'innocent, si le fils avoit resserré sa douleur dans de justes bornes, & ne l'eut pas poussée jusqu'à reverer comme un Dieu au milieu de sa famille, celui qu'il ne devoit regretter que comme un homme.

(b) Platon donne aux Dieux Penates le nom d'*Omogeneioi Theoi* : Il est très-sur, que par ces Dieux que les Anciens regardoient comme leurs Parens, ils ne pouvoient entendre, que leurs Ancêtres morts, & pour lesquels les hommes avoient une vénération toute particulière, dans les premiers âges du monde ; ou généralement ceux de leurs familles, qui leur avoient été chers pendant leur vie.

On peut croire que d'abord on n'eut pour ces Statues que du respect & de la vénération ; & qu'on ne les regarda que comme nous regardons encore aujourd'hui le portrait d'un pere mort, que nous aurions tendrement aimé. Insensiblement on sortit des bornes d'une tendresse légitime & l'on tomba dans l'Idolatrie. Mais il n'y a pas lieu de douter que l'idée que l'on a eu dès ces premiers tems, de l'immortalité de l'âme, n'ait été la première & la plus grande source de l'Idolatrie.

Ceux qui dans la suite apprirent, que leurs Ancêtres avoient invoqué les premiers Chefs de leur famille, & qu'ils disoient en avoient été exaucez, se persuaderent facilement, qu'il falloit imiter un culte si utile & si glorieux en même tems. De pere en fils on parloit des vertus de ces premiers Chefs. On avoit devant ses yeux leurs images que l'on avoit soigneusement conservées. Voilà peut-être comment l'Idolatrie se fortifia dans l'esprit des descendans, & s'accrut même considérablement par l'idée que les hommes ont presque toujours eu des temps qui les ont précédés.

C 2

Ils

(a) Voyez Horat. *serm.* l. 1.

*Olim truncus eram ficulnus, inutile lignum ;
Cum faber incertus, scamnum faceretne Priapum,
Maluit esse Deum. Deus inde ego, surum aviumque
Maxima formido.*

(a) Voyez l'antiquité des temps rétablie.

(a) *Plato de legibus.* Cela veut dire proprement les Dieux nez de la même famille, car *Omogeneia* signifie Parenté.

Ils s'imaginent que tout y étoit grand ; que tout y étoit vertueux ; que leurs prédecesseurs étoient exempts des défauts qu'ils remarquent volontiers dans leurs contemporains.

On mettoit les Dieux Tutélaires en differens endroits de la maison , mais plus ordinairement dans de petites niches placées (a) auprès du foyer , comme étant le lieu où ceux de la famille se trouvoient le plus souvent assemblez. Comme les Indiens n'ont point de cheminées dans leurs maisons , ils y placent indifferemment leurs Penates.

VIII. Des Eaux lustrales des Indiens.

Les Juifs avoient des eaux lustrales , dont on jettoit un peu sur un homme qui étoit immonde , le troisième jour après qu'il avoit été déclaré tel , & le septième , auquel il étoit purifié.

Ce n'étoit que de l'eau claire , dans laquelle (b) on mettoit des cendres d'une vache rousse , que l'on brûloit hors du camp avec ses entrailles. Le Prêtre jettoit du bois de cedre , & de l'hyssope , avec un peu d'écarlate dans le feu qui la consumoit.

Les Gentils Indiens ont aussi des eaux lustrales , qu'ils tirent de la vache même ; mais comme ils croient faire un crime capital en la brûlant ; ils ne se servent que de son urine , dont les devots ont grand soin d'arroser exactement tous les matins le devant de leurs portes ; s'imaginant éloigner ainsi de leurs maisons toutes sortes de malheurs , & s'attirer au contraire une protection particuliere des Dieux ; car ils regardent comme sanctifié , & même comme divin , tout ce qui vient de cet animal.

Le respect qu'ils ont pour les vaches me paroît venir de plus loin que de la prétendue Metempsychose de *Phoë* , ou de ce qu'ils nous rapportent de *Parmeser*. Ils disent que quand celui-ci vivoit sur la terre , il voulut bien prendre la peine de les garder. Mais d'ailleurs ils justifient l'attachement qu'ils ont pour ces animaux , en prétendant qu'ils sont les meilleurs & les plus parfaits de tous : ainsi indépendamment de l'honneur que les vaches ont eu de recevoir l'ame de *Phoë* , ou d'être gardées par un de leurs Dieux , elles étoient toujours en veneration chez eux.

Il n'est pas difficile de montrer que les Indiens ne sont pas les seuls qui aient regardé le taureau , le bœuf & la vache comme des Divinitez. Les Egyptiens adorerent le bœuf sous les noms d'Apis & de Serapis , qui signifient la même chose. Quelques-uns ont voulu qu'Apis ne fut autre chose qu'un hieroglyphe de Joseph , qui avoit trouvé le moyen de faire jouir les Egyptiens d'une heureuse abondance pendant le temps d'une grande sterilité. En effet chez eux & chez tous les autres Païens , le bœuf representoit la fertilité & l'abondance. D'autres ont dit qu'Apis étoit un Prince qui regna chez les Argiens , & ensuite chez les Egyptiens ; qu'il avoit appris à ces derniers la maniere de cultiver la vigne , & que l'Egypte , pour reconnoître ce bienfait , l'adora après sa mort sous la forme d'un bœuf. On dit que ce Prince y prit le nom d'Osiris. A ce compte Apis , Serapis , & Osiris ne feroient qu'une même chose.

Mr. Vossius prétend qu'il y a eu trois Osiris en Egypte. Il dit que Cham fut le premier , ou bien son fils Mitfraïim. En effet le nom de (b) Mitfraïim

(a) C'est pour cela que l'on se servoit quelquefois du mot *Estia* , *focis* , pour signifier les Dieux Penates ; & reciproquement , on employoit quelquefois celui de *Penates* , pour signifier le foyer , ou même toute la maison.

(b) Aujourd'hui encore les Arabes l'appellent *Mexr*. Voyez *Vansleb* Relation d'Egypte.

est demeuré à l'Egypte , & c'est ainsi qu'elle est appelée dans le Texte Hebreu. Le second selon lui fut Joseph , & le troisième Moïse. Mais pour ce qui est de ce dernier , il n'y a guere d'apparence que la conjecture soit vraisemblable. Quoiqu'il en soit , ils est toujours très-sur que sous les noms d'Apis , de Serapis & d'Osiris les Egyptiens adorerent (a) le bœuf. Ils le regarderent peut-être comme l'Hieroglyphe de quelqu'un de ceux que nous venons de nommer.

Les Juifs , à l'exemple des Egyptiens , firent un Veau d'or dans le desert , & fléchirent le genouil devant lui. Dans la division des Royaumes de Juda & d'Israël Jeroboam en fit élever deux , un à Dan & l'autre à Bethel , que les Israelites revererent comme des Dieux , qui les avoient tirez d'Egypte. Jupiter a été adoré sous la forme d'un Taureau , forme qu'il prit , selon les Poëtes , pour enlever Europe. Cette fable est très-ancienne , (b) puis qu'Anacreon en parle dans une de ses Odes. Enfin le bœuf a été adoré comme Dieu chez plusieurs Peuples de l'Antiquité , ou du moins reveré comme le Simbole de la fécondité & de l'abondance.

(c) Diodore de Sicile rapporte que les Troglodytes étragloient avec la queue d'un bœuf les vieillards qui n'étoient plus en état de travailler , ou de garder les troupeaux , & generalement tous ceux qui étoient languissans & attaquez de quelque maladie incurable : croiant leur rendre un grand service en ne les laissant pas languir long-tems & les envoyant promptement en l'autre monde. Deplus ils s'imaginoient leur faire beaucoup d'honneur , en les étranglant avec la queue d'un animal comme le bœuf ou la vache.

A la verité les Indiens ne poussent pas tout-à-fait la charité jusques-là ; mais toujours regardent-ils comme un honneur & comme l'assurance d'une félicité éternelle , de pouvoir mourir en tenant la queue d'une vache entre ses mains.

Les Egyptiens adoroient le bœuf sous le nom d'Apis , & sous celui de Serapis , comme nous venons de le dire : ainsi l'on pourroit conclure de là qu'ils ne le tuoient point ; d'autant même que lorsque Pharaon ordonna aux enfans d'Israel de faire des Sacrifices à leur Dieu sans sortir d'Egypte , Moïse lui dit que cela ne se pouvoit faire ; (d) que les Egyptiens les lapideroient , s'ils leur voioient immoler des animaux qu'ils adoroient. Si donc les Egyptiens ne pouvoient voir sans horreur des Juifs immoler les animaux qu'ils adoroient ; il paroît bien vraisemblable , qu'eux mêmes ne les tuoient pas. Outre cela Juvenal nous dit qu'en Egypte (e) on ne mangeoit point d'animaux à laine , & que c'étoit un crime d'y égorger un chevreau.

Si les Egyptiens n'osoient tuer ni moutons , ni chevaux , il y a toutes les apparences qu'ils ne tuoient point aussi de bœufs , ces animaux pour lesquels ils avoient tant de veneration. (f) Cependant ils permet-

(a) Ce bœuf devoit avoir le corps noir , le haut de la tête au dessus des yeux blanc , & une tache blanche sur le dos. Ce Dieu à quatre pieds avoit une maniere toute particuliere de rendre ses Oracles , mais en même tems simple & très conforme à sa nature. Celui qui le consultoit lui presentoit à manger s'il refusoit , mauvais signe. On ne se promettoit rien que de facheux : mais s'il acceptoit le manger , on pouvoit être assuré que tout iroit bien.

(b) *Anacr. Od. 95.*

(c) *Diod. l. 4. c. 3.*

(d) *Exod. c. 8. v. 26.* *Non potest ita fieri , abominationes enim Aegyptiorum immolabimus Domino Deo nostro ; quod si mactaverimus ea qua colunt Aegyptii coram eis , lapidibus nos obruent.*

(e) *Juven. satyr. 15.* *Lanatis animalibus abstinet omnis*

Mensa , nefas illic fœtum jugulare capella.

(f) Cette raison nous persuaderoit assez évidemment que les Egyptiens n'adoroient pas veritablement le bœuf , ou que tout au plus ils lui rendoient un culte symbolique. Il se peut aussi

mettoient aux Juifs d'en tuer & d'en manger. Plutarque rapporte qu'eux-mêmes immoloient des bœufs rous à Typhon. Les Israélites y mangèrent des agneaux, contre ce que Juvenal rapporte de la coutume des Egyptiens, qui ne mangeoient point d'animaux à laine: d'où l'on peut conclure, qu'ils n'obligoient point les Juifs à suivre dans le particulier toutes leurs coutumes, & qu'ils étoient contents, pourvu qu'en public il ne se fit rien qui choquât leur Religion & leurs Ceremonies.

Peut-être ne doit on attribuer la veneration presqu'générale, que les Idolâtres ont eue pour le bœuf qu'aux services que les hommes en tirent. Par exemple, plusieurs personnes, même après le deluge, ne se nourrissoient gueres que de lait & des fruits de la terre: ainsi la vache leur fournissoit la chose dont ils se servoient le plus pour leur nourriture. Le bœuf labouroit la terre, portoit le bagage des voyageurs, traînoit des chariots. Dans les deserts où il n'y avoit point de bois, ils se servoient de sa fiente pour faire du feu, après l'avoir mêlée avec un peu de paille, & l'avoir fait sécher au soleil. C'est ce que font encore les Indiens, dans les endroits où le bois est rare.

Les hommes s'accoutumèrent donc insensiblement à prendre beaucoup de soin de la conservation d'un animal, qui leur faisoit tant de bien, & qui leur étoit même en quelque façon nécessaire. Ils le mirent peu à peu fort au-dessus de tous les autres animaux, ce qui étoit fort raisonnable: mais à la fin ils poussèrent les soins & la reconnaissance jusqu'au respect, qui ne tarda gueres à dégénérer en adoration: tant il est vrai, que les hommes se tiennent rarement dans un juste milieu, & qu'ils poussent presque toujours les choses à l'extrémité.

(a) Les Indiens ont encore soin en plusieurs endroits de mettre sur une espece de pilier une petite vache de bois, ou de pierre. Je me suis informé inutilement, s'ils regardoient ces représentations comme des Idoles, ou comme des Talismans.

J'avois déjà remarqué quelque chose de semblable avant que d'entrer dans les Indes. J'avois vu dans l'Ile de Moëli habitée par des Mahometans, & qui est une Colonie d'Arabes, les os d'une tête de bœuf remplis de caracteres Arabes, mais presque tous effacés; & je me suis persuadé qu'ils regardent cette tête comme un Talisman, auquel ils attachent la conservation & la fécondité des troupeaux de l'Ile; car les Arabes donnent beaucoup dans ces sortes de mystères.

Les Juifs n'étoient pas entièrement exempts de la superstition des Talismans, & ce sera leur faire grace que de dire, qu'ils revererent comme un Talisman le Serpent d'airain, que Moïse avoit fait élever dans le desert; car il est bien rare que l'on ait offert de l'encens aux Talismans, qui souvent étoient enfermez dans les fondemens des édifices ou des Villes, que l'on mettoit sous leur protection, ou qui étoient posez sur le haut des tours & des (b) Pyramides. Cependant

aussi que le Bœuf Apis ne fut Dieu qu'après la consecration, & cela se justifie par l'histoire ancienne. D'ailleurs tous les Bœufs ne pouvoient pas devenir Dieux, puisqu'il leur falloit certaines marques pour pouvoir les devenir.

(a) On voit sur la frontiere du Bengala un bœuf d'une grandeur excessive élevé sur un grand chemin, & dont les yeux sont deux escarboucles ou deux rubis. Les Indiens de ce Pais là ne voient gueres sans avoir invoqué un bœuf. Ceux du Roiaume de Var prennent la graisse des bœufs qui viennent de mourir, & en oignent leurs maisons. Ceux de Meliapur portent avec eux du poil de taureau & l'attachent au col de leurs chevaux comme un preservatif excellent. D'autres, qui adorent aussi le bœuf, brisent les os de cet animal après sa mort, en font une espece d'onguent & s'en frottent. C'est ce que rapporte Marc Paul.

(b) Comme l'Auteur a parlé ici des Pyramides d'Egipte, il est bon de dire qu'il y a à cet égard quelque conformité en-

quelques-uns se mettoient en certains petits Temples particuliers, & n'étoient point exposez à la vue du public. L'Ecriture nous rapporte, que les Juifs offrirent de l'encens au serpent d'airain jusqu'au tems (c) d'Ezechias, qui le fit abatre. Le Palladium de Troie étoit aussi un Talisman, & il n'y avoit gueres de Ville, qui n'eut autrefois quelque chose de particulier, (d) d'où les Peuples croioient que dépendoit sa destinée.

IX. Du Fleuve Gange, & des terres qu'il arrouse.

Les Anciens ont parlé du Fleuve Gange. S. Jérôme écrivant au Moine Rustique se conforme à ce qu'en dit l'Ecriture, que le Gange, ou le Phison, (car c'est ainsi que Moïse l'appelle dans la Genese) parcourt la terre d'Evilath: Il remarque, que c'est là où naissent l'Emeraude & l'Escarboucle; qu'il y a des montagnes d'or, desquelles il est impossibles aux hommes d'approcher, à cause des Gryphons, des Dragons, & de quantité d'autres Monstres qui les habitent. (a)

Quand l'Ecriture nous a parlé du Gange; (supposé que ce soit le Phison) je crois qu'elle nous l'a peint tel qu'il étoit avant le Deluge, & immédiatement après la creation du monde, le faisant sortir avec les trois autres de la même source: mais il y a beaucoup d'apparence, que les eaux qui couvrirent la terre changerent absolument le cours & la disposition des rivières, & qu'ainsi ce que nous appellons presentement Tygre, Gange & Euphrate, ne sont plus les anciens Fleuves qui sortoient du Paradis terrestre, & qu'ils n'ont avec eux rien de commun que le nom.

Il me paroît aussi que nous pouvons, sans craindre de nous opposer à l'Ecriture, retrancher hardiment de la description que S. Jérôme nous fait du Gange les Emeraudes, les Escarboucles & les montagnes d'or; le Pais que ce Fleuve arrouse étant riche uniquement par la fertilité de son terroir, par ses foies & par ses mousselines, qui y attirent les étrangers, & presque tout l'or des Indes, dont une bonne partie vient d'Achim dans l'Ile de Sumatra, qui à est plus de trois cens lieues du Gange.

On croit que la ville d'Achim est l'Ophir dont parle l'Ecriture: c'est là, suivant elle, que Salomon envoyoit chercher de l'or, ce qui a quelque fondement: C 3

tre les Egyptiens & les Chinois. Ceux-ci ont des tours élevées en forme de Pyramide, au haut desquelles on voit une Idole. Ils ont beaucoup de veneration pour la tour & pour l'idole: & soit qu'ils la regardent comme un talisman, ou que la tour cache quelque autre superstition capable d'exciter la devotion des Chinois. toujours est il certain qu'il y a quelque rapport entre ces tours & les Pyramides. Les Egyptiens avoient aussi beaucoup de respect pour elles, & l'on assure même qu'ils adoroient la pointe ou le haut de ces Edifices.

(c) 4. Reg. c. 18. v. 4. Confregitque serpentem aneum quem fecerat Moyses, siquidem usque ad illud tempus filii Israël adorabant ei incensum.

(d) Les Villes & les Etats étoient sous la protection de quelques Dieux, ou sous celle de certaines choses particulieres, mais regardées, comme sacrées. C'étoit peut être une imitation du Judaïsme, qui avoit l'Arche, les Urims, &c. qu'il paroît que les Païens ont imité en quelques occasions. Il se peut aussi, que sans avoir recours aux Juifs les Païens aient imaginé d'eux même ces superstitions.

(a) S. Hieronymus Rustico. Epistol. 13. . . . Ad Indiam pervenitur & ad Gangem fluvium, quem Phison Sacra Scriptura commemorat, qui circumit totam terram Evilath. . . . ubi nascitur Carbunculus & Smaragdus. . . . montesque auri, quos adire, propter Gryphos & Dracones, & immensorum corporum Monstra, hominibus impossibile est. Ces montagnes d'or sont admirables pour orner la surface du Pais des Fées. Il est facile de se faire des idées excessives jusqu'au ridicule de ce qui est éloigné de nous, ou de ce que nous ne connoissons pas.

ment: (a) car la flotte de ce puissant Roi fût construite à Afiongaber, qui étoit une Ville de l'Idumée, située sur les bords de la Mer rouge. Selon toutes les apparences cette Ville n'étoit pas fort éloignée de l'endroit où est à présent Moca; & l'on ne voit pas que ces vaisseaux sortant de la Mer rouge eussent d'autre endroit à aller chercher une si grande quantité d'or que l'île de Sumatra, qui en est cependant fort éloignée & où ils ne pouvoient aller dans ce temps-là qu'avec beaucoup de peine & de temps; à cause qu'ils n'avoient point l'usage de l'aiguille aimantée, & que n'osant prendre le large ils étoient contraints de naviger presque toujours près des terres. C'est peut-être à l'occasion de ce long voyage, que (b) l'Ecclesiastique dit, en parlant de Salomon, que sa réputation s'étoit étendue jusques dans les îles les plus éloignées.

Mr. Huët parlant du Canal qui joignoit la Méditerranée à la Mer rouge, par où les vaisseaux de Salomon & d'Hiram pouvoient revenir chargés en Judée ou en Phénicie, croit qu'Ophir étoit la côte Orientale d'Afrique appelée *Zanguebar*: mais il s'en faut de beaucoup que cette côte n'approche d'Achim pour l'abondance de l'or. D'ailleurs si l'on objecte contre *Sumatra*, que cette île étoit trop éloignée pour des gens qui n'étoient pas fort habiles dans la navigation, à plus forte raison objectera-t-on l'éloignement contre le *Zanguebar*. Ce sçavant Prélat leur fait faire un voyage & plus long encore & plus dangereux, en les ramenant d'Espagne dans la Mer rouge, & supposant qu'ils faisoient tout le tour de l'Afrique. Il parle pour lors de ceux qui revenoient de Tarsis.

Pour ce qui est des bêtes sauvages, qui habitent les environs du Gange; l'on n'y voit ni Dragons, ni Gryphons, mais pour les Crocodiles, les Rhinoceros, & les Tygres, ils y sont communs & en assez grand nombre. Ces derniers entr'autres y font un ravage étrange. On en a vu venir prendre des enfans dans les maisons, & lorsque l'on s'éloigne un peu dans les bois, on court risque d'être dévoré de ces animaux. J'ai vu, étant à la chasse sur les bords du Gange, des pas tout frais d'un de ces animaux, qui, sans exagérer, avoient plus de sept pouces de diamètre.

Les Crocodiles y sont aussi en très-grande quantité. Ils se tiennent ordinairement dans l'eau, cherchant même les petits ruisseaux qui donnent dans le Gange, parce qu'ils y trouvent plus abondamment de quoi se nourrir que dans la grande eau: mais lorsqu'ils vont à terre ils s'éloignent rarement du rivage. J'ai entendu des choses étonnantes de la force prodigieuse de ces animaux, & des gens du pays m'ont assuré qu'ils faisoient souvent les bœufs par le muflle lorsqu'ils alloient boire, & les entraînoient sans peine au fond de l'eau. Aussi est-il très-dangereux de s'y baigner.

(c) Les Indiens ont une vénération toute particulière pour le Gange. Ils le regardent comme un Dieu: ils lui font tous les jours des sacrifices, mettant sur ses bords de petites lampes que le courant emporte. Cela fait le soir un très-agréable effet.

Plusieurs de ceux qui habitent dans les terres que le Gange arrose demandent comme une faveur particulière (lorsqu'ils se voient prêts de mourir) d'aller expirer aux bords de ce Fleuve; estimant heureux ceux qui peuvent rendre les derniers soupirs dans ses

eaux, & croiant que par ce moyen tous leurs crimes sont effacés. (a)

Lors qu'un malade a demandé une fois d'y être conduit, il ne peut plus retracter sa parole. On le porte au Nil, on commence par lui mettre les pieds dans le Fleuve, après quoi on lui fait avaler beaucoup d'eau. On l'exhorte à la boire avec dévotion & avec une sainte confiance; à la regarder comme un moyen sûr de laver son âme & d'effacer tous ses péchés. Enfin on le pousse insensiblement dans le Fleuve, sans qu'il y ait pour lui aucune espérance de retour à cette vie mortelle. On en a vu plusieurs noyés de la sorte, par ce qu'une dévotion indiscrete, ou quelque mécontentement du côté de leur famille les avoit portés à demander d'aller au Gange. Il s'en falloit bien qu'ils ne fussent assez malades, pour penser si-tôt à se sanctifier de cette manière. Ils se repentoient vivement, mais trop tard de la faute qu'ils avoient faite.

Ceux qui sont trop éloignés du Gange, se contentent, lorsqu'ils peuvent avoir de l'eau de ce Fleuve, d'en boire un peu avant que de mourir, & se croient de cette manière également purgés de leurs crimes. Il vient souvent des gens de fort loin, pour emporter un peu de cette sainte eau dans leur pays, & en fournir leurs principales Pagodes, qui très-rarement en sont dépourvues. J'ai vu passer une fois par Pondichery (qui est éloigné du Fleuve tout au moins de trois cents lieues) une petite Caravane de dévots Indiens, qui portoient quantité de grands pots garnis de *Rotain* & remplis de l'eau du Gange. Ces pauvres malheureux gardoient ces pots avec un soin & un respect extraordinaires, bien qu'il leur restât encore bien du chemin à faire pour se rendre chez eux.

Je ne puis m'empêcher de faire ici réflexion sur les ténèbres où ces Idolâtres se trouvent plongés, & de remarquer que le mensonge & la vérité font la même impression sur l'esprit & sur le cœur des hommes. Les hommes sont (b) aussi constants dans l'erreur & aussi exacts observateurs des superstitions les plus grossières qu'ils devroient l'être de la véritable Religion. Nous sommes surpris, que ce que l'on appelle la force de la vérité n'agisse pas davantage sur eux, qu'elle ne se fasse pas sentir aux aveugles, & ne leur ouvre pas les yeux sur l'erreur. Mais il faut recourir à la profondeur des jugemens de Dieu, & à cet abîme de prudence que les yeux de la creature ne peuvent pénétrer, & que la Divinité seule peut comprendre.

Revenons au Gange. Peut-être que le respect des Indiens pour ce Fleuve est chez eux un reste de tradition de ce que leurs pères savoient du Phison dont l'Ecriture nous parle, & qu'insensiblement ils ont mêlé ce qu'ils en avoient appris des premiers hommes avec les histoires fabuleuses des Dieux qu'ils se sont forgés.

Ils n'ont pas seulement de la vénération pour le Gange, qu'ils regardent toujours comme le plus saint des Fleuves, & qu'ils prétendent être une Divinité: ils reverent encore généralement (c) tous les Fleuves, & toutes les rivières. Les dévots d'entre les Indiens ont soin, avant que de mettre les pieds dans l'eau des Rivières, d'en prendre & de s'en laver les mains, en faisant en même temps une petite prière aux Dieux.

Cette coutume d'avoir du respect pour les rivières,

(a) 3. Reg. c. 9.

(b) Ecclef. c. 47. v. 17. *Ad insulas longè divulgatum est nomen tuum.*

(c) Les Egyptiens avoient aussi beaucoup de vénération pour le Nil qu'ils ont même déifié: car *Osiris*, dont nous avons parlé, étoit le Nil, on du moins la vertu de ce Fleuve, qui, comme l'on fait, rend les campagnes d'Egypte fertiles.

(a) *O faciles nimium qui tristia crimina cadis, Flumina tolli posse putatis aqua.*

(b) Les raisons qu'on donne de cette conduite sont déjà fort rebatues: voyez sur cela les *Pensées de Bayle sur les Comètes.*

(c) Cette Idolâtrie leur est commune avec les Grecs & les Romains.

res, & de se laver les mains dans leurs eaux se trouve fortement recommandée par (a) Hésiode, un des plus anciens Poètes que nous ayons maintenant.

Ce respect pouvoit être fondé sur ce que les anciens imaginoient que chaque rivière & chaque Fleuve avoit une Divinité particulière qui lui étoit attachée & qui présidoit à ses eaux.

X. De la Metempsychose.

Les Indiens croient la Metempsychose. Les hôpitaux qui sont à Surate, où l'on reçoit, où l'on nourrit, où l'on pansé même toutes les bêtes malades, ou estropiées, en sont une preuve convaincante : mais je n'ai pu découvrir sur quel pied cette doctrine a été établie chez eux. Je crois qu'il est très-difficile de le dire ; car l'on voit des gens de même Religion, qui vont adorer les Dieux dans les mêmes temples, qui ont les mêmes Ceremonies, qui de plus sont de la même Caste ou Tribu, penser bien différemment sur cet article.

Il y a, par exemple, de certains (b) Bramins, qui ne vivent que (c) d'herbes, de lait, de beurre, & de fruits : d'autres mangent seulement des poules ; d'autres du chevreuil. Quelques Castes mangent du cochon ; mais généralement ils s'abstiennent tous du bœuf & de la vache. J'ai déjà parlé de la veneration qu'ils ont pour ces animaux.

Les Banianes, qui forment une Caste particulière de marchands, & dont je parlerai plus bas, sont ceux de tous les Indiens qui suivent le plus exactement la doctrine de la transmigration des âmes, & qui pratiquent le plus religieusement jusqu'aux moindres choses auxquelles ce sentiment engage ses sectateurs. (d) Ils ne tuent aucune sorte d'animal, & ne mangent rien de ce qui a eu vie ; plusieurs même d'entre-eux poussent l'exactitude & le scrupule jusqu'à avoir des valets, qui avec un éventail agitent l'air pendant qu'ils mangent, afin d'éloigner tous les petits moucheron, que l'on voit en quantité dans ce pays-là : de peur qu'il ne s'en mêle quelqu'un avec manger, & qu'ainsi en l'avalant ils ne lui fassent perdre la vie.

Il me semble que l'on pourroit conclure de cette diversité d'opinions touchant la transmigration des âmes, que lors qu'elle fût introduite chez les Indiens ils avoient déjà un culte déterminé & une Religion fixe indépendamment de cette doctrine : qu'ainsi elle n'y fut d'abord reçue que comme un sentiment, qui ne renfermant en soi rien de mauvais pouvoit être embrassé ou rejeté sans conséquence, & comme on le jugeroit propos. Quelques Peres de familles épousèrent ensuite cette nouvelle Philosophie & la suivirent dans tou-

te sa rigueur. D'autres ne pouvant s'imaginer, que les âmes des hommes passassent dans les corps de certains animaux ne crurent pas devoir se priver de s'en nourrir. Chacun dans la suite communiqua son opinion à ceux de sa famille, qui la firent insensiblement passer chez leurs descendants, & ceux-ci l'ont toujours conservée, & la regardent à présent comme une règle qu'ils sont indispensablement obligés de suivre, à cause de la veneration & du respect qu'ils ont pour toutes les coutumes qui leur viennent de leurs predecesseurs.

Si la Metempsychose avoit d'abord été établie chez les Indiens comme un point de Religion ; l'on ne verroit pas tant de différence sur ce sujet : les sentimens seroient plus uniformes. On auroit même regardé comme Schismatiques ceux qui se feroient écarter de l'opinion publique, & qui n'auroient pas voulu suivre cette doctrine dans toute sa pureté. On se feroit enfin entièrement séparé & l'on n'auroit pas eu mêmes Temples, mêmes Prêtres, & mêmes sacrifices.

On pourroit aussi demander, si les Indiens ont reçu la transmigration des âmes de Pythagore ou de ses sectateurs ? car ce Philosophe est communément regardé comme l'auteur de ce sentiment, ou du moins comme celui qui l'a enseigné le premier.

Si l'on répond à cette question conformément aux nouvelles découvertes, que l'on a faites de nos jours dans l'Empire de la Chine, on conviendra, que les Indiens & les Chinois ont connu la Metempsychose tout au moins cinq cens ans avant ce Philosophe, qui ne fleurit (comme le marque Ciceron) que dans le temps (a) auquel les Romains lassés de la tyrannie de Tarquin le Superbe chasserent ce Roi de Rome & s'érigerent en République. Dès le temps de Salomon un Philosophe Indien appelé (b) Phoë, né dans l'île de Ceilon selon quelques-uns, ou dans le continent voisin selon quelques autres, publia cette doctrine dans les Indes.

Pour donner plus de poids & d'autorité à cette nouvelle Philosophie, & la faire recevoir avec plus de respect, il assura qu'il l'avoit reçue du Ciel : il se fit regarder comme un Prophète, & alla même jusqu'à dire que sur la terre il n'y avoit rien d'égal à lui.

Il avoit deux doctrines, l'une intérieure l'autre extérieure.

Il ne communiquoit l'intérieure qu'à ses plus chers disciples, à ceux qu'il sçavoit lui être entièrement attachés, & de la fidélité desquels il étoit sûr. Il établissoit par son Systeme l'anéantissement de l'âme après la mort, soutenant qu'après être séparée du corps, elle se dissipe dans les airs & s'y refout en une matière éthérée ; ce qui n'est presque autre chose que (c) l'athéisme, tel que l'on prétend que le suivent encore généralement tous les Lettrés Chinois.

Par sa doctrine extérieure, il enseignoit vulgairement à ces peuples la transmigration des âmes (d) qu'il disoit avoir expérimentée lui même un nombre infini de fois ; ayant vécu sur la terre sous la figure d'un

(a) Hésiod. oper. & dier. l. 2.

(b) On trouve divers rapports entre les Bramins & les anciens Prêtres Egyptiens. Par exemple les premiers se lavent deux fois le jour avec de l'eau claire, avant que d'entrer dans leurs Pagodes, ainsi que le pratiquoient aussi les Egyptiens. Ils se plongent dans le Gange par un esprit de dévotion, prennent ensuite de l'eau & la jettent vers le Soleil pour lui témoigner leur respect. Les Egyptiens se plongeient aussi dans l'eau sacrée du Nil. Ils s'abstenoient de manger de ce qui a vie, comme les Bramins aujourd'hui.

(c) Plusieurs même ne mangent ni lait, ni fromage, ni beurre, ni œuf, ni quoique ce soit qui provienne de quelque animal vivant ; de peur, disent ils d'avaler imprudemment l'âme de quelqu'un de leurs héros ou de leurs parents, &c.

(d) Leur charité pour les bêtes a quelque chose de si particulier qu'elle ne paroît pas vrai-semblable, si les Voïageurs, entr'autres M. Fryer Médecin Anglois, n'en parloient comme témoins oculaires. Les Banians, dit le dernier dans son excellent voyage en Perse & aux Indes. Logent avec les bœufs & les vaches &c. & se laissent manger à la vermine par un principe de charité. On les voit tourmentés des moucheron & des Mosquitoes sans qu'ils osent les toucher &c. quelque vif que soit le mal, encore croient ils que l'approche de ces vils animaux leur attire la benediction du ciel. A leur mort, ils rachètent des animaux, ils en déchargent de leurs travaux &c.

(a) 4. Tusculan. quest. in Brut.

(b) Fo ou Xecbia Divinité Chinoise, originaire des Indes où elle est connue sous le nom de Ram, au Japon, sous celui de Xaca, au Tunquin sous celui de Chiaga &c. On en parlera dans la suite. Nous dirons seulement ici, que quelques Auteurs prennent ce Xaca pour Pythagore, & d'autres pour Hermès Trismégiste Egyptien.

(c) Il n'y a point d'Athéisme en cela. Cette résolution de l'âme en une matière éthérée est un sentiment fort ancien, auquel on peut donner un assés bon sens. Il est vrai qu'il fait l'âme corporelle.

(d) L'âme de Xaca, selon les Indiens, souffrit 80. mille Metamorphoses & logea enfin dans le corps d'un elephant blanc. C'est là l'origine de la veneration des Indiens pour l'elephant blanc.

d'un finge, d'un veau, d'un elephant & sous celle de plusieurs autres animaux. C'est sur ces différentes sortes de bêtes, dans le corps desquelles il dit que son ame avoit passé, que sont fondées presque toutes les Religions des Indiens, qui avant ce temps-là n'en avoient probablement point d'autre que la connoissance de quelque Etre souverain, ou en général de quelque Divinité, à laquelle ils pouvoient faire des sacrifices.

Cependant je ne pretens pas dire par là, que cette connoissance d'un Etre souverain fut chez les Indiens telle qu'elle devoit être : c'est-à-dire qu'ils ne reconnoissent que le véritable Dieu ; que les sacrifices qu'ils faisoient ne s'adressassent uniquement qu'à lui ; & que jusqu'à *Phoë* ou *Phoë* ils aient conservé une Religion exempte de superstition, & d'idolatrie. Ce seroit un étrange paradoxe d'avancer que (pendant que toute l'univers étoit dans l'erreur, & que Dieu fut obligé, pour ainsi dire, de séparer Abraham du reste du genre humain pour en faire le Pere d'un peuple qui pût l'adorer & le servir sans superstition & sans partager son culte entre le vrai Dieu & les fausses Divinités) la vérité trouva un azile chez les Indiens ; qu'elle y fut conservée pure jusqu'à Salomon ; que pendant même que les Juifs tomboient continuellement dans l'Idolatrie, l'idée d'un seul Dieu se conserva sans mélange aux Indes, & que le culte y fut rendu à l'Etre supreme dans toute sa pureté.

Phoë proposa sa nouvelle doctrine aux Indiens, & n'eut pas beaucoup de peine à la leur faire recevoir & à ajouter ses reveries à ce qu'ils avoient crû jusqu'à lui au sujet de la Divinité & de l'ame. On sait que la nouveauté a de grands charmes pour les hommes, mais plus particulièrement pour le peuple ; sur tout lorsqu'on lui propose d'augmenter, & de perfectionner sa Religion.

D'ailleurs la facilité avec laquelle la doctrine de la transmigration des ames trouvoit lieu dans les esprits, venoit encore de l'idée que tout le monde avoit de l'immortalité de l'ame, qu'après être séparée du corps elle alloit en un certain lieu ; ce qui en différents temps a produit des opinions assez bizarres ; car quelques-uns s'imaginèrent que les ames des méchants, immédiatement après la mort, descendoient dans un lieu de supplices, où elles étoient tourmentées à proportion de leurs crimes ; sentiment qui a été le plus généralement reçu de tous les Païens. D'autres s'avisèrent de dire que les Dieux faisoient passer les ames dans les corps des plus sales & des plus vils animaux. D'autres crurent qu'elles erroient dans le monde, & ne remontoient aux cieux d'où elles avoient été tirées, qu'après avoir resté plusieurs siècles errantes de côté & d'autres. (a) Cicéron selon toutes les apparences étoit de l'opinion que les ames sont errantes après cette vie, comme l'on peut voir dans le songe de Scipion. (b)

Phoë composa quarante volumes, qui restèrent en langue Indienne sans sortir des Indes, jusqu'à l'an soixante & cinq de JESUS-CHRIST. Alors les disciples de ce Philosophe les portèrent à la Chine sous le regne d'Hoamti. Les Chinois les traduisirent aussitôt en leur langue. Ils justifient le temps auquel ses Sectateurs disoient qu'il avoit vécu, par les différentes circonstances qu'ils trouverent dans ses ouvrages, & qui avoient quelque relation avec ce qu'ils connoissoient des Indiens. A peine cette doctrine

eut-elle paru chez eux, qu'elle y trouva un nombre infini de partisans.

X. De la maniere charitable dont les Indiens donnent à boire aux passans.

JESUS-CHRIST nous voulant apprendre dans son Evangile que tout ce que nous faisons pour lui aura sa récompense, en promet une à ceux qui, en son nom & dans l'envie de lui plaire, ne donneront même qu'un verre d'eau.

Un verre d'eau, dira-t-on, est bien peu de chose : cependant il y a beaucoup de mérite à le donner en certaines occasions & comme le pratiquent plusieurs Indiens, qui la vont quelquefois chercher fort loin & la font cuire, afin qu'elle soit moins malsainante. Ils se tiennent depuis le matin jusqu'au soir sur les grands chemins, où il n'y a ni puits, ni ruisseau, & offrent, en l'honneur de leurs Dieux, à boire à tous ceux qui passent.

C'est peut-être une œuvre de charité qui se pratiquoit autrefois également chez les Juifs, & chez les peuples qui vivoient dans leur voisinage, & dont ils connoissoient les usages. JESUS-CHRIST y faisoit allusion lorsqu'il assuroit qu'elle auroit sa récompense.

Il est très-sur qu'en ce qui regarde les choses nécessaires à la vie les Orientaux ont beaucoup plus de charité qu'on n'en a en Europe. A moins que le Pais ne soit attaqué de la famine, ils ne savent gueres ce que c'est que de refuser la nourriture aux pauvres passans, en quoi ils ont conservé la coutume des premiers temps, où l'on ne laissoit passer aucun voyageur, sans lui offrir quelque chose, & le faire rafraîchir un moment. Ainsi Abraham fit reposer trois Anges, (a) & leur donna à manger, lorsque sous la figure de trois hommes ils passèrent par la vallée de Mamré, où il étoit alors pour tirer Lot de Sodome. Lorsqu'ils furent arrivés dans cette Ville, Lot ne voulut jamais permettre, qu'ils demeurassent dans la place. (b) Il les amena chez lui, quoiqu'il ne les connut point. L'étranger qui demouroit à Gabaa offrit de même (c) sa maison au Levite, fort surpris que personne ne l'eût voulu recevoir ; car en ce temps là on ne refusoit le couvert à qui que ce fut : au contraire on donnoit même avec plaisir à manger aux voyageurs, & cela sans rien exiger d'eux.

XI. De leur maniere de manger les sauterelles.

NOUS lisons dans les Evangiles que saint Jean Baptiste vivoit de miel sauvage & de sauterelles. Quelques Interprètes, qui n'ont pu s'imaginer que l'on mangeât de ces insectes, on dit que par *locusta* l'on devoit entendre l'extrémité des branches des arbres, prétendant, que ce saint Solitaire se nourrissoit uniquement de cela : mais ils ne connoissoient pas les coutumes des Indiens, (d) qui mangent souvent des sauterelles après les avoir fait cuire ; quoi qu'elles soient semblables à celles que nous voions en Europe. Cependant aucun de ceux qui en mangent ne s'en trouve incommodé.

Cette nourriture n'étoit pas même une chose extraordinaire chez les Juifs, à qui Dieu avoit permis de man-

(a) Genes. c. 18.

(b) Genes. c. 19.

(c) Judic. c. 19.

(d) Ces sauterelles sont ordinairement grandes, rouges & si pesantes qu'elles ne se peuvent relever, lorsqu'en certaines saisons des tourbillons les portent du côté d'Ormuz & de Banderabassi. Les Païsans de ces pais là les séchent, les salent ou les rotissent, & les vendent au marché, comme les autres alimens.

(a) D'autres ont crû qu'au sortir du corps elles devoient passer par le feu, pour y être purgées des ordures qu'elles ont contractées dans cette vie, & ce sentiment subsiste encore aujourd'hui.

(b) Qui etc. Deorum & hominum jura violarunt, corporibus elapsi, circa terram ipsam volutantur, nec in hunc locum, nisi multis exagitati saeculis revertuntur.

manger de ces insectes : c'est ce qui se trouve dans le Levitique en ces termes. (a) Il vous sera permis de manger de tout ce qui marche sur quatre pieds & qui aiant les pieds de derrière plus longs faite sur la terre : Tels sont le Bruchus, l'Attacus, l'Ophiomachus, & la Sauterelle ; chacun selon son espece.

XII. Des endroits fortifiez où les pasteurs se retirent avec leurs troupeaux.

L'écriture nous apprend, (a) qu'Ozias fit bâtir des tours dans les campagnes & y fit creuser des citernes à cause de la quantité de troupeaux qu'il avoit.

Je crois que l'on doit expliquer ces tours par ce que les Indiens appellent *Pagodes* ; non pas celles qui leur servent de temples, mais certains autres grands bâtimens élevés dans les campagnes, auxquels ils donnent le nom de *Pagodes*, peut-être à cause qu'au dessus des portes on y voit des pyramides ornées des figures de leurs Dieux, comme *Wiznon* & autres pareils ; ou parce que dans leur enclos il y a toujours quantité de petites chapelles, dont chacune renferme une Idole.

Ces edifices sont ordinairement entourez de bonnes murailles, & l'on y rassemble les troupeaux en cas d'alarme ; car quand le Prince n'auroit guerre avec personne, les Peuples ont toujours raison de se tenir sur leurs gardes ; parce que dans ces pais-là les soldats sont très-mal paieés, & que les Commandans qui retiennent leur paye leur permettent de prendre où ils peuvent : ainsi ils tombent sur les bestiaux lorsque l'on y pense le moins. Ces Maraudeurs nous ont souvent fait prendre les armes à Pondichery, & nous eumes même le malheur de perdre dans une de ces sorties un très-brave Officier, & d'en avoir un autre blessé, avec quelques gens du Pais qui étoient à notre solde. Après cela on a beau demander justice aux commandans & leur représenter que puisque l'on est en paix avec le grand Mogol, ses troupes ont tort de faire des courses sur les terres des autres : ils promettent toujours beaucoup, mais pour cela ils n'en font pas moins de mal ; parce qu'il faut ou qu'ils payent leurs soldats, ou qu'ils les laissent piller. Les voyageurs se retirent aux Indes dans ces *Pagodes* ; comme en Perse dans les (b) *Caravan-Serahs*, & en Arabie dans les *Caravan-beïtes*, ce qui veut dire maisons des Caravanes.

Dans les endroits où l'on ne trouve point de ces sortes de *Pagodes*, il y a communément d'autres petits bâtimens que l'appelle *Chaudries*, & où les voyageurs peuvent également se mettre à couvert, mais non pas avec les mêmes commoditez. On a dans les Indes des réservoirs d'eau à peu pres comme les citernes qu'un Roi de Juda fit construire dans le desert. Ces Gentils regardent comme un œuvre de charité de faire creuser des puits & des étangs dans les endroits écartez pour la commodité des voyageurs, &

(a) Levit. c. 11. v. 21. 22. *Quidquid autem ambulat quidem super quatuor pedes, sed habet longiora retrò crura comedere debetis, ut est Bruchus in genere suo & Attacus, atque Ophiomachus, ac Locusta, singula juxta genus suum.*

(a) 2. Paral. c. 26. v. 10. *Exstruxit etiam turres in solitudine, & effodit cisternas plurimas, eo quod haberet multa pecora.*

(b) Les *Caravan-serahs* sont des œuvres pies, des edifices qui sont le fruit de la charité des Orientaux. En Perse il y en a qui sont dédiés à des Saints du Mahoméisme, par exemple celui de *Band-Ally*, c'est-à-dire du chaste *Aly*. On ne trouve dans ces *Caravan-serahs* que les 4 murailles. On y entre & l'on en sort sans rien donner au Concierge ou à ses valets, à cause que ce sont des fondations charitables. Il y a quelque différence entre les *Caravan-serahs* des Villes & ceux des Campagnes dont on parle ici.

des troupeaux ; & c'est même souvent pour l'exécution d'un vœu qu'ils auront fait à leurs Dieux, dans l'esperance d'en obtenir des enfans, ou du succès dans quelque-une de leurs entreprises.

XIII. De leurs Edifices publics.

Les *Pagodes* & les autres Edifices publics des Gentils sont ordinairement bâtis de grandes pierres noires d'une longueur extraordinaire. Les colonnes, qui y sont toujours en grand nombre, sont presque toutes d'une seule piece, & soutiennent des soliveaux de même matiere, lesquels forment le plancher. Ces soliveaux de pierre ont communément dix-sept à dix-huit pieds de long sur trois & demi ou quatre de large. Ils se joignent tous. On met un peu de chaux dans les jointures, pour empêcher l'eau d'y passer : ainsi il n'entre pas une seule piece de bois dans ces grands bâtimens.

La difficulté que l'on a à trouver ces pierres, à les transporter, & à les mettre en place fait qu'elles sont d'un grand prix. C'étoit de ces mêmes masses, estimables à cause de leur longueur, (a) & de leur grosseur qu'étoient construits les murs de Jerusalem.

(b) Salomon se servit aussi de ces pierres pour faire les fondemens de sa maison & de celle qu'il fit bâtir pour la fille de Pharaon. Il est dit dans le Livre des Rois que les fondemens étoient de pierres parfaitement belles & très-grandes ; les unes aiant dix coudées, les autres huit. Cela contribuoit beaucoup à la durée de ces fameux edifices, contre lesquels l'injure des temps & la revolution des siècles ne pouvoient rien. La mode a bien changé présentement. Sans nous embarrasser si ce que nous faisons sera du goût de nos descendans, nous ne consultons ordinairement que le nôtre & nous nous contentons communément de travailler pour nous mêmes.

Les Indiens qui sont à leur aise conviennent encore assez avec les Juifs dans la maniere de bâtir. Presque tous leurs toits sont en terrasse comme ils l'étoient dans la Palestine, & comme ils le sont encore dans presque tous les pais chauds. Ils ont outre cela à l'entrée de la maison une espece de galerie, qui en forme la façade. C'est l'endroit où ils reçoivent leurs visites, & où même ils font leurs festins dans la saison des pluies ; car dans les beaux jours, ils ont soin de dresser dans leurs cours des tentes ou des berceaux de feuillages, à l'ombre desquels ils se regalent.

Ils n'admettent jamais personne dans l'intérieur de la maison, qui n'est destiné que pour eux, & pour leurs femmes. Ils observent même fort soigneusement qu'aucune fenêtre ne donne sur la rue, afin d'ôter, du moins de ce côté-là, toute occasion de galanterie ; car dans ce pais-là ils poussent la jalousie jusqu'où elle peut aller. Non seulement on n'y va jamais visiter les Dames, mais même on ne se hazarde pas à demander de leurs nouvelles, & le plus mauvais compliment que l'on pût faire à un homme seroit de lui demander comment se porte sa femme, de sorte qu'en les frequentant il ne leur faut pas plus parler de leur femme, que s'ils n'en avoient jamais eu. Si l'on pouvoit la civilité jusques là, ils vous répondroient fort bien, que c'est leur affaire si elles se portent bien ou si elles sont malades ; parce que comme elles ne sont faites que pour eux, il n'y a qu'eux qui aient droit de s'intéresser à leur santé, & de prendre part à ce qui les regarde. Outre cela une pareille demande, quoique fort innocente, pourroit être funeste à la

D

per-

(a) *Lapides pretiosi muri tui Jerusalem.*

(b) *Fundamenta autem de lapidibus pretiosis, lapidibus magnis decem sive octo cubitorum. 3 Reg. c. 7. v. 10.*

personne de la fanté de qui on s'informerait. Après cela on peut juger combien seroient oisifs en ce pais-là quantité de gens, qui ne le sont pas en Europe. Il est vrai que la captivité dans laquelle les femmes sont retenues fait qu'elles ne perdent gueres l'occasion lorsqu'elles la trouvent, & que les hommes n'ont qu'à s'y tenir sur la deffensive.

XIV. *Du noir dont se servent les femmes Indiennes pour relever la blancheur de leur teint, & des miroirs qui sont en usage parmi elles.*

(a) **E**zechiel dépeignant l'Idolatrie de Jerusalem sous la figure d'une femme debauchée lui reproche que lorsqu'elle attend ses amans elle se frotte le tour des yeux de mine de plomb. On lit dans le 4. Livre des Roys, que (b) Jezabel en usa de même dans le dessein de plaire à Jehu & d'éviter par ce moyen la mort qu'elle sçavoit bien que tous ses crimes n'avoient que trop meritée. Jezabel aiant appris l'arrivée de Jehu frotta ses yeux de mine de plomb & mit des ornemens sur sa tête. Cette mine de plomb noircissoit les yeux des Dames & il semble, à raisonner selon nos maximes, que cela n'est gueres propre, à rendre une femme plus dangereuse. Cependant cette coutume est encore en usage chez les Indiennes d'aujourd'hui qui ont le teint blanc. Pour relever l'éclat de leur teint & rendre leurs yeux plus languissans, elles mettent un peu de noir tout autour, & cela fait à peu-près le même effet que les mouches dont se servent nos Dames d'Europe,

A l'égard des ornemens des femmes, en passant je dirai un mot de leurs miroirs & de la maniere dont ils sont faits. Ils sont ordinairement très-petits & d'un airain fort poli. Ils représentent parfaitement bien au naturel. Plusieurs peuples de l'Europe s'en servent aussi presentement, & les anciens Juifs s'en servoient autre-fois. L'Ecriture nous dit que (c) Bezéléel fit un grand vase d'airain avec sa base des miroirs des femmes, qui venoient veiller & prier à la porte du Tabernacle. L'on ne peut pas dire ici quelque chose touchant ces femmes qui venoient veiller à la porte du Tabernacle, par rapport aux consequences, que quelques auteurs ont voulu tirer du passage, que je viens de rapporter. Ils ont prétendu en conclure, que sous la Loi écrite, il y avoit des Religieuses, c'est-à-dire, des Vierges consacrées à Dieu, & qui avoient leurs cellules dans les dehors du Tabernacle. C'est pousser trop loin sa tendresse pour l'Etat Monastique que de lui donner une origine si ancienne. Contentons nous de dire, que cet état religieux est bon, qu'il est saint, qu'il est approuvé de l'Eglise, sans lui aller chercher des titres d'ancienneté, plus de quinze cens ans avant JESUS-CHRIST. Outre cela il auroit fallu que ces Religieuses eussent été en fort grand nombre, que leurs miroirs eussent été fort grands, ou qu'elles en eussent eu beaucoup de réchange; puisque de ces miroirs on trouva le moien de faire un si grand vase d'airain. Il semble que ces deux dernieres conditions ne conviennent gueres à des Religieuses, qui doivent oublier leur beauté quand elles en ont, & qui par consequent n'ont pas besoin d'une si grande quantité de miroirs. S'il étoit vrai, qu'il y eut eu un état monastique du temps de Moïse, que deviendroient les prétentions des prétendus Successeurs d'Elie, qui soutiennent fortement, que c'est par eux que l'état religieux a commencé?

(a) Ezech. c. 23. v. 40. *Et circumlinisti stibio oculos tuos.*

(b) 4 Reg. c. 9. v. 30. *Porro Jezabel introitu ejus audito depinxit oculos suos stibio, & ornavit caput suum.*

(c) Exod. c. 38. v. 8. *Fecit & labrum aeneum cum basi sua, de speculis mulierum, quae excubabant in ostio Tabernaculi.*

Ces femmes qui venoient veiller à la porte du Tabernacle n'étoient pas des Religieuses, mais des femmes du monde, qui par dévotion alloient passer la nuit en priere, près de la maison du Seigneur. Cette dévotion se pratiquoit encore du temps du grand Prêtre Heli, & un des crimes de ses enfans, c'étoit de debaucher ces femmes. L'Ecriture ne se sert point dans cet endroit du mot *excubant*, comme dans le passage de l'Exode, (d) mais de celui d'*observant*, qu'il paroît que l'on doit expliquer ici par celui de *médier*, & non pas par *garder*, ou être en *sentinelle*: car les Levites étoient en assez grand nombre, pour faire bonne garde autour du Tabernacle, sans se servir pour cela des femmes.

XV. *De la Coutume des Indiens de laisser croître leurs Ongles.*

Chez les Indiens les hommes & les femmes laissent croître leurs ongles d'une longueur extraordinaire, & (a) les Gentils en usoient ainsi anciennement: mais les Juifs, dans la crainte qu'il n'y restât quelque chose d'impur & qui se pût mêler avec leur manger, se les coupoient fort soigneusement, & les faisoient couper à tous ceux qui vivoient avec eux. C'est pour cela que l'Ecriture, en leur permettant d'épouser une femme qu'ils auroient prise sur leurs ennemis, (b) leur ordonne de lui faire auparavant razer la tête, & couper les ongles.

XVI. *Des Ceremonies Nuptiales des Indiens.*

(a) **S**aint Matthieu rapporte une parabole, qu'il semble que l'on pourroit expliquer par une cérémonie des Indiens.

Cet Evangeliste parlant des cinq Vierges folles, qui ne songerent à chercher de l'huile que lorsque l'Epoux fut prêt d'entrer, (b) dit qu'à minuit elles entendirent un bruit qui les éveilla & les avertit de son arrivée.

Il ne paroît gueres conforme à nos coutumes qu'un homme sorte le soir de ses noces & ne revienne chez lui qu'à minuit: ainsi l'on peut demander, s'il y avoit quelque regle qui l'obligeât à en user de la sorte, veu qu'il arrivoit en cérémonie, y aiant des femmes tenant des flambeaux, toutes prêtes à aller au devant de lui, & un festin qui l'attendoit.

Il ne seroit pas difficile de répondre à cette question, si l'on vouloit le faire conformément aux maximes des Indiens; car le jour de leurs noces le mari & la femme, tous deux dans un même Palki, ou Palanquin, qui est la voiture ordinaire du pais, & que quatre hommes portent sur les épaules, sortent sur les sept à huit heures du soir, accompagnés de tous leurs parens & amis. Ils ont devant eux des trompettes, & des tambours; & sont éclairés par quantité de *Massals*, qui sont une espece de flambeaux dont je vais expliquer la construction.

Immédiatement derriere le Palanquin des nouveaux mariez marchent plusieurs femmes, dont le métier est de chanter des vers, dans lesquels elles leur souhaitent toute sorte de prosperitez, comme les Grecs &

(d) 1 Reg. c. 2. v. 22.

(a) Les anciens avoient la superstition de ne pas se rogner les ongles pendant qu'il faisoient le sacrifice.

(b) Deuter. c. 21. v. 12. *Qua radet casarium, & circumcidet ungues.*

(a) c. 25.

(b) Math. c. 25. v. 6. *Mediâ autem nocte clamor factus est: ecce Sponsus venit, exite obviam ei.*

& les Romains le pratiquoient autrefois dans leurs Epithalames.

C'est peut-être de cette sorte de chanteuses publiques qu'il est parlé dans le dernier (a) chapitre de l'Ecclesiaste : (b) Le Prophete Roi parle aussi de cette sorte de femmes.

Les nouveaux mariez Indiens se promènent dans cet équipage pendant quelques heures : après quoi ils retournent chez eux, où les femmes & les domestiques les attendent. Toute la maison est éclairée de petites lampes, & l'on tient prêts pour leur arrivée plusieurs *massals*, outre ceux qui accompagnent les mariés & qui vont devant leur Palanquin.

Ces *massals* sont faits de plusieurs morceaux de vieux linge très-pressés en rond les uns contre les autres, & qu'on a fait entrer par force dans un manche de cuivre. Ceux qui les tiennent d'une main ont dans l'autre une bouteille du même métal que le manche de leur *massal*. Elle est pleine d'huile, & ils ont soin d'en verser de temps en temps sur ce linge, qui ne donne de la lumière qu'autant qu'il est arroufé d'huile.

Lorsque l'époux & l'épouse sont entrez, la femme se retire avec les femmes, le mari se couche avec ses amis sur des tapis ou sur des nattes, & l'on leur sert à manger. La compagnie est toujours des plus nombreuses, & je doute que chez les Grecs il y eut autant de Paranymphe qu'il y en a chez les Indiens.

Il paroît assez de rapport entre cette coutume & la parabole de l'Evangile. Peut-être les Juifs, au moins du temps de JESUS-CHRIST, avoient-ils quelque cérémonie approchante, sans quoi je ne vois pas que l'on puisse donner un sens fort clair au retour de l'époux à minuit, & à ce festin qui suit immédiatement son arrivée. Cependant ceux qui ont écrit sur les traditions Juives n'en ont rien dit.

Il se peut que JESUS-CHRIST ait pris cet exemple des nations voisines de la Judée, & dont les Juifs pouvoient connoître les maximes, & les cérémonies.

Il seroit inutile d'alleguer, que ce n'étoit qu'une parabole; car toutes celles dont J. C. H. s'est servi étoient fondées, ou sur les coutumes des Juifs, ou sur celles des peuples voisins de la Palestine.

XVIII. Des différentes Tribus ou Castes des Indiens.

Les gentils Indiens sont divisez en Tribus, comme l'étoient autrefois les Juifs; mais je n'ai jamais pu découvrir au juste combien ils en avoient; car outre la division générale, chaque Tribu est encore subdivisée en une infinité d'autres, qui toutes different entr'elles, ou dans leur nourriture, ou dans quelque autre chose.

Ce que les Juifs appelloient Tribus, les Indiens l'appellent *Castes*: mais il y a beaucoup plus de disproportion entre ces *Castes*, qu'il n'y en avoit entre les Tribus d'Israël, qui cependant n'étoient pas égales; car sans parler de la prééminence, que le Sacerdoce donnoit à celle de Levi, il y avoit encore un rang entre les autres. Par exemple, celle de Benjamin étoit la dernière, comme Saül le marqua à Samuel, lorsque ce (a) Prophete lui dit au sujet des anesses qu'il cherchoit, que tout ce qu'il y avoit de meilleur

en Israël étoit à lui. Ne-suis je pas des enfans de Jemini, & de la plus petite Tribu d'Israël?

Cependant cette supériorité n'empêchoit pas les gens de différente Tribu de se visiter les uns les autres, & de manger ensemble. Il étoit même permis de prendre femme dans une autre Tribu que la sienne, pourvu que ce ne fût pas une héritière, parce qu'il étoit (a) défendu de faire passer le bien d'une Tribu dans l'autre. Ainsi David, quoique de la Tribu de Juda, épousa Michol, qui étoit de celle de Benjamin; parce qu'elle n'étoit point une héritière.

Les Indiens n'ont pas cette permission. Quelques unes de leurs Castes sont entièrement méprisées. Telle est celle des *Parias*. Une maison qui s'allieroit dans de telles Castes seroit, pour ainsi dire, souillée. On destine ceux qui en sont aux ouvrages les plus vils. Ils n'osent même toucher les autres, qui seroient entièrement bannis de leur Caste & regardés comme infames, s'ils avoient la moindre familiarité avec eux.

L'horreur que les Gentils ont pour cette malheureuse Caste des *Parias* est ce qui fait le plus de peine aux Missionnaires & le plus grand obstacle à la conversion de ces infidèles Indiens. Ils ne peuvent se résoudre à se soumettre à une loi, par laquelle ils se voient obliger, pour ainsi dire, de communier de la même main qui administre le Sacrement aux *Parias*, & qui les met par conséquent dans le danger de toucher de leurs levres les mêmes doigts qu'un *Paria* aura pu également toucher des siennes: ainsi l'on est forcé de prendre à cette occasion des précautions extraordinaires.

Les Indiens refusent encore de se trouver dans la même Eglise avec les *Parias*; & c'est pour s'accommoder à cette foiblesse, que les Reverends Peres Jesuites ont fait bâtir à Pondichery une petite Chapelle proche de leur Eglise, pour retirer ces pauvres malheureux, qui auparavant étoient obligés de se tenir dehors, & d'assister au service divin avec la pluie sur le corps, ou brûlez par les ardeurs du soleil.

Certaines gens condamneroient peut-être cette maxime, & diroient que le premier effet du Christianisme étant la charité, l'on ne devroit point souffrir dans les Indiens l'aversion & l'horreur qu'ils ont pour les *Parias*, que le batême a rendu leurs freres en JESUS-CHRIST; & qu'il faudroit s'attacher à vaincre l'antipathie naturelle, que toutes les autres Castes ont pour celle-là.

C'est aussi ce que font avec un zèle véritablement apostolique, les RR. PP. Jesuites, & les RR. PP. Capucins de Pondichery. Messieurs des Missions étrangères travaillent à la même chose avec une pareille application: mais ces sortes de foiblesse ne se surmontent pas tout d'un coup. On doit avoir dans une Eglise naissante & avec des hommes, qui, pour ainsi dire, flottent entre le Christianisme, & l'Idolatrie, & ont encore les mains toutes fumantes de l'encens qu'ils ont offerts aux faux Dieux, bien des égards que l'on n'auroit pas dans un endroit où la Religion Chrétienne fleuriroit & seroit établie depuis long-temps.

Par exemple, nous voions dans les Actes des Apôtres, que quoique ces premiers Predicateurs de l'Evangile assemblés à Jerusalem eussent jugé à propos de ne plus assujettir à la (b) Circoncision les Gentils

D 2

qui

(a) v. 4. *obsurdescent filia carminis*. Il veut donner par là une des marques de la desolation publique.

(b) Ps. 67. v. 26. Il les appelle, *fruvenculas tympanistras*.

(a) 1 Reg. c. 9. v. 21. *Numquid non filius Jemini ego sum, de minimâ Tribu Israël?*

(a) Num. c. 36. v. 7. *Ne commisceatur possessio filiorum Israël de Tribu in Tribum, omnes enim viri ducent uxores de Tribu & cognatione sua.*

(b) Act. Apost. c. 15. v. 28. *Videtur est Spiritui Sancto, & nobis nihil ultra imponere vobis oneris, quam hac necessaria, &c.* Il a semblé bon au Saint Esprit & à nous de ne vous point imposer d'autre charge, que ces choses, qui sont nécessaires, &c.

qui passeroient au Christianisme ; Saint Paul ne laissa par de circoncire (a) Timothée, à cause de l'horreur que les Juifs, auxquels il alloit annoncer le Royaume de Dieu, avoient pour tout ce qui n'étoit pas circoncis.

Nous avons dans l'ancien Testament un exemple d'une tolérance beaucoup plus forte encore que celle-là, mais dont aussi je suis très-persuadé que l'on ne voudroit pas se servir dans le Christianisme. Ce fut lorsque Naaman Général des armées du Roi de Syrie fut guéri de la lèpre par Elizée : il promit à ce Prophete de ne plus adorer aucune Idole, & de ne reconnoître uniquement pour son Dieu que le véritable Dieu, auquel il étoit redevable de sa guérison. Cependant comme sa charge l'engageoit à accompagner son Prince dans le Temple de Rimmon, & à lui servir d'Ecuyer en cette occasion, (b) il pria Elizée de supplier le Seigneur qu'il voulut bien lui pardonner, si, lorsque le Roi s'appuieroit sur lui pour adorer cette Idole, il arrivoit qu'il l'adorât pareillement ; c'est-à-dire, s'il s'inclinoit devant elle. Le Prophete Elizée lui répondit d'une manière qui nous doit faire croire qu'il y consentit ; puis qu'il répondit seulement à cette demande, *allés en paix*, du moins on ne peut pas dire qu'il le condamnât.

Je n'ai rapporté ces exemples que pour montrer que l'on peut quelquefois accorder de certaines choses à la dureté du cœur des hommes ; particulièrement lorsque ces choses ne sont pas directement opposées aux points fondamentaux de la Religion, & que l'on voit qu'il y auroit un danger notable à les leur refuser. Cependant ils ne doivent pas en tirer des conséquences pour la suite, ni regarder sur le pied d'une permission formelle & d'un consentement positif ce qui n'étoit qu'une pure tolérance ; sur tout lorsque l'on a eu soin de les en avertir auparavant.

Ces matieres qui sont très-delicates demandent une grande prudence & un profond discernement. Ce sont peut-être les deux choses les plus nécessaires dans les Missions : mais je suis persuadé que ces saints ouvriers de la vigne du Seigneur les possèdent parfaitement. Il y a tout lieu de croire que le Ciel n'aura pas refusé à ceux à qui il inspire la sainte résolution d'aller travailler à la conversion des Gentils toutes les vertus dont ils ont besoin, pour s'en acquitter dignement : au moins la charité nous engage-t-elle à penser de même.

Nous devons esperer que dans la suite l'on trouvera quelque moyen pour détruire peu à peu l'antipathie que toutes les Castes des Indiens ont pour celle des *Parias*. Le temps même seul remédie très-souvent à bien des choses que l'on tenteroit d'abord en vain, & qu'il seroit quelquefois dangereux d'entreprendre dans le commencement. Nous ne devons point douter que quand ces sages Economes des ames verront le moindre jour à établir dans le cœur des Indiens la foi chrétienne dans toute sa pureté accompagnée de la charité qui fait l'essence du Christianisme, ils ne s'y emploient de toutes leur forces.

La distinction de Tribus, & de familles, & le soin que l'on avoit d'éviter, autant que cela se pouvoit, de s'allier dans les familles étrangères, autorisoit autrefois entre les plus proches parens ces mariages qui presentement nous paroistroient des incestes. Par exemple

Jacobs (a), plutôt que de prendre pour femme une Cananéenne, épousa ses deux cousines germaines Lia & Rachel, qui outre cela étoient sœurs. Avant la Loi écrite ces sortes de mariages étoient assez frequens. Dans la suite on poussa les choses plus loin. Solon permit aux Atheniens le mariage entre freres & sœurs, pourvu que ce ne fut que d'un même pere, & non pas d'une même mere : Licurgue au contraire le permit entre freres & sœurs de la même mere, & le défendit entre freres & sœurs de même pere. Les Egiptiens le permettoient indifferemment entre les uns & les autres. (b) L'on a vu chez les Perles des mariages beaucoup plus monstrueux. Le fils pouvoit épouser sa mere. Toutes les personnes de distinction en usoient ainsi chez eux, comme le rapporte Philon, & ceux qui naissoient de ces mariages étoient les plus respectez, & même réputés dignes du Trône. Ils pretendoient qu'un homme devoit être d'autant plus parfait que son sang étoit moins mélangé.

XIX. Du Chef de chaque Tribu, ou Caste.

Chaque Caste a un Chef établi pour maintenir ses privileges, pour donner la main à l'observation des loix, & en general pour avoir soin que tout se passe dans la Caste avec ordre & regularité. Lorsqu'il s'agit de quelque chose qui regarde la Nation entiere ; comme par exemple, lorsqu'il s'agit des coutumes, des droits, de la Justice, ou generalement de toutes les affaires de Police, ces Chefs s'assemblent pour en faire l'examen & decider de ce qui est le plus convenable.

Les Juifs appelloient ces Chefs (c) Princes des Tribus. C'est d'eux qu'il est dit en quelque endroit de l'Ecriture, qu'ils étoient assis sur douze Thrones, jugeant les douze Tribus d'Israël. Il en est assés parlé dans le (d) Deuteronomie. Il ne se faisoit rien de considerable sans leur consentement : & comme chacun dans sa Tribu avoit droit d'obliger le peuple à suivre les regles que Dieu leur avoit prescrites, & de remedier aux abus qui se commettoient contre sa divine Majesté, Dieu commençoit toujours par punir ces Chefs des maux auxquels ils ne s'étoient point opposez. On peut lire dans le Livre des Nombres comment, lorsque les Israélites seduits par les filles Moabites, eurent (e) adoré Beelphegor, Dieu ordonna à Moïse de faire premierement pendre tous les Princes d'Israël ; c'est-à-dire les Chefs des Tribus.

Les Grecs avoient aussi des personnes de consideration, qui presidoient à chacune des dix parties qui composoient la Ville d'Athene, que les Atheniens appelloient *Phule*. Ces *Phule* étoient la même chose que les Tribus chez les Juifs. On donnoit à ceux qui en étoient les Chefs le nom d'*Archiphulos*, de *Phularcos*, d'*Arcos*, ou d'*Archegos*.

Cette distinction des familles en Tribus étoit également en usage chez les Ismaélites. Ils en avoient douze, & chacune avoit son Chef, ou son Prince, ainsi que (f) l'Ecriture le rapporte.

Les premiers fondateurs des Monarchies, qui devinrent si fameuses dans la suite, n'étoient que des Chefs de Tribus, & ne prenoient d'autre titre que celui

(a) Act. Apost. c. 16. v. 3. Et assumens circumcidit eum propter Judæos, qui erant in illis locis. Sciebant enim omnes, quod pater ejus erat Gentilis: il le circoncit à cause des Juifs qui étoient en ces lieux-là ; car tous sçavoient que son Pere étoit Gentil.

(b) 4 Reg. c. 5. v. 18. Hoc autem solum est, de quo deprecatur Dominum pro servo tuo, quando ingreditur Dominus meus Templum Remmon, ut adoret, & illo immitente super manum meam, si adoravero in Templo Remmon, ut ignoret mihi Dominus servo tuo pro hac re.

(a) Genes. c. 29.

(b) Philo. de speci. legi.

(c) Nasci.

(d) Deut. c. 5. v. 23. c. 29. v. 10.

(e) Num. c. 25. v. 4. Tolle cunctos Principes populi, & suspende eos contra solem in patibulis ; ut avertatur furor meus ab Israël.

(f) Genes. c. 25. v. 16. Isti sunt filii Ismaelis : & hæc nomina per castella, & oppida eorum, duodecim Principes Tribuum suarum.

celui de premier entre leurs égaux : mais peu à peu abusant de la déference que les peuples avoient pour eux, ils renoncèrent enfin à la qualité de Pere, pour prendre celle d'Empereur & de Roi, & changerent même souvent celle de Protecteur en celle de Tyran de la Patrie.

XX. Des excommuniés entre les Indiens.

Les Indiens ont des excommuniés. Ils retranchent de la société civile, à peu près de la manière que le faisoient autrefois les Juifs. Les Indiens appellent cela perdre sa Caste, c'est-à-dire, n'être plus compté pour un des membres de sa Tribu. Ceux qui se trouvent en pareil cas sont regardez comme infames; tout le monde les fuit : il suffit même de les fréquenter pour participer à leur infamie & pour perdre également sa Caste. Les autres ont ensuite tant d'horreur pour eux, qu'ils mettent en pièces tous les vases fragiles dont ils se sont servis. Ils en usent de même lorsqu'un étranger ou un *Paria* touche un de leurs pots. Tout ce qui a passé par les mains de ces excommuniés est regardé comme profané.

Les sujets d'excommunication les plus ordinaires sont, par exemple, de boire du vin, de manger de la vache, de manger avec les étrangers, & avec les *Parias*, ou même de toucher à ce qu'ils auroient apprêté.

Quand une fois un homme a été déclaré déchû de sa Caste, il lui en coûte beaucoup d'argent pour se réhabiliter; sans parler de quantité d'ablutions, qu'il est obligé de mettre en pratique pour effacer la souillure qu'ils prétendent qu'il a contractée.

Tous les Païens de l'antiquité avoient de même leurs excommuniés, à qui il étoit défendu d'approcher des Temples, ou des bois sacrés où l'on offroit des Sacrifices, & où l'on prioit les Dieux. Avant que de commencer les cérémonies, (a) le Prêtre avoit soin d'avertir ceux, qui par quelque mauvaise action s'étoient rendus indignes de participer aux Mystères, eussent à se retirer pour ne point souiller par leur présence, les Lieux saints, destinés à servir la Divinité.

Procul ô! procul este profani;

étoit un des formulaires que ces Prêtres emploioient. Le mot d'excommunié signifie chez nous éloigné ou retranché de la communion, comme celui de *profanus* signifioit chez les anciens, un homme éloigné des Temples & des Sacrifices : car *profanus* c'est comme qui diroit, *procul à fano*.

XXI. De leur manière de construire les jardins, & de les arroser.

Salomon prend plaisir à rapporter dans l'Ecclesiaste tout ce qu'il avoit fait pour sa propre satisfaction pour couler ses jours d'une manière également agreable, & douce, (b) & pour se donner toute l'apparence du bonheur. Il dit entre autres choses qu'il avoit construit des cisternes, afin d'arroser une forêt de jeunes arbres.

Il semble que la manière la plus naturelle d'expliquer ce passage conformément à nos manières seroit de dire, que l'Ecriture entend par cette forêt de jeunes arbres une pépinière, où le jeune plant est ordinairement aussi pressé que dans une forêt. Cependant

(a) La Religion Chretienne pratique la même chose. On excommunie solennellement les prophanes : on leur défend de participer aux mystères du Sacrement de l'Eucharistie, & cela se pratique chez les Catholiques & les Protestans.

(b) Ecclesiast. c. 2. v. 6. *Et extruxi mihi piscinas, ut irrigarem sylvam lignorum germinantium.*

il me paroît, que par là l'on doit entendre en general les jardins que Salomon avoit plantez, depuis qu'il étoit sur le throne : car chez les Juifs les jardins n'étoient que de véritables forêts d'arbres fruitiers; c'est pourquoi dans l'Ecriture ils sont appelez ordinairement vergers, *Pomaria*.

Les jardins des Indiens sont à-peu-près construits de même. Ce sont des amas confus de toutes sortes d'arbres, plantez la plupart sans ordre, & sans symétrie. Tels qu'ils sont ils ne laissent pas d'avoir leur agrément, & je les préférerois même dans les pays chauds à de grandes allées découvertes, accompagnées de beaux parterres, qui peuvent à la vérité faire plaisir à la vue; mais qui ne sont d'aucun secours contre les rayons d'un soleil brûlant, auquel il est très facheux d'être exposé.

Les piscines dont Salomon parle, & qu'il avoit fait faire pour arroser cette forêt de jeunes arbres, sont aussi en usage dans les Indes. On ne sera pas fâché d'apprendre la manière dont on s'en sert.

Il y a ordinairement dans les jardins des Indiens un grand puits ou une espèce de piscine, qui se remplit de l'eau des pluies. Immédiatement auprès est un bassin de briques, élevé de terre d'environ deux pieds. Lorsqu'on le veut arroser, on le remplit de l'eau de la piscine ou du puits, laquelle tombe, par un trou qui est dans son fond, dans un canal divisé en plusieurs branches, par lesquelles, à mesure qu'il s'éloigne du bassin, il va porter l'eau au pied de chaque arbre, ou dans chaque compartiment de legumes. Lorsque les jardiniers jugent qu'ils ont assez d'eau; ils bouchent, ou détournent ces canaux avec des mottes de terre.

Les Romains arrousoient ainsi leurs jardins, & leurs prairies. C'est de ces ruisseaux, ou de ces canaux dont parle Virgile, lorsqu'il dit;

Claudite jam rivos pueri, sat prata biberunt.

Les Italiens ont conservé la même coutume, que suivent encore presque tous les peuples du Levant, & qui est bien plus commode que la manière que nous pratiquons : car par le moyen de ces canaux l'on a plutôt arrosé un grand jardin, que l'on n'auroit fait un simple carreau avec nos arrousoirs.

XXII. De l'horreur qu'ils ont pour tout ce qui est contraire à l'honnêteté.

Theophraste assure dans ses Caractères, qu'à Athenes (qui de son temps étoit le siège de la politesse) il y avoit des hommes assez scrupuleux pour ne pas passer dans un endroit, où ils auroient vu quelque oiseau de mauvais augure, sans jeter auparavant dans leur chemin trois petites pierres, ou sans cracher dans leur sein, pour éloigner les suites du mauvais presage.

Il se trouve chez les Indiens quantité de personnes qui ont cette maxime. Un jour que j'étois à Balasor, un Gentil Indien s'arrêta tout court & chercha trois pierres, qu'il jeta dans un lieu par lequel il devoit passer, & où il avoit vu un matelot François dans une posture fort peu décente, quoique nécessaire. C'est ce qu'ils abhorrent sur tout, & lorsque la nature exige d'eux quelque chose de semblable, ils prennent toutes les précautions imaginables pour se cacher.

A l'occasion de l'horreur que les Indiens ont pour tout ce qui touche le moins du monde à la bienséance, je comparerai une de leurs coutumes avec ce qu'un ancien Poète Grec a recommandé (a) dans ses

D 3

(a) Hesiodus. oper. & dies. l. 2.

Ouvrages. Ce Poëte voulant insinuer aux Grecs ses compatriotes tout ce qui peut contribuer à l'honnêteté civile, les avertit de ne point se décharger des nécessités du corps sur les grans chemins, ni même en quelque lieu que ce soit, autrement que d'une manière décente, accroupi ou contre un mur. Il paroît que (a) les Juifs n'étoient pas moins scrupuleux sur cet article. Pour les Indiens, ils se courbent si fort en cette occasion, qu'il semble presque qu'ils sont assis. Ils détestent ceux qui font leurs nécessités debout, ou dans des lieux exposés à la vue du public, ou en regardant le Soleil.

XXIII. Des présages qu'ils tirent du croassement des corneilles, &c.

Quoique les corneilles soient très-communes dans les Indes, les Gentils ne laissent pas de les regarder comme des oiseaux de mauvais augure, sur tout les Baniens, qui composent une Caste particulière, & s'appliquent uniquement au négoce. Ils n'entreprendroient pour quoi que ce soit au monde, quelque affaire que ce fut, si sortant le matin de chez eux ils trouvoient une corneille sur le pas de leur porte.

C'est ainsi que les anciens regardoient comme un très-fâcheux présage la corneille qui avoit croassé le matin. (b) Hésiode a défendu de laisser une maison imparfaite, de peur que la corneille ne vienne s'y asseoir, & croasser.

L'Europe même n'est pas entièrement exempte de cette superstition, & je me souviens d'avoir entendu dire en France à nos bonnes gens, que lorsque la corneille, où la chouette se faisoient entendre avant le jour au dessus d'une maison, c'étoit un signe infailible, qu'il y mourroit quelqu'un. Il faut attribuer cette superstition à l'inclination naturelle, que le peuple remarque en ces oiseaux, qui cherchent particulièrement les corps morts, & toute sorte de corruption. Leur chant lugubre & désagréable ajouté à cela, il n'en faut pas davantage pour fortifier l'idée superstitieuse. Quelque personnes prétendent que ces animaux sentent effectivement lorsque les corps commencent à se déranger; & comme ils aiment naturellement la corruption, ils s'approchent toujours le plus qu'ils peuvent des corps prêts à se dissoudre.

XXIV. De l'aversion que les Indiens ont pour le rat, que mangent cependant certains d'entre eux.

Les Indiens, ainsi que nous l'avons déjà dit, s'abstiennent de manger de certains animaux, à cause du respect & de la vénération qu'ils ont pour eux: Mais il en est d'autres aussi, dont ils s'abstiennent parce qu'ils en ont horreur & qu'ils les regardent comme immondes. Ils n'oseroient en manger, sous peine d'être chassés de leur Caste & d'être réputés pour infâmes.

Le rat est un des animaux pour lesquels ils ont le plus d'aversion, quoiqu'il se trouve parmi eux des gens qui en mangent publiquement, parce qu'ils ne courent aucun risque du côté de leur Caste, & qu'ils ne scauroient descendre plus bas. Tel sont les porteurs de Palanquins, que l'on appelle Boés.

On fait que cet animal étoit en horreur chez les Juifs, & que dans le chapitre onzième du (c) Levitique,

(a) Observés sur tout cette expression. *Delebo de familia ejus omnem mingentem ad parietem: his verbis indicans mares, quibus sublati, & familia tollitur.*

(b) Hésiod. oper. & dier. l. 2. *Neque domum faciens, imperfectam relinquo, ne forte insidens crocitet stridula cornix.*

(c) Vers. 9.

il leur étoit défendu d'en (d) manger. Cependant il se trouvoit des Juifs qui (e) passaient par dessus cette défense, comme on peut le voir dans le dernier Chapitre d'Esaië, où ce Prophète menace de la colère de Dieu (f) les Juifs qui mangeoient de la chair de pourceau, ou de souris, & autres semblables abominations. Ils périront tous ensemble, ajoute Dieu, par la bouche du Prophète.

XXV. Des funérailles des Indiens.

Les Indiens n'ont point de règle générale pour les funérailles. Quelques-uns jettent leurs morts dans le Gange: plusieurs les enterrent; d'autres les brûlent.

Ceux qui les enterrent ont soin de porter, pendant un certain nombre de jours, du ris, des fruits, & des fleurs sur leurs tombeaux. Les (g) Païens de l'antiquité en ont aussi usé de la sorte; & cette coutume s'étoit même glissée dans l'Eglise pendant les premiers siècles. C'étoit un reste de paganisme, que Saint Augustin reprit dans les Chrétiens de son tems.

Soit qu'ils enterrent les corps, ou qu'ils les brûlent, ils ne manquent jamais de les bien laver auparavant, & ensuite de les froter l'huile. L'Antiquité a observé religieusement cette coutume de laver les corps avant que de les enfermer dans les tombeaux, & c'étoit le véritable moyen de connoître si le corps enseveli étoit effectivement mort, ou seulement en léthargie; car pour peu qu'il fut encore capable de sentiment, cette eau devoit le faire revenir de son assoupissement, d'autant plus que souvent on le lavoit avec de l'eau toute bouillante. On conserve encore en plusieurs lieux de l'Europe la coutume de laver les corps avant que de les ensevelir; mais l'on ne se sert pour cela que d'eau tiède, parce que l'on ne les lave que pour les rendre plus nets.

Les Juifs lavoient ordinairement leurs morts, & nous voyons qu'ils le pratiquèrent ainsi à l'égard de (h) Tabita. On retint cette coutume dans le Christianisme, & (i) Saint Grégoire de Tours parlant de Sainte Pelagie dit, qu'on la lava selon la coutume, qu'on la mit ensuite dans le cercueil, & que l'on la porta à l'Eglise.

Les Juifs non contents de laver les corps, les embaumoient encore & les frotoient d'aromates, pour les préserver autant qu'ils pouvoient de la corruption, particulièrement ceux des Princes. Ainsi Joseph fit embaumer son père Jacob. Dans la suite on en usa de même à l'égard des Rois d'Israël, & de Juda. Cependant quelques-uns furent privés de cet honneur, comme Joram Roi de Juda, que l'on ensevelit dans le tombeau de ses Ancêtres sans avoir été embaumé, &c.

(d) Outre la raison qu'on peut tirer pour cette défense de ce que ces animaux se plaisent fort dans l'ordure & vivent de choses sales; on pourroit fort bien alleguer que Dieu avoit défendu aux Juifs d'en manger, à cause qu'ils servoient dans les Mystères Religieux des Idolâtres. Tels étoient le pourceau & quelques autres.

(e) Cela est vrai: mais c'étoient des Juifs Idolâtres, qui mangeoient du Rat par un principe de Religion. On employoit cet animal dans les lustrations.

(f) Isai. c. 66. v. 17. *Qui comedebant carnem suillam, & abominationem, & murem, simul consumentur, dicit Dominus.*

(g) Chez les Grecs on offroit sur la fosse du mort du vin & du miel. Chez les Athéniens chaque mort paioit pour tribut à la Pretresse de Minerve deux mesures d'orge & deux de froment; sans parler d'une petite pièce d'argent, que le mort tenoit dans sa bouche pour la donner à Charon, lors qu'il faudroit passer le Stix.

(h) Act. c. 9. *Factum est autem in diebus illis, ut infirmata moreretur. Quam cum lavissent, posuerunt eam in cenaculo.*

(i) Greg. Tur. de glo. Conf. c. 104. *Abluta juxta morem collocatur in feretro, atque in Ecclesiam deportatur.*

& sans toutes les autres ceremonies que l'on observoit en de pareilles occasions. Il me semble que c'est le seul sens que l'on puisse donner à cet endroit des Paralipomenes où il est dit (a) que l'on ne le traita pas à la maniere de ses Ancestres. Il falloit faire passer les corps par le feu pour les embaumer, & il étoit nécessaire que les aromates dont on se servoit pour cela, comme la mirre, l'encens, la gomme arabique, l'eau de cedre, & plusieurs autres choses destinées à cet usage, fussent bouillantes pour mieux pénétrer les chairs : de sorte que frotter les morts avec ces drogues, & leur en mettre dans le corps selon la coutume c'étoit les bruler.

Les Juifs avoient appris des Egyptiens cette maniere d'embaumer les corps, & c'est à ces mêmes corps embaumés que l'on a donné le nom de Momies. On en voit dans plusieurs Cabinets de l'Europe. Une des plus belles est celle de Leide. Elle a encore toutes ses dents : sa peau est noire & assez ridée : le corps est tout entouré de bandes gommées : les bras, qui ne paroissent point, sont ajustés comme ceux d'un enfant au maillot. C'est une chose admirable, de voir que les aromates aient pu conserver ces corps dans leur entier depuis peut-être près de trois mille ans.

On a quelquefois employé le miel pour garder les corps, & pour les empêcher de se corrompre. Nicéphore (b) nous apprend que ceux qui accompagnoient S. Epiphane se servirent de ce moien pour le porter jusques dans l'Ile de Chypre.

Pour revenir aux Indiens, l'on voit encore à leurs enterremens ce que l'on appelle dans l'Ecriture, *tibicines mortuorum*. Ce sont des hommes qui précédent de quelques pas le corps du defunt, & (c) qui jouent d'une longue trompette, dont le son lugubre convient parfaitement bien à cette triste ceremonie.

Avant que le Mogol se fût rendu Maître des Indes, & lorsque les Gentils avoient leurs Princes particuliers, la femme de celui qui étoit mort & que l'on devoit brûler étoit obligée de se brûler sur le même bucher tenant le corps de son mari sur ses genoux, & le feu consumoit ainsi (d) le mort avec le vivant.

Je dis qu'elle y étoit obligée ; car quoique l'on ne l'y contraignit pas absolument, & que les Parens du mort n'eussent pas droit de l'y forcer, elle y étoit assez contrainte par la maniere dont il lui falloit passer le reste de ses jours, si elle refusoit de suivre son mari. Elle devenoit, pour ainsi dire, l'esclave des Parens du mort ; elle en étoit traitée avec mepris & avec une dureté cent fois plus rude que la mort.

Cependant il lui restoit encore un moien d'éviter la mort, & en même temps les mauvais traitemens de ceux de sa famille : c'étoit de se rendre femme publique. Alors les Parens de son mari n'avoient plus de droit sur elle ; les Loix defendant expressement de maltraiter ces sortes de femmes.

Ce sont ordinairement elles qui vont en troupe chanter & danser aux mariages, aux rejouissances publiques, & en general où l'on veut les appeler. Pendant que leurs beaux jours durent, elle sont très-bien reçues par tout où elles vont, quoique l'on les connoisse publiquement pour ce qu'elles sont : mais elle sont malheureuses, quand elles se trouvent sur le

(a) 2. Paral. c. 21. v. 19. *Mortuusque est in infirmitate pessima, & non fecit ei Populus, secundum morem combustionis, exequias, sicut fecerat Majoribus ejus.*

(b) Nicéph. hist. l. 12. c. 46. *Epiphanium verò in navi mortuum esse intellexi, quem comites ejus melle oblitum, ne quid foret ingratum corpori accideret, in Cyprum detulerunt.*

(c) Cette coutume a été pratiquée de même chez les Grecs & chez les Romains. Ne pourroit on pas regarder comme son équivalent celle de sonner les cloches pour les morts, qui se pratique aujourd'hui dans les Pais Catholiques ?

(d) Cette pratique dure encore chez les Indiens Idolâtres, mais avec beaucoup plus de moderation qu'autrefois.

retour ; & c'est un bonheur pour elles, si dans cet état les plus jeunes veulent bien s'en servir comme de servantes, & leur donner la nourriture.

(e) Comme une femme qui ne se brûloit pas étoit un deshonneur pour la famille des parens du mort ; ils faisoient tous leurs efforts pour la refoudre à la mort ; & pour cela ils la prenoient dans le plus fort de sa douleur, dans le temps où elle paroissoit le plus touchée de la mort de son Epoux. On lui remettoit devant les yeux toutes les belles qualitez du defunt, on exagéroit l'amour qu'il avoit pour elle. Enfin on se servoit de tout ce qui pouvoit achever d'attendrir la veuve affligée, & l'on lui faisoit dire à la fin, qu'elle ne vouloit pas survivre au defunt. Lorsqu'elle avoit donné son consentement devant trois ou quatre personnes, il en étoit comme de l'ensevelissement dans le Gange, il n'y avoit plus de moien de se dédire. Mais en récompense on la combloit de louanges, on s'accompagnoit avec des tambours, & des trompettes, on lui faisoit des guirlandes de toutes sortes de fleurs, & les Bramins lui promettoient une félicité éternelle. Tels étoient les artifices pratiqués pour empêcher que les femmes refusassent de se soumettre à cette cruelle coutume.

On la conduisoit en ceremonie sur le bucher, & dans le temps que l'on y mettoit le feu, les tambours, & les trompettes faisoient un bruit épouvantable, de peur que l'on n'entendit les cris de cette Victime funebre.

Les Ammonites en usoient autrefois ainsi dans le culte de l'Idole Moloc, lors (f) qu'après l'avoir rendue toute brûlante, ils mettoient un enfant entre ses bras, où ils le laissoient consumer au feu. Le bruit que les tambours faisoient en cette occasion, pour empêcher que l'on n'entendit les gémissemens des enfans, fut cause que l'on donna à la vallée, dans laquelle se faisoient ces abominables sacrifices, le nom de *Thophet*, qui signifie en Hebreu tambour.

Depuis que le Mahometisme regne dans une bonne partie des Indes il s'oppose fortement à cette détestable coutume. On a même mis un gros tribut sur les parens de ceux dont on exposeroit la femme sur le bucher : d'nsi il ne s'en brûle plus tant.

J'ai tâché de découvrir la source de cette cruelle coutume, mais je n'ai pu rien tirer de fort certain là-dessus. Les Indiens disent seulement qu'autrefois les femmes empoisonnoient leurs maris pour le moindre sujet de mécontentement, & que pour les engager non seulement à ne pas avancer leurs jours, mais même à chercher tous les moiens de les prolonger ; on avoit attaché une grande ignominie à l'état d'une femme qui osoit survivre à son mari. Ainsi se voient obligées pour leur honneur à mourir avec leurs époux, ou contraintes par la coutume à passer le reste de leurs jours dans un état miserable ; quelque parti qu'elles voulussent prendre, il étoit de leur intérêt de les conserver. Telle paroissoit prendre grand soin de son mari, qui n'avoit soin que d'elle-même ; & telle sembloit verser un torrent de larmes à cause de la mort de son époux, qui dans le fond ne pleuroit que la sienne.

On a presque la même coutume en Guinée, où lorsqu'un grand Seigneur est mort, non seulement on fait mourir toutes les femmes qu'il a le plus aimé, mais

(e) On observera que l'auteur parle toujours comme si la coutume étoit generalement abolie : Cependant elle ne l'est qu'en quelques endroits.

(f) L'Auteur pouvoit trouver dans l'antiquité un exemple plus propre à être comparé à celui de ces femmes Indiennes. Il y auroit trouvé des femmes qui se sont sacrifiées de cette même maniere aux manes de leurs époux. Il auroit trouvé dans Herodote les femmes des Thraces, qui disputoient à l'envi pour se bruler sur le bucher de leurs époux.

mais encore les serviteurs qui lui ont été les plus chers : afin, disent-ils, de lui tenir compagnie & le servir en l'autre monde. Sur ce pied il n'y a nul agrément à être la maîtresse d'un Negre de qualité, & je suis persuadé que si la Religion nous permettoit une semblable coutume, nos grands Seigneurs trouveroient plus de cruelles qu'ils n'en trouvent ; le celibat seroit sans doute beaucoup plus en vogue & les filles n'aspireroient pas à l'hymen.

XXV. De leurs Religieux appelez Fakirs.

L'On a dit de tout temps, que le Demon a ses martyrs : mais il n'y a point d'endroit en l'Univers, où il en ait plus que dans les Indes. On y voit des *Fakirs*, qui proprement sont les Religieux du pais, pratiquer des choses, qui passent tout ce que nous lisons de la vie mortifiée, & des pénitences des anciens Peres du desert.

Plusieurs *Fakirs* font vœu de rester toute la vie dans une même posture, & y restent en effet. Les uns ne se couchent jamais, ou demeurent appuyés par dessous les aisselles sur une corde, ou sur un bâton. Les autres tiennent toujours les bras élevés. Il y en a qui cherchent à se mortifier par des pratiques beaucoup plus cruelles. Ils se déchirent le corps à coups de fouet, à coups de couteau. Ils se regardent comme n'étant plus de ce monde ; & comme ils s'imaginent d'être au-dessus de toutes les passions, & dans un état d'innocence, plusieurs d'entr'eux se promènent ou se montrent publiquement nus, jusqu'à négliger de cacher ce que la bienséance ne peut souffrir découvert.

Ces *Fakirs* ne sont pas les seuls qui aient prétendu être à l'abri des passions & de tous les mouvemens que peut inspirer la nudité. Nous avons eu les *Adamites*, qui étoient sortis de la secte des *Carpocrates* & des *Gnostiques*. Ils s'assembloient nus, au rapport de (a) saint Augustin, & dans cet état ils écoutaient les lectures qu'on leur faisoit, prioient, & célébroient les Sacremens. On a fait parler Saint Epiphane un peu trop fortement, au sujet de ces herétiques, & on s'est servi de son autorité pour (b) prouver qu'ils commettoient dans leurs assemblées toutes sortes d'infamies, & qu'ils rejettoient entièrement la priere. Cependant nous venons de voir que Saint Augustin dit positivement qu'ils prioient, & Saint Epiphane même (c) dit dans un endroit, qu'ils suivoient les regles des Moines, c'est-à-dire la continence, & qu'ils condamnoient même le mariage. Ainsi il n'y a pas d'apparence qu'ils voulussent d'abord commettre publiquement tous les crimes que l'on leur impute ; mais quelques-uns prétendent que dans la suite ils se relacherent, & que cette nudité, qu'ils regarderent dans le commencement comme un moyen sur de rentrer dans l'état d'innocence, & de se conformer à Adam avant sa chute, les fit tomber quelque tems après dans les derniers desordres, ce qui paroît assez probable.

Le commun peuple est extrêmement persuadé de la vertu & de l'innocence des *Fakirs*, mais il faut pour cela qu'ils lui paroissent être entièrement détachés de tout ce qui est capable de flatter les sens, & ne plus prendre part aux choses de ce monde. La plupart soutiennent ce personnage, & jouent parfaitement leur rôle dans le public, mais on les accuse de commettre en-

(a) S. Aug. de Hæres. c. 31. *Nudi itaque mares feminaque conveniunt, nudi lectiones audiunt, nudi orant, nudi celebrant Sacramenta.*

(b) V. Diction. Cri. de Baile.

(c) S. Epiph. T. 1. l. 2. *Monachorum continentiam ac instituta sectantur, nuptiasque condemnant.*

tr'eux dans le particulier des crimes énormes. Peut-être aussi en dit-on trop.

Nous lisons dans le 3. Livre des Rois la maniere étrange dont les Prêtres de Baal honoroient leur Dieu, comment ils l'invoquoient, & tâchoient d'en obtenir quelque grace en se donnant des coups de couteaux, & de lancettes. (a) L'Ecriture nous apprend encore que pour faire descendre le feu du Ciel sur leurs Sacrifices, ils se mirent le corps tout en sang. Les austerités des *Fakirs* peuvent leur être (b) comparées. Il y en a même qui font pis. Ils font vœu de parcourir un certain nombre de lieux en se roulant indifferemment sur tout ce qui se présente en leur chemin, soit pierres, soit épines : de sorte qu'ils se déchirent entièrement le corps, & cette maniere de se mortifier est assez ordinaire chez eux.

Les Indiens ont une autre espece de *Fakirs*, qui moins austères, ou pour mieux dire moins extravagans, s'assemblent en troupe, & vont de village en village prédire l'abondance, ou menacer de la stérilité, selon que l'on les y reçoit bien ou mal. Ils se mêlent aussi de dire la bonne aventure, de promettre des enfans à ceux qui n'en ont point, & des maris à celles qui se lassent de l'état de fille : mais ce sont de grands fripons, & il est dangereux de se trouver avec eux en des endroits écartés, à moins que l'on ne soit en état de se défendre : cependant ils sont en vénération chez les Indiens Idolâtres. Les Maures ont aussi des *Fakirs*, qui ne valent pas mieux que les autres. Ce seroit un crime capital d'en battre un.

Nous pourrions comparer en quelque façon la maniere dont les *Fakirs* débitent leurs visions fanatiques & leurs prétendues prédictions à celle des Prophetes des anciens Juifs, que la Sainte Ecriture appelle, *Filii Prophetarum*, grex, vel chorus Prophetarum. Tels étoient ceux que Saul trouva, & au milieu desquels il prophétisa. L'Ecriture dit (c), qu'ils avoient des tambours & des trompettes, & que c'étoit au son de ces instrumens, qu'ils débitoient leurs Propheties.

Elle nous rapporte aussi, que quand Josaphat, Joram, & le Roi d'Edom furent assembles contre Mesa Roi de Moab, le manque d'eau ayant réduit leur armée à la dernière extrémité ; Josaphat fit venir Elisée pour obtenir par ses prieres le secours du ciel, & que ce Prophete, avant que de consulter Dieu (d), demanda un Chantre.

(e) Ne pourroit on pas dire, pour justifier cette maniere extraordinaire de consulter Dieu, & lui donner une explication naturelle, que nôtre esprit est plus

(a) 3 Reg. c. 18. v. 28. *Clamabant ergo voce magna, & incidabant se juxta ritum suum cultris & lanceolis : donec perfunderentur sanguine.*

(b) S'il y a quelque chose dans l'antiquité qui puisse à juste titre être comparé aux peines que les *Fakirs* Indiens s'imposent par un principe de Religion, c'est la castration volontaire des Prêtres d'Atys & de Cybele à l'honneur de ces Divinités ; les devouemens de soymême à la mort ; la vie dure de quelques sectes de philosophes, & sur tout des anciens Gymnosophistes ; auxquels ces *Fakirs* ressemblent beaucoup ; l'aspersion que les Prêtres de Bellone faisoient à cette Déesse du sang qu'ils se tiroient de leur corps ; les devotes flagellations que l'on faisoit souffrir à quelques jeunes hommes à Lacédémone &c. Mais nous trouvons plus que tout cela parmi les Modernes ; & sans parler des Capucins, & des Religieux de la Trape, Ste. Rose sera toujours un exemple admirable des supplices auxquels certains devots destinent leur corps.

(c) 1 Reg. c. 10. v. 5. *Et ante eos psalterium & tympanum, & tibiam, & cytharam.*

(d) 4 Reg. c. 3. v. 15. *Nunc autem adducite mihi Psalterium, cumque caneret Psalter, facta est super eum manus Domini, & dixit.*

(e) On ne peut rien dire de certain là dessus, ni qui soit capable de satisfaire. Il paroît extraordinaire sans doute que l'esprit de Dieu soit descendu sur les Prophetes au son de la Musique, Ne pourroit on pas dire que les Assemblées de Prophetes

plus propre à recevoir les ordres du Ciel, & plus attentif à sa voix, quand il a, pour ainsi dire, moins de correspondance avec le corps, ou quand le corps est moins en état de lui représenter des choses capables de le distraire. Tout ce qui pouvoit mettre les sens dans une certaine inaction générale: Tout ce qui les empêchoit d'être touchés des objets qui les environnoient rendoit les Prophetes plus propres à être remplis de l'esprit de Dieu, & rien ne pouvoit mieux produire cet effet, que les voix, les instrumens, & généralement toute la musique, qui par ses sons tient en quelque manière les sens en extase. (a)

C'est ainsi que les Fakirs Indiens, dont nous parlons en cet Article, se servent des tambours, des trompettes, & de la Musique pour s'animer & pour débiter dans une extase volontaire ou artificielle leurs prétendues Prophetes. On en voit toujours quelque'un d'entr'eux qui entre en fureur, & répond par des mouvemens violens de son corps à la cadence précipitée & déréglée de ces instrumens. Lorsqu'ils se sont mis hors d'haleine, ils prononcent certaines sentences, que les Gentils prennent pour des oracles & pour des predictions.

On étoit si accoutumé chez les Juifs, à voir les Prophetes sortir, pour ainsi dire, hors d'eux mêmes, lorsqu'ils alloient prononcer leurs Prophetes, que l'on donnoit ordinairement aux furieux (b) le nom de Prophetes, & que lorsqu'ils entroient en fureur, l'on disoit d'eux qu'ils prophétisoient. C'est l'expression dont l'Ecriture se sert à l'égard de Saül: car

Tom. I. 2. Partie.

phetes, telle qu'étoit celle où le Roi Saül se trouva n'étoient pas composées de véritables prophetes, mais de gens qui chantoient des Hymnes & louoient Dieu au son des instrumens de Musique, & que c'est là ce que l'Ecriture appelle *prophetiser*.

Si d'ailleurs l'on entend par ce terme un mouvement intérieur qui dispose le fidèle à s'attacher plus particulièrement à Dieu, à s'entretenir avec lui par une forte meditation & à devenir capable par ce moyen de recevoir le don d'inspiration, il est certain que la musique est capable de disposer à tout cela lorsqu'elle accompagne le chant des hymnes. La question est de décider sur les qualités que doit avoir cette Musique, afin qu'elle soit légitime, juste & applicable à la véritable inspiration. Car il est très sûr que la Musique a fait sur les Prêtres & les Prophetes des anciens Païens le même effet que sur ceux des anciens Juifs. C'est là cette différence que nous ignorons aujourd'hui. Nous ne concevons pas mieux la relation qu'il peut y avoir eu entre la musique & les intercessions d'Elisée. Avoit-il besoin de la musique pour s'animer à la prière? Lui falloit-il le secours du chant & des instrumens pour tenir ses sens en extase & se fixer à Dieu seul? ou plutôt n'étoit-ce pas une Ceremonie pratiquée pour fixer l'attention des auditeurs, & n'étoit-il pas nécessaire d'agir ainsi en cette occasion en présence d'un Roi d'Israël idolâtre & superstitieux accoutumé, à cette pratique dans le culte de ses Dieux, & qui peut être auroit méprisé les prières d'Elisée, s'il ne les eut vues accompagnées des mêmes ceremonies qu'il pratiquoit dans sa Religion? Ce sont des conjectures: mais quoiqu'il en soit, Dieu s'est accommodé très souvent aux préjugés que les pratiques superstitieuses inspirent par leur éclat.

(a) Quoi que la musique n'agisse immédiatement que sur l'ouïe, cela n'empêche pas qu'elle n'ait relation avec les autres sens, par cette même relation que tous les sens ont entr'eux. L'expérience nous montre tous les jours, que lorsqu'un sens est fortement touché, les autres semblent ne plus faire leurs fonctions. C'est ainsi que quand nous ressentons quelque vive douleur, aucun objet n'agit distinctement sur nos yeux; nos oreilles ne reçoivent que des sons confus. Il en est de même des autres sens.

(b) Il est vrai que le Paganisme a appelé fureur l'entousiasme de ses Prophetes. Les Poëtes Grecs & Latins expriment par le mot de fureur l'entousiasme & l'inspiration: mais sans nous étendre en citations, nous renvoyons à la Sibylle de Virgile au Livre 6 de son *Enéide*. Cependant on défie l'Auteur de cette Dissertation de prouver que ni l'Ecriture, ni les Poëtes Païens aient appelé les furieux *Prophetes*. L'Ecriture dit de Saül saisi de l'esprit malin, qu'il s'agitoit comme un Prophète, mais non pas qu'il prophétisoit. Ce seroit abuser étrangement de la signification du mot *prophete* que de l'appliquer sans restriction à des gens qui seroient devenus fols, & nous ne croions pas qu'on put trouver d'exemple d'une métaphore plus forcée que celle-là.

pour marquer qu'il devenoit furieux, & qu'il tourmentoit son corps par des postures violentes; elle dit qu'il prophétisoit. (a)

Soit que ce que nous lisons dans les Poëtes & dans Lactance à l'occasion des Sibylles soit véritable, ou seulement une histoire supposée, comme de très-habiles gens le prétendent; il est toujours sûr que les anciens s'imaginoient, que pour être rempli de l'esprit d'un Dieu, il falloit devenir furieux, avoir les cheveux hérissés, les membres tremblans, mal articuler ses paroles. C'est du moins ainsi que le peuple le croioit; ce qui ne doit pas paroître fort surprenant. Des gens qui vivent sans principes & sans le secours d'aucune autre lumière que celle que leur peut fournir leur esprit & leur imagination que rien ne règle, cherchent toujours ce qui leur paroît le plus extraordinaire, & se forment une haute idée de tout ce qu'ils ne comprennent pas. Il semble même qu'il y ait pour eux une espece de plaisir attaché à ce qui leur inspire de la frayeur: en cela semblables aux enfans, qui aiment à entendre conter des histoires lugubres ou merveilleuses, qui se plaisent à écouter des récits touchant les lutins & les forciers, quoique cela leur fasse peur.

Le peuple donnoit autrefois avidement dans les contes de ses Prêtres, & faisoit grand cas des predictions de ses devins; mais il y avoit alors, comme aujourd'hui, des gens sensés qui n'y donnoient point & qui même avoient le courage de s'en moquer publiquement. Par exemple le Poëte Ennius parlant des devins & des prétendus Prophetes de son tems, les traite fort cavalierement. Il les appelle (b) superstitieux, impudens, foux, & gueux: il dit qu'ils ne savent pas se conduire eux mêmes, & qu'ils veulent se mêler de montrer le chemin aux autres; & que lorsqu'ils promettent de grandes richesses, ils demandent en aumône un denier.

XXVII. Des Enchantemens des Indiens.

L'Exode nous apprend que Pharaon avoit à sa Cour des Enchanteurs qui par leur art sçûrent contrefaire les miracles que Moïse fit à la vue de ce Prince. Le tems de ces grands prodiges est passé. L'on ne doit plus s'attendre à trouver rien de semblable aux miracles de Moïse: mais quand bien même on verroit encore aujourd'hui de pareils miracles, nous croions que le meilleur parti seroit de les taire. Ces sortes d'histoires sont fort suspectes, sur tout lorsqu'elles viennent de loin & n'ont pas les caractères qui doivent accompagner les miracles (c). Cependant comme j'ai résolu de marquer jusqu'aux moindres choses en quoi je pourrois remarquer que les Indiens convenoient avec les Anciens; je crois que l'on voudra bien que je parle un moment de leurs enchanteurs.

Leurs enchantemens, au moins ceux qui sont venus

E à ma

(a) 1 Reg. c. 18. v. 10. *Post diem autem alteram, invasit spiritus Dei malus Saül, & prophetabat in medio domus sua.* Voici les deux Notes précédentes.

(b) *Superstitiosi vates, impudentesque Harioli, Aut inertes, aut insani; quibus egestas imperat, Qui sibi semitam non sapiunt; aliis monstrant viam, Quibus divitias pollicentur, ab his drachmas ipsi petunt.*

(c) On voudra peut-être excepter de cette règle les miracles qui se font régulièrement toutes les années: par exemple la liquéfaction du sang de S. Janvier à Naples; &c. & les miracles perpétuels, comme la chandelle d'Arras, qui brûle à l'honneur de Notre Dame depuis plus de 800. ans, sans aucune diminution; la sainte ampoule de Reims, qui est toujours également pleine, la perruque du Crucifix de Cologne, dont les cheveux ne diminuent jamais, bien que les devots lui en enlèvent sans cesse.

à ma connoissance, ne s'étendent par fort loin, & ne consistent qu'à prendre des couleuvres, & à les faire danser au son d'une flûte. Ils ont ordinairement de plusieurs sortes de couleuvres, qu'ils gardent dans des paniers. Ils les portent de maison en maison & les font danser, lorsque l'on leur donne quelque chose.

Quand on a de ces animaux dans les jardins, ou dans les maisons, (a) on s'adresse aux Indiens pour les en faire sortir. Ils trouvent moien de les faire venir à leurs piés au son de la flûte, & en chantant quelques chansons : ensuite ils les prennent à pleines mains sans en recevoir aucun mal : mais ils se donnent bien garde de les tuer, & lors qu'ils les ont tirés de l'endroit où ils étoient, ils les conduisent à la campagne, ou les gardent avec eux, pour les faire danser dans l'occasion.

Il arriva là où j'étois, qu'un Indien fit paroître une couleuvre qui étoit cachée dans le corps de Garde, & qu'un soldat la tua. Cela jeta le prétendu enchanteur dans une étrange consternation. Il la prit, l'alla enterrer avec beaucoup de veneration & de ceremonie. Il mit dans le trou où il l'enterra un peu de ris & de lait, comme pour expier l'injure qui avoit été faite à la race des couleuvres.

Autrefois les Egyptiens, les Pheniciens, les Grecs, & les Romains ont adoré le (b) serpent. La figure de cet animal étoit dans les monnoyes & dans les peintures un hieroglyphe de la santé & de la bonne fortune. Lors qu'il tenoit sa queue dans sa gueule, il marquoit l'éternité, parce qu'un cercle n'a point de fin ; & le monde, parce que par une loy générale les hommes sont obligez de retourner d'où ils sont sortis. Peut-être que pour obliger les Juifs à avoir recours à Dieu, & à attendre de lui la santé & la guerison, dont ils avoient besoin, Moïse leur éleva le serpent d'airain, qui, comme ils avoient pû le voir en Egypte, étoit l'hieroglyphe de l'une & de l'autre.

Il seroit assez difficile de rendre raison de cette veneration presque universelle, que les peuples ont eue pour les serpens, qui d'ailleurs sont des animaux hideux, & nuisibles. C'est à cause de cela que les Negres de Guinée font encore des Sacrifices au Diable, afin de n'en recevoir aucun mal, & pour chercher au contraire à l'adoucir par leurs soumissions & par leurs respects. Peut-être aussi que cette adoration est une suite de l'histoire d'Eve & du serpent, que Moïse fait parler dans la Genèse, & dont les autres nations ont eu connoissance. De quelque maniere, & dans quelque vue que ce culte ait été établi, il a toujours

(a) Ils s'attribuent aussi le pouvoir de charmer les Tigres & les Alligadores ou Crocodiles, & de les empêcher de nuire. Cependant malgré les charmes ces animaux devorent quelquefois les gens, même dans les eaux sacrées du Gange. M. Fryer en rapporte un exemple dans ses Voyages, & ajoute en même tems, que les Bramins justifient cet accident en disant que la personne dévorée n'avoit pû expier ses pechés d'une autre maniere. La vérité est que ces animaux ne touchent point aux gens quand ils ont mangé tout leur saoul. A l'égard des serpens, il se peut fort bien qu'ils se plaisent aux sons de la Musique & que ce soit le fin du métier des Bramins. Le Sieur Baldeus auteur de la Description de Coromandel en Hollandois parle aussi comme témoin oculaire de ces enchantemens de serpens. Il ajoute que quand ces Indiens font jurer quelqu'un, ils l'obligent à mettre la main dans un pot où il y a un serpent. S'il n'en reçoit aucune atteinte, on tient que son serment est véritable. S'il est piqué, c'est un parjure. N'oublions pas que chez les Anciens les Philes & les Theffaliens &c. pretendoient avoir aussi le pouvoir de conjurer les serpens & de les manier impunément.

(b) Esculape étoit adoré sous cette forme à Epidame. Il la conserva lorsqu'il partit de cette Ville pour Rome. Ceux de la Mesopotamie adoroient autrefois les serpens, sans doute afin qu'ils ne leur nuisissent pas. Mais en récompense les serpens n'avoient aucune courtoisie pour les étrangers qui venoient s'établir dans le Pais. Les génies étoient adorés sous la forme de serpens. Nous attribuons encore à ces anciennes pratiques les Talismans faits en serpens.

été très general ; n'y ayant presque point de nation chez laquelle il n'ait été en usage.

Plusieurs personnes m'ont rapporté des choses étonnantes de ces enchanteurs Indiens : mais sur un pareil article je ne crois gueres que ce j'ai vû ; ainsi je n'ai pas jugé à propos de m'étendre plus long tems sur ces prodiges. J'ajouterai seulement qu'il me paroît vraisemblable que ces sortes de gens ont été autrefois les premiers & les seuls enchanteurs ; & que l'incommodité que l'on souffroit des serpens, ou des autres animaux, donna l'occasion & l'envie de chercher les moiens de s'en delivrer. Il se trouve même que l'Egypte, qui étoit le pais le plus abondant en reptiles, étoit aussi le plus renommé pour ces sortes de pratiques.

Que cela se soit fait avec le secours du Demon, ou par de simples secrets de la nature, c'est une question dans laquelle je n'entre pas ; car quelque parti que je voulusse embrasser, je trouverois un grand nombre d'opposans.

Je me contenterai de remarquer, que le nom d'*Incantador*, & (a) celui d'*Epodos*, qui tous deux signifient la même chose, & que les anciens ont donné à ceux qui faisoient des prodiges extraordinaires, justifient assez cette conjecture sur les premiers enchanteurs. L'un & l'autre signifient un homme qui chante sur quelque chose, ou à cause de quelque chose, comme le font ces Indiens, lorsqu'ils veulent charmer les couleuvres, ou les faire danser.

Les Juifs, qui restèrent long-temps chez les Egyptiens, tirerent d'eux ces prestiges dont il est souvent parlé dans l'Ecriture : mais supposons qu'ils ne s'en servissent pas, il est du moins sûr qu'ils les connoissoient, & qu'ils sçavoient la maniere dont les autres Nations les pratiquoient ; car (b) David compare la fureur des méchans à celle d'un serpent, ou d'un aspic, qui ne prête point l'oreille à la voix de l'enchanteur.

Il est sûr encore, que de tout temps on a parlé du pouvoir de quelques personnes sur les reptiles, & que l'on a dit qu'il se trouvoit des gens qui attiroient, ou faisoient mourir les serpens par leurs chants. Virgile parlant des vertus de la Poësie, qui étoit le langage ordinaire des devins & des enchanteurs, (d'où vient qu'on donnoit indifferemment aux uns & aux autres le nom de *Vates*) dit qu'elle (c) a le pouvoir de faire descendre la Lune en terre, que Circé en chantant certains vers changea les compagnons d'Ulysse en pourceaux, & que par le même moien on faisoit mourir les couleuvres dans les prez. (d) Ovide dans ses Amours en parle dans les mêmes termes. Silius rapporte encore la même chose en parlant des Marmarides, peuples d'Afrique dont il admire la puissance, disant (e) qu'ils trouvoient par leur chant le moien de rendre les serpens dociles. Enfin tous les anciens ont convenu, qu'il y a eu des

(a) *Epodos ab Eido canto.*

(b) *Psalm. 57. v. 5. 6. Furor illis secundum similitudinem serpentis ; sicut aspidis surda, & obturantis aures suas, qua non exaudiet vocem incantantium, & venefici incantantis sapienter.*

(c) *Virg. Egl. 8.*

*Carmina vel calo possunt deducere Lunam,
Carminibus Circe socios mutavit Ulyssis,
Frigidus in pratis cantando rumpitur anguis.*

(d) Il exprime cette maniere de prendre les serpens, par ces paroles. *Rumpere vocibus angues.*

(e) *Silius. l. 3.*

*Ad quorum cantus serpens oblita veneni,
Ad quorum cantus, mites jacere Cerastra.*

des gens qui par certains vers ou par certaines paroles ont fait des choses étonnantes. Il y en avoit même, selon (a) Ovide, qui avoient la puissance de faire perir les moissons, de tarir les fontaines, & de faire tomber les fruits, & cela en prononçant seulement quelques vers, ou en chantant quelques chansons.

XXVIII. Des Bramins.

Comme nous avons parlé des anciens Bracmanes; nous nous croions obligés de dire quelque chose de plus particulier à leur sujet, & de parler des Successeurs de ces fameux Indiens, qui ont tant fait de bruit dans l'antiquité, & que l'on alloit entendre avec autant d'empressement pour le moins, que la Reine de Saba en eut autrefois pour écouter la sagesse de Salomon.

(b) S. Jerome écrivant à Paulin & lui parlant des sçavans hommes, qui, dans l'envie de s'instruire, avoient parcouru plusieurs païs, & passé jusqu'aux extremités de la terre, pour chercher d'habiles gens & profiter de leurs lumieres, dit que le fameux Apollonius traversa le païs des Scithes, & des Massages, passa le celebre Fleuve Phison, qui est le Gange, & arriva enfin chez les Bracmanes. C'est là que le docte Hiarchas assis sur un Thrône d'or enseignoit à quelques disciples choisis les secrets de la nature, le mouvement des Astres, & le cours des années.

A l'égard du thrône d'or, l'on nous permettra de remarquer encore une fois, qu'il est étonnant que S. Jerome nous ait si fort vanté la quantité d'or, qui se trouve aux environs du Gange, & vers la côte de Coromandel; que Quinte Curce nous en ait dit encore davantage sur les terres qu'arrose le Fleuve Indus; & que cependant il y en ait si peu présentement, en comparaison de tout ce qu'ils nous en ont rapporté: la plus grande richesse des Indes, (à prendre depuis le Gange jusqu'au sein Persique) étant les mines de diamans du Royaume de Golconde. L'argent y est apporté des étrangers, & presque tout l'or qu'on y voit, vient de l'Ile de Sumatra, ou même de la Chine, du Japon &c.

Reprenons les choses d'un peu plus haut par rapport à Apollonius. Nous remarquerons avec quelques Auteurs, qu'après avoir passé le Fleuve Indus il entra dans le païs où regnoit autrefois le celebre Porus, qui eut pour son vainqueur Alexandre, & qu'il fut à la Ville capitale appelée Taxilis, que quelques-uns ont pris, mais sans aucun fondement, pour Cambaïe ville du Guzarate. Ce Royaume étoit pour lors gouverné par Pharâates, Prince très-doux, & très-aimé de ses sujets: aussi se reposoit il entierement sur l'amour & sur la fidelité de son peuple, n'ayant jamais de gardes autour de lui. Il évitoit le faste & la grandeur que l'on fait dépendre de ces corteges magnifiques & nombreux, & sa Cour, quoique très propre, n'avoit cependant rien que de fort simple. On voioit briller proche de sa maison un Temple dédié au Soleil, & c'étoit ce superbe édifice qui attiroit les premiers regards de tous ceux qui passaient. Tout y étoit dans l'ordre. Un étranger n'y prenoit point le palais du Roi pour la maison d'un Dieu, ni un Temple pour la demeure d'un homme, parce que le Temple avoit toute la magnificence qui convient à la de-

meure d'un Dieu, & le palais toute la simplicité qui convient à celle d'un mortel.

Apollonius, après avoir resté quelques jours à la Cour du Roi Pharâates, alla vers le Fleuve Hyspasis, proche duquel il trouva un monument élevé par Alexandre. On y lisoit ces mots en Grec.

MONUMENT
CONSACRÉ
À MON PERE
HAMMON,
À MON FRERE
HERCULE,
À MINERVE,
À JUPITER
OLYMPIEN:
AUX CABIRES DE
SAMOTHRACE,
AU SOLEIL INDIEN:
À APOLLON
DE DELPHES.

Il passa ce Fleuve, & après une marche de quatre jours, il arriva enfin à la ville des sages, où presidoit le célèbre Hiarchas, dont nous avons déjà parlé. Ils'y entretint avec les Bramins, sur la metempsychose, & ensuite sur la génération du monde. Ces sçavans Indiens admettoient cinq élemens, dont ils disoient que tout étoit fait. Le premier élément étoit selon eux une espece de matiere étherée, mais très deliée, & très subtile. C'étoit de cela qu'ils prétendoient qu'étoient faits ce qu'ils appelloient les Dieux & les génies célestes. Cette Doctrine s'accorde assés avec la Theologie des Lettrés Chinois, s'il est vrai, comme plusieurs personnes le prétendent, que dans le fond ils soient Athées, & qu'ils tiennent qu'après la mort l'ame se resout en une matiere étherée. En un mot ce seroit proprement la Philosophie du celebre Phœ, dont nous avons parlé dans l'article de la metempsychose. Pour ce qui est des quatre autres élemens, ils admettoient le feu, l'air, l'eau & la terre, & croioient que toutes les creatures corruptibles étoient composées de leur mélange.

Je ne m'arrêterai point ici à faire des reflexions vagues sur l'étimologie du Nom des Bracmanes, aujourd'hui appelés Bramins. Quelques-uns ont voulu les faire descendre d'Abraham, de sorte que selon eux, Bramins, seroit comme qui diroit Abrahamites. Je ne dirai rien non plus des trois Mages qui vinrent d'Orient en Judée, pour y adorer JESUS-CHRIST, & que quelques autres (a) prétendent avoir été des Bracmanes. Toutes ces conjectures ne sont fondées que sur des rapports de mots, ou sur quelque ressemblance dans les manieres, & ne contentent point l'esprit. Lorsque l'on veut raisonner juste, & ne tirer que de bonnes consequences, il faut avoir de bons principes, & des preuves plus solides: ainsi sans vouloir examiner d'où sont descendus les Bramins & quelle est leur origine, je me contenterai de comparer ce qu'ils furent autrefois avec ce qu'ils sont aujourd'hui; au moins, autant que je le puis connoître.

(b) Les Bramins d'à present ont conservé d'assez
E 2 beaux

(a) *Carmine laesa Ceres sterilem vanescit in herbam,
Deficiunt laesi carmine fontis aquae,
Illicibus glandes, cantataque vitibus uva
Decidit, & nullo poma movente fluunt.*

(b) Pourquoi citer S. Jerome à cette occasion? il valloit mieux citer Philostate, qui a écrit la vie d'Apollonius de Tyane dont il est ici question.

(a) *Jo. Jac. Boissard.*

(b) Pour bien sentir cette conformité; voions ce qu'on a écrit chez les anciens touchant les Bracmanes. Ils faisoient, dit-on, profession de suivre les dogmes & les enseignemens de Pythagore. Ils s'adonnoient beaucoup à la magie. Ils couchoient à terre & ne se nourrissoient que d'herbes. Ils adoroient le Soleil & conservoient avec grand soin le feu, qui étoit fait par l'ardeur des raions de cet astre. Ils faisoient mille prieres & observoient mille ceremonies pour se le rendre favorable. Ils se lavoient dans de l'eau claire &c. Il n'y a que peu ou point de difference

beaux restes des connoissances des anciens Bracmanes. Ils sont habiles dans la science des nombres, & calculent les Eclipses du Soleil & de la Lune avec autant de justesse que nos meilleurs Mathematiciens d'Europe. Ils sont les regles les plus fortes de l'Arithmetique sans plume, sans crayon, & avec une facilité merveilleuse. Ils ont outre cela quantité de livres de morale, & quelques autres qui sont remplis des histoires fabuleuses de leurs Dieux. C'est là toute leur étude; car pour ce qui regarde la Chronologie, ils y sont les plus ignorans de tous les hommes. Un siecle est pour eux une antiquité si reculée, qu'il leur est impossible d'y fouiller: tous les livres qui parlent des temps qui les ont précédés n'étant qu'un mélange de contes de leurs Divinités, & de leurs anciens Rois, dans lesquels ils n'ont aucune époque fixe. Pour mieux dire, les Bramins sont aujourd'hui ce que furent autrefois les premiers Savans de chaque Nation, qui par un malheur pour la science historique négligerent l'étude des temps, sans s'embarasser de toutes les peines qu'une pareille négligence causeroit à leurs descendans.

Les Caldéens s'appliquèrent uniquement à étudier le cours des Astres, & à interpréter les songes. Le débordement du Nil donna lieu à la Geometrie chez les Egyptiens. Les Assyriens & les Perses chercherent les moyens de connoître la nature, & de pénétrer dans ses secrets. Les Grecs, dans leurs commencemens écrivirent peu, ou n'écrivirent que conformément à leur inclination. Ils ne parlerent presque que des intrigues amoureuses de leurs Divinités; comme pour s'exciter par là à les imiter dans leurs plaisirs. Excepté quelques livres de morale, ou quelques conseils pour une vie honête & tranquille, tels que les a donné Hesiodé, qui même dans la plus grande partie de ses ouvrages a traité de la generation des Dieux, & par conséquent d'un amas confus de toutes sortes de fables, il ne nous reste rien de remarquable de ces premiers tems, & c'est ce que l'on a de meilleur & de plus certain, sur les origines de la Grece: encore ce peu là n'est il fondé que sur des conjectures, qui ont pû être appuyées de quelques anciens monumens. Lors qu'après plusieurs siecles écoulés les hommes ont voulu s'appliquer serieusement à l'histoire; ils ont été obligés ou d'obmettre bien des choses, ou d'inventer & de tirer, pour ainsi dire, une chronologie de leur propre fond; y ayant sur les premiers âges du monde presque autant de sentimens qu'il y a d'historiens. Ainsi les siecles futurs courroient le même risque à l'égard de notre temps, si toutes les autres nations étoient aussi négligentes là-dessus, que le sont les Indiens. La principale, & pour mieux dire, l'unique école des Bramins est à Benares, ville située sur le Gange.

J'ai dit que les Indiens donnent beaucoup dans les Talismans & dans les proprietés secrètes des corps célestes, des figures, & des nombres. C'est chez les Bramins, qui passent encore pour très habiles & très expérimentés, que se conservent ces prétendus mystères. Le commun peuple n'y a point de part. On dit que les Bracmanes ont été autrefois très-versez dans les sciences cachées, & en effet tous ceux qui

rence de ces coutumes des anciens Bracmanes à celles des Bramins d'aujourd'hui. Ceux-ci sont aussi zélés partisans de la Metempsychose, ils passent pour des enchanteurs, couchent à terre, ne vivent que d'herbes, se lavent scrupuleusement, prennent de l'eau & la jettent vers le soleil comme un hommage qui lui est dû. Les anciens Bracmanes étoient autrefois divisés en deux Classes, dont l'une étoit des Bracmanes proprement nommés ainsi, & l'autre des Gymnosophistes. Ceux d'entre les Bramins qui ont le plus de rapport à ces anciens Gymnosophistes, c'est la secte des *Fauquis*, gens presque sauvages & vivant sous le joug d'une Discipline insupportable comme les Gymnosophistes, & qui ne leur cedent ni du côté de l'hypocrisie, ni de celui de l'orgueil.

s'appliquoient à l'étude de ces sciences obscures & que l'on peut appeller énigmatiques, passoient dans les Indes pour y profiter des lumieres des Bracmanes, & pour y trouver les secrets de la magie naturelle dans toute leur pureté & dans toute leur étendue. Tels sont, par exemple, les combinaisons de certains nombres, ou de certaines lettres, & quelques figures bizarres, par lesquelles ils croioient pouvoir découvrir l'avenir.

On prétend que la Cabale a tiré une bonne partie de ses rêveries de la Philosophie de *Phoë* dont nous avons parlé dans l'article de la Metempsychose. On découvre aussi dans cet amas confus de Rabbinnisme & de Magie quelque chose d'aprouchant de la doctrine des Lettrez Chinois touchant le Ciel, & cette matiere étherée, dans laquelle *Phoë* disoit que les ames se resolvoient après être séparées des corps. Si ce Philosophe Indien a crû que nos ames se dissipent dans les airs, dont même, selon lui, elle font une partie; les Cabalistes n'ont pas des idées moins étranges sur la matiere dont le Ciel est formé. Ils croient cette matiere animée, & pretendent que la Reine du Ciel, *Regina Caeli*, dont parle le Prophete Jeremie dans son quarante quatrième chapitre, est l'ame de ce Ciel materiel qui paroît à nos yeux. On croit encore que la Cabale a tiré plusieurs choses de la Philosophie de Platon, qui n'est (a) qu'une suite de celle de *Phoë*.

S'il falloit juger de la prétendue Magie & de la science occulte de tous les Indiens par celle d'un vieux Bramin, que j'ai vû à Pondichery; je n'en aurois pas une fort grande opinion. Ce bon homme, qui passoit pour un des plus sçavans & en même tems pour un des plus à craindre du Païs, à cause de tout le mal qu'on disoit qu'il pouvoit faire par le moyen de son art, vint plusieurs fois chez moi. Il me promit de me faire voir des choses étranges & de m'apprendre de grands secrets, & me dit qu'il étoit obligé pour cela d'égorger un coq: mais qu'il falloit que le Sacrifice se fit secretement. Car comme je l'ai dit ailleurs, il leur étoit deffendu de faire des Sacrifices sanglans à leurs Dieux. J'étois cependant fort resolu de ne le pas laisser passer outre, si j'avois vû qu'il eut voulu en venir aux invocations, & que je me fusse aperçû que la nature n'eut plus eu de part à ce qu'il avoit dessein de faire. J'avois seulement envie de voir, jusqu'où pourroit aller la confiance qu'il avoit en son art, & si ses preparatifs auroient quelque chose de commun avec ceux dont les anciens Païens se servoient en de pareilles rencontres. Il m'en épargna la peine. Soit qu'il s'aperçût que je ne donnois pas dans tout ce qu'il me contoit de ses enchantemens, ou qu'en effet il n'eut que la reputation d'être habile homme, sans l'être véritablement; il ne voulut jamais venir à la conclusion, & trouva toujours pour excuse mille inconveniens. Quelquefois le temps n'étoit pas favorable; quelquefois il n'avoit pû trouver un coq bien conditionné, & tel qu'il le falloit pour un sacrifice. Enfin il y avoit toujours quelque empêchement. Peut-être aussi ne voulut-il pas ravaler ses hautes connoissances jusqu'à les communiquer à un profane qui n'étoit pas initié aux mystères des Bramins. Enfin il n'alla pas plus loin & se contenta des grandes promesses qu'il m'avoit faites: ce qui me confirma dans ma premiere opinion & dans l'idée que je m'étois toujours faite de ces rêveries.

(a) Il ne faut pas l'appeller suite; n'étant pas possible que Platon ait rien pris de ce *Phoë*, qui n'étoit pas son contemporain, puis qu'il a vécu après lui.

XXIX. De l'aversion que les Indiens ont pour le vin.

Je ne sçais à quoi l'on pourroit attribuer l'aversion que les Indiens ont pour toutes sortes de vins. On ne peut pas dire qu'ils la tiennent des Mahometans ; puisqu'il n'y a que très-peu de temps que ceux-ci sont maîtres des Indes ; outre qu'il paroît que les Indiens vivoient dans cette abstinence long-temps même avant Mahomet , qui ne commença à publier sa nouvelle religion que dans le commencement du septième siècle.

On n'oseroit en cette occasion remonter jusqu'au déluge , & dire que dès ce tems là quelques hommes voulant imiter ceux qui avoient vécu avant cette inondation générale , & qui , faute de connoître le vin , n'en avoient point bû , s'abstinrent absolument de cette boisson. Peut-être que la posture indecente dans laquelle cette boisson mit Noë , fut cause de cette abstinence : mais ce seroit supposer une chose dont on n'a aucune preuve , & d'ailleurs cette hypothèse ne s'accommoderoit pas avec les témoignages de quelques Auteurs que je m'en vais rapporter.

Je crois que la raison la plus probable que l'on en puisse donner c'est la vertu de quelques anciens Bracmanes. Il est apparent qu'ils eurent une forte aversion pour tout ce qui pouvoit les entraîner dans le désordre & leur déranger la raison. Cela leur fit regarder comme très pernicieuse une boisson capable de faire perdre à l'homme la raison , c'est-à-dire ce qu'il a de plus cher. (a) Enfin ils se trouverent engagés à inspirer ces sentimens aux peuples qu'ils gouvernoient.

La même abstinence a été observée chez les Juifs & les Nazaréens. Non seulement ceux qui naissent tels , comme Samson , & St. Jean Baptiste , mais ceux même qui faisoient vœu de rester dans l'état de Nazaréens pendant un certain nombre d'années devoient s'abstenir de vin , de toute boisson qui peut enivrer , & de raisins frais & secs. C'est ainsi que cela est ordonné dans (b) les Nombres. Nous avons encore dans l'Ecriture l'exemple des Rechabites descendants de Jonadab fils de Rechab , lesquels ne buvoient aucune sorte de vin. On sçait que les Mahometans ne boivent point de vin , mais à l'égard des raisins , ils en mangent sans aucun scrupule.

L'on ne doit pas dire que les Indiens ne boivent point de vin faute d'en avoir ; car je suis persuadé qu'il a été en leur pouvoir de faire du vin , puis que les vignes que les Européens plantent chez eux viennent assez bien. J'y ai mangé de bons raisins ; & l'on m'a assuré qu'aux environs de Golconde , qui n'est pas fort avant dans les terres , il y a quantité de vignes.

Les Bramins boivent beaucoup de beurre fondu. On m'a assuré même qu'ils en font entr'eux des excès tout à fait surprenans , & que ce beurre leur monte à la tête & les enivre. Cela paroît extraordinaire. J'aurois souhaité d'en voir l'expérience , s'il avoit été possible ; mais ils sçavent si bien prendre leurs mesures , & faire si secrètement leurs affaires , qu'il est impossible de les surprendre.

(a) Les Coutumes doivent leur origine à l'utilité ou à la nécessité. Le vin & toutes les liqueurs fortes sont pernicieuses dans les Pais chauds , à cause de la forte dissipation des esprits. L'expérience y a appris qu'il seroit utile de se priver de ces liqueurs , & les habiles gens , tels que les premiers Bracmanes &c. ont crû que pour mieux se concilier le peuple , & pour se faire un plus grand mérite de leur abstinence , il falloit en faire un point de Religion , & l'enseigner comme tel.

(b) Numer. c. 6. v. 3. *A vino , & omni quod inebriare potest abstinebunt. . . . uvas recentes succasque non comedent.*

Les Romains ont toujours bû du vin. Dans leurs commencemens l'usage de cette liqueur étoit interdit chez eux aux femmes , de peur que (ainsi que le dit Valere Maxime) cela ne les jettât (a) dans quelque désordre. Ils étoient si exacts & si rigoureux à faire observer cette loi , qu'Egnatius Meceninus , après avoir appris que sa femme avoit bû du vin , la tua sans en être puni. (b) Cette affaire arriva sous le regne de Romulus. Cette rigueur étoit un effet de la jalousie des maris ; car ils ne croioient pas qu'une femme qui avoit bû fût capable de défendre son cœur , & de résister aux attaques d'un galant ; en quoi ils ne se trompoient pas. Ovide , qui se connoissoit en galanterie , n'ignoroit pas que le vin porte les hommes à la débauche , mais il semble proposer contre l'amour un remède qui ne vaut gueres mieux que le mal qu'il prétend guérir. (c) C'est de boire avec excès.

Les Prêtres d'Egypte furent très long-temps sans boire de vin , & comme les Rois de cet Etat étoient Prêtres , ils furent obligés d'observer la même abstinence. On remarque , que Psammetichus fût le premier Roi d'Egypte qui but du vin environ six cents quarante ans avant JESUS-CHRIST , ce qu'apparemment il ne fit qu'à l'exemple des Syriens chez lesquels il s'étoit retiré , dans le temps que Sabachus Roi d'Ethiopie entra dans l'Egypte. Mais quoique cette boisson fût en usage sous son regne & sous celui de ses successeurs , ils s'en servirent toujours avec modération , & il y avoit même des loix qui prescrivoient la quantité de vin que les Rois & les Prêtres devoient boire. Non seulement on ne buvoit point de vin en Egypte avant ce Prince ; mais même on n'osoit pas y en présenter dans les Sacrifices aux Dieux , comme quantité d'autres peuples le pratiquoient ; parce que les Egyptiens croioient que cette liqueur étoit haïe des Dieux , & que les vignes avoient été produites du sang des impies , qui s'étoient autrefois soulevés contre le Ciel. Je rapporte ceci après Plutarque , qui se sert du témoignage d'Hecatee. (d) Voici les paroles de son Traducteur Latin.

J'ai déjà dit qu'il est constant que les Indiens ne boivent point de vin , & que les Bramins ont particulièrement de l'aversion pour cette liqueur. Cependant j'ai lu tout le contraire dans (e) Athenée , qui , sur le rapport de Chares de Mitylene , traite les Indiens de gens addonnés à la boisson. C'est à l'occasion d'un combat d'ivrognerie , qu'Alexandre établit entre les Indiens après la mort de Calanus , un des sages de la Ville de Taxilis , ou Taxila , & qui suivit ce Prince jusqu'en Perse , où il se brula publiquement & en cérémonie , seulement pour se délivrer

E 3

des

(a) Valer. Maxim. l. 2. c. 1. *Vini usus olim Romanis feminis ignotus fuit , ne scilicet in aliquod dedecus prolaberentur.*

(b) Plinius l. 14. c. 13.

(c) Ovid. de Remed. amoris.

Vina parant animum veneri , nisi plurima sumas.

(d) Plutar. de Iside , & Osiride. *Reges quoque ex sacrarum præscripto litterarum certa mensura vinum bibebant , ut scribit Hecateus , quia & ipsi essent Sacerdotes. Bibere cepit Psammetichus , cum neque bibissent ante , neque Diis libassent vinum , non id gratum Diis rati , sed sanguinem eorum , qui aliquando bellum Diis intulissent : ex quorum cadaveribus terra permixtis putant vites esse ortas.*

(e) Athenæus Deipnosophista. l. 10. Je rapporterai ici les propres paroles du Traducteur d'Athénée. *Chares Mitylæus in suis de Alexandro historiis , cum de Calano Indo Philosopho narrasset , illum in accensum rogi se projecisse & ita obisse , refert Alexandrum ad ejus tumulum Gymnicos ludos edidisse , ac musicos , & qua laudaretur funebrem orationem haberi præcepisse : tum etiam , quoniam Indi bibaces erant , mera potione certamen proposuisse , cujus premium esset primario victori talentum. Secundario mina triginta , tertio decem : eorum autem , qui tum vinum avidius biberunt , triginta quinque perfrigeratos , mox exspirasse ; in tentorii autem sex exiguo post intervallo perisse , victoriam obtinuisse quendam nomine Promachum , epotis meri congiis quatuor.*

des incommoditez de la vieillesse qu'il commençoit à ressentir.

Le Texte de Quinte-Curce ne rapporte point l'histoire de Calanus. Elle ne se trouve que dans (a) son supplément : mais il n'y est point parlé de ces fameux buveurs, ni du prix qu'Alexandre donna au Vainqueur, ce qui me surprend. Une histoire comme celle-là étoit assez curieuse pour trouver place entre un nombre infini d'autres faits que cet Auteur nous rapporte au sujet de son Heros, & qui assurément ne sont pas aussi extraordinaires à beaucoup près que l'est celui-ci. Il dit cependant dans un endroit, que tous les Indiens avoient une forte inclination pour le vin, & (b) qu'ils en buvoient beaucoup. Il parle pour lors des Courtisanes, qui versaient à boire au Roi Indien, & qui le portoient au lit lorsqu'il avoit bien bu. Je m'étonne encore qu'Arrian, qui nous a donné assez au long toutes les particularitez de la mort de Calanus, ne nous ait rien dit de cette terrible Bacchanale, où celui qui remporta le prix but quatre Conges de vin, c'est-à-dire cent quatre vingt douze pintes : aussi mourut-il peu de jours après sa victoire.

J'avoue que je ne sçai comment accorder ces deux passages de Quinte-Curce & d'Athenée avec la manière dont vivent à présent les Indiens. Si celui de Quinte-Curce n'étoit pas si general, on pourroit dire, qu'il n'y avoit que quelques-uns de ceux qui étoient voisins des Perses, qui fussent adonnez au vin ; car les Perses buvoient beaucoup, mais cet Auteur dit positivement, que tous les Indiens étoient dans le même cas. . . . *Vinum. . . . cujus omnibus Indis largus est usus*, comme je viens de le remarquer. Cela me surprend d'autant plus, qu'ils suivoient pour lors déjà la Philosophie du célèbre Phœ, qui est celle qu'ils suivent encore aujourd'hui ; & que les Bracmanes qui les gouvernoient en ce temps-là ; passoient pour les hommes du monde les plus sages & les plus éclairez. Je ne conçois donc pas comment ils pouvoient autoriser de pareils desordres. Comment Alexandre fit-il crever tant de gens à force de les faire boire ? & cela pour célébrer les obsèques d'un homme aussi retenu & aussi vertueux qu'on nous représente Calanus. Comment ce Prince se servit-il de fols, pour honorer la mémoire d'un homme si sage ? Concluons de tout ceci, que s'il est vrai que les Indiens aient été autrefois tels que ces deux Auteurs nous les dépeignent, il faut qu'ils aient bien changé dans la suite, puisque de grands yvrognes ils sont devenus sobres & ennemis mortels du vin.

On demandera sans doute, depuis quand ce changement s'est fait. Une époque comme celle-là mérite bien d'être remarquée : mais c'est un article auquel je crois que personne ne pourra répondre, parce que cette aversion que les Indiens ont pour le vin paroît, pour ainsi dire, innée en eux, & que, comme j'ai déjà dit, on a de la peine à croire qu'ils aient jamais pu vivre autrement qu'ils vivent aujourd'hui. Outre cela si ce changement s'étoit véritablement fait, il auroit fallu qu'il se fut introduit par le moyen de quelque fameux Législateur, qui eût été absolu dans toutes les Indes. Depuis Alexandre, on n'entend point dire que les Indiens aient eu un homme de ce caractère : mais je m'aperçois, qu'en rapportant toutes ces raisons pour tâcher d'insinuer que les Indiens n'ont jamais été buveurs, ou du moins pour faire naître des difficultés contre cette opinion, je m'expose à me faire reprocher, que je m'oppose ouvertement au témoignage de Chares de Mitylene & à celui de Quinte-

Curce. J'avoue que j'ai de la peine à me rendre à ce qu'ils nous rapportent des Indiens, & si je ne rejette pas entièrement ce qu'ils en ont avancé, je ne puis au moins m'empêcher de dire, que je crois le passage de Quinte-Curce trop general, & que ce vice qu'il leur reproche ne regardoit que quelques cantons particuliers des Indes, qui, comme je viens de dire, étoient probablement, ceux qui confinoient avec la Perse. On doit même remarquer, que dans les Indes Alexandre s'écarta peu de l'Indus & de l'Hydaspes, & que par conséquent il ne lui fût pas fort difficile d'avoir du vin de Perse, & entr'autres de celui de Schiras, qui est vers les confins de la Perse. Ce vin est renommé dans toutes les Indes, & c'est celui qu'on y boit le plus communément. Il y a quantité de Vaisseaux qui en vont chercher, & qui le portent vendre dans tous les endroits où les Européens sont établis.

XXX. De leur negoce & de leur mauvaise foy.

Les Indiens s'appliquent beaucoup au commerce, & y réussissent assez bien : mais l'on doit être sur ses gardes, lorsqu'on fait quelque marché avec eux ; car quand ils ne trompent point, c'est qu'asseurement ils ne le peuvent. Quelque déraisonnable que soit la proposition qu'ils font sur quelque marché, & quoi qu'ils fussent une chose de plus de la moitié, cela se fait avec un sang froid qui démonte souvent les Européens. On a beau s'emporter contre eux, ils ne répondent que des honnêtetés, & pendant qu'on jette son feu, ils écoutent avec beaucoup de flegme sans dire un seul mot desobligeant. D'autre côté quand on ne leur offriroit que cinq sols d'une chose qui vaudroit dix pistoles, ils ne s'en facheroient pas, ni ne releveroient avec aigreur la proposition déraisonnable, qu'on leur fait. Quoi qu'il en soit, ils viennent insensiblement à leur but. Ils aiment même à avoir affaire à des gens prompts, & disent que ceux-là sont ordinairement plus aisés à réduire que les flegmatiques : en quoi ils ne se trompent pas.

Ils sont outre cela grands usuriers, particulièrement à l'égard des étrangers : & peut-être en a-t-on fait chez eux un point de Religion, ou du moins une chose permise, comme il semble qu'elle l'étoit autrefois chez les (a) Juifs. Que cela soit ou non, les Indiens (b) ne leur cedent en rien sur cet article.

XXXI. Du rang qu'ils donnent aux arts, & du sentiment des anciens sur la soie.

Les arts ne sont estimez chez les Indiens qu'à proportion qu'ils sont nécessaires à la vie : (c) ainsi le métier de labourer la terre & celui de garder les troupeaux y sont les premiers, pendant que celui d'Orfèvre y est des plus vils & des plus ravalez.

Ils sont très ignorans dans la sculpture & dans le dessin : mais tout le monde sçait la manière dont ils travaillent en soie & en coton. Il y a bien des siècles qu'ils sont renommés à cause de leur adresse en ces ouvrages.

Le

(a) Deuter. c. 23. v. 19, 20. Non fœnerabis fratri tuo ad usuram pecuniam nec fruges, nec quamlibet aliam rem, sed alieno. Fratri autem tuo, absque usurâ id quo indiget commodabis. On ne doit pas croire qu'à cause de cela Dieu ait permis l'excès dans l'usure.

(b) Voirs là-dessus les Voyages de Tavernier, Chardin, Bernier &c.

(c) En cela ils ont conservé l'idée que les premiers hommes ont eue de l'agriculture. Elle doit naturellement avoir le pas sur les arts qui sont le moins nécessaires à la vie.

(a) Quintus Curtius l. 10.

(b) Idem l. 8. Ab iisdem vinum ministratur, cujus omnibus Indis largus est usus.

(a) Le Pere Petau, rapporte après plusieurs autres, qu'environ l'an vingt-cinquième du Regne de Justinien, c'est-à-dire vers le cinq cent cinquante deuxième du salut, quelques Moines, qui vinrent des Indes à Constantinople, y apportèrent des œufs de vers à soie, & y enseignèrent la maniere de la travailler.

Ce savant Chronologiste, & tous ceux qui ont parlé comme lui, ont simplement voulu dire que jusqu'à Justinien l'on ne faisoit point de soie dans l'Empire d'Orient, mais non qu'elle n'y fut pas en usage, car on l'y connoissoit long-temps avant le regne de cet Empereur.

Par exemple Ezechiel (b) voulant déplorer le misérable état où la fameuse ville de Tyr devoit se trouver reduite, après avoir rapporté tout ce qui contribuoit à sa grandeur, ajoute qu'elle trafiquoit avec les Syriens & qu'entre autres choses elle tiroit de chez eux des soies. Les Syriens pouvoient en avoir très facilement des Indes, en descendant par l'Euphrate dans le golfe de Bassora.

Les Perses s'en servoient aussi anciennement, & les habits de soie étoient chez eux une marque de dignité. Entre les honneurs qu'Assuerus fit à (c) Mardochée il ne faut point oublier celui de lui donner un manteau de soie.

Qu'on ne s'imagine donc pas, que la distance qui étoit entre les peuples voisins de la Palestine & les Indes les empêchât d'y négocier. L'auteur du livre de Job n'ignoroit point la maniere dont on travailloit aux Indes en toiles peintes, & généralement en toutes sortes de teintures : car lorsqu'il veut montrer que la Sagesse est au-dessus de tous les biens de la terre, quelques précieux qu'ils puissent être, il dit (d), que les teintures même des Indes ne peuvent entrer en comparaison avec elle. L'on objectera peut-être que ce que les anciens apelloient *Sericum* n'étoit pas la même chose que notre soie, & que par conséquent les Moines, qui revinrent des Indes à Constantinople, non seulement y enseignèrent la maniere de la travailler, mais encore furent les premiers qui en apportèrent ; & qu'avant eux on ne s'y servoit point de soie telle que nous l'avons aujourd'hui. Plusieurs Auteurs sont encore de ce sentiment, & prétendent, qu'il y avoit une grande différence entre le *Sericum* des (e) anciens & la soie d'à présent ; mais je ne vois pas que leur opinion soit fondée sur quelque chose de fort solide, puis qu'ils ne sont fondés que sur ce que quelques-uns ont dit autrefois de la maniere dont se faisoit le *Sericum*, laquelle n'a aucun rapport à notre façon de tirer la soie : ainsi il me semble que cela ne conclut rien pour prouver que l'un n'a pas été la même chose que l'autre. Il est fort possible que les Juifs, les Grecs & les Romains en faisant usa-

ge de la même soie que nous avons, lui aient donné une origine différente de celle qu'elle a, parce qu'ils ne connoissoient pas la maniere dont on la faisoit ; ni d'où elle étoit tirée ; étant trop éloignés du pays où l'on la travailloit.

Plusieurs croient par exemple, qu'elle se tiroit de l'écorce d'un arbre, que l'on trouvoit le moyen de peigner & de filer ; comme le rapportent (a) Strabon & (b) Pausanias. Plin & avec lui quantité d'anciens ont dit qu'elle se faisoit d'une espece de laine, qui se formoit sur les arbres des Indes. Cela paroît d'abord rapporté en l'air & sans aucune vraisemblance ; cependant si l'on veut bien examiner la chose à fond, l'on trouvera que peut-être Plin & ceux qui ont suivi son sentiment ne se sont pas si fort trompés qu'on le pense, ou du moins que ce qu'ils ont dit n'étoit point avancé sans fondement. Il y a toutes les apparences, qu'avant que les hommes eussent la maniere de nourrir les vers à soie, & de les faire travailler, il y avoit beaucoup de ces insectes dans les bois, qu'ils y choissoient les arbres dont les feuilles étoient les plus tendres, & qu'ils filoient leur soie autour des petites branches, comme font encore aujourd'hui les chenilles, avec lesquelles les vers à soie ont beaucoup de ressemblance. Les hommes trouvant ces petits pelotons de vers sur les arbres & formés à peu près comme une feve, s'imaginèrent que ces sortes d'arbres produisoient naturellement & l'un & l'autre, & que ces pelotons n'avoient point d'autre origine que celle là. Ce sentiment, quoique faux, avoit au moins un fondement, & est même bien plus soutenable que celui qui a fait sortir la soie de l'écorce d'un arbre.

(c) Ovide dans ses Metamorphoses parle de certains vers qui entouroient de filamens les branches des arbres, & qui prenoient ensuite la forme de Papillons.

Peut-être que le Poëte a voulu parler des chenilles, qui filent une espece de soie, & qui se changent aussi en Papillons. Mais peut-être aussi a-t-il voulu parler des vers à soie, qui dans ce temps-là devoient être dispersés dans les bois, comme le sont les chenilles. Et comme on n'en tiroit aucun usage, aussi n'en prenoit-on aucun soin. On pourra objecter que les filamens dont parle Ovide étoient blancs, *canis filis*, ce qui semble ne point convenir à la soie que nos vers font ordinairement, laquelle est presque toujours jaune ; mais je crois qu'on pourroit répondre à cela, que la rosée & le grand air donnoient peut-être cette couleur à la soie. Cependant je ne voudrois pas l'affirmer, & je ne donne ceci que comme une conjecture.

Presque tous les Auteurs conviennent entre eux sur l'étimologie du mot *Sericum*, qu'ils font descendre d'un certain peuple appelé (d) *Seres* ; mais comme plusieurs nations ont porté ce nom, il est très-difficile de connoître au juste quelle a été celle dont la soie a tiré le sien.

Il y a eu dans l'Ethiopie interieure, & vers la source du Nil, un peuple que l'on appelloit (e) *Seres*. Un autre occupoit les terres qui sont entre le Gange, l'Hidaspe, & l'Indus ; ce qui fait aujourd'hui l'Etat du

(a) Ration. temp.

(b) Ezechiel. c. 27. v. 16. *Syrus negotiator tuus. . . & Sericum proposuerunt in mercatu tuo.*

(c) Escher. c. 8. v. 15. *Coronam auream portans in capite, & amictus serico pallio.*

(d) Job c. 28. v. 16. *Non conferetur tinctis India coloribus.* C'est ainsi que la vulgate traduit : mais il y a dans l'Original *l'or fin d'Ophir*.

(e) La soie étoit certainement connue chez les Anciens plusieurs siècles avant Justinien : mais comme on ne savoit pas profiter du travail des vers à soie, elle étoit beaucoup plus rare qu'elle ne l'a été dans la suite, & sur tout depuis environ deux cent cinquante ans. Par exemple toutes les fabriques modernes d'étoffes de soie étoient absolument inconnues aux Grecs & aux Romains. Ils avoient pourtant des étoffes tissues de soie & de laine, quoique l'on ne trouve rien chez eux qui ait véritablement rapport aux *Damas*, dont l'origine est due à la Ville de ce nom, aux *raz* qui nous sont venus de Maroc, aux *Armosins*, qui nous sont venus d'Ormuz &c. mais quoi qu'il en soit, divers passages des Anciens prouvent l'usage de la soie, & de tout ce qu'on peut dire au contraire on n'en tirera que cette conséquence, c'est qu'elle étoit chez eux très rare & très chère.

(a) Lib. 15.

(b) In Eliacis.

(c) *Quaque solent canis frondes intexere filis
Agrestes tinea, res observata Colonis,
Fatali mutant cum Papillone figuram.*

(d) On croit que ces *Seres* sont les Chinois, & cette opinion paroît avoir quelque fondement. Le Roiaume de la Chine produit une prodigieuse quantité de soie, & selon les Annales des Chinois, il paroît qu'on la travailloit dans cet Empire huit cents ans avant la naissance de Jesus-Christ.

(e) *Salmasii Exercit. Plin. in Solinum.*

du grand Mogol & une partie de celui de Perse. Enfin le troisième Peuple de ce nom demouroit au Nord de la Chine, & (a) son Pais étoit borné au Levant par l'Océan Oriental, au couchant par la Scythie: ce qui compose les Royaumes de Tangut, & de Niuché, lesquels font une partie de la grande Tartarie. La Ville capitale s'appelloit *Issedon Serica*, que plusieurs croient être celle qui porte à présent le nom de (b) *Su-chur*.

Si l'on vouloit chercher absolument l'étimologie du mot *Sericum* dans le nom d'un de ces trois peuples, il me semble que l'on devroit la tirer de celui qui étoit entre le Gange, l'Hidaspe & l'Indus; ce pais étant très-abondant en soie & le trafic assez aisé à faire de là en Palestine, par le moien du Golfe de Perse & de l'Euphrate. Sans aller chercher si loin, je crois que l'on pourroit très-bien rapporter le *Sericum* aux Siriens, qui, comme je viens de le remarquer, trafiquoient en soie avec les Marchands de la ville de Tyr, qui la faisoient ensuite passer dans toute la Palestine. Quoi qu'il en soit, presque toutes les Nations Orientales ont convenu dans le nom qu'elles ont donné à la soie. Les Hebreux l'appelloient *Sericot*, les Siriens *Seriaca*, les Grecs appellent un habit de soie *Sericos*. Quelques uns ont prétendu que ce mot *Sericos* vient de l'Arabe *Sarac*, qui signifie être resplendissant.

XXXII. De la maniere dont les Indiens écrivent, & de ce dont ils se servent au lieu de papier.

Les Indiens écrivent sur la feuille d'un arbre, que l'on appelle Latanier. C'est une espece de Palmier dont les feuilles ne sont pas si longues que celles du Palmier ordinaire. Elles sont fortes & épaisses. Ils écrivent avec un poinçon. Lorsque les lettres sont tracées, quelques-uns passent du noir sur toute la feuille, & remplissent ainsi les caractères; mais la plupart se contentent des traces que le fer y a faites. Ces feuilles ne demandent pas beaucoup de preparation: il suffit de les laisser sécher, & de les separer ensuite par côtes; car elles sont faites comme un evantail. Lorsqu'elles sont séchées comme il faut, elles ont la couleur de la paille; mais à la longueur du tems elles brunissent fort.

On a parlé anciennement de ces feuilles sur lesquelles écrivoient les Indiens, & l'on appelloit l'arbre qui les porte, *Talos*. On avoit pris, selon toutes les apparences, *Talos* pour *Latos*. Entre *Latos* & *Latanier*, il n'y a pas grande différence. Il est vrai que ce mot n'a pas une terminaison Indienne; mais comme il venoit de loin, on a cru apparemment devoir l'habiller à la Grecque, & le faire terminer en *os*. Peut-être aussi que les Grecs qui l'ont connu lui ont donné une terminaison conforme à leur langue. Cependant il paroît par la description qu'on a faite de cet arbre, que l'on ne le connoissoit point du tout; car on a dit que ses feuilles avoient six coudées de long, en quoi on s'est fort trompé. Les feuilles de Latanier vont rarement jusqu'à deux coudées. Il se peut fort bien faire que l'on ait pris le Bananier pour le Latanier. Celui là a souvent des feuilles de dix, & même de douze piés de long; mais elles sont si minces, que le moindre vent les déchire; de sorte qu'il seroit impossible d'y écrire.

L'on peut s'imaginer facilement que l'Ecriture ne fut pas si commune dans sa premiere origine qu'elle le devint dans la suite; aussi ne s'en servoit-on pas indifferemment pour toutes sortes de choses, mais seulement pour celles qui meritoient de durer éternellement dans la memoire des hommes.

(a) Orozius. Strabo. Plinius. Ptolom. &c.

(b) C'est une ville de la Province de Tanguth.

On écrivoit donc rarement, & lorsque l'on écrivoit on travailloit pour les siècles. Il y a quelque apparence que les pierres furent la premiere matiere dont les hommes se servirent d'abord pour transmettre les événements à la dernière posterité. L'on prétend qu'Enoch grava sur deux Obeliskes l'histoire de la creation de l'Univers. Les premieres & les secondes Tables, sur lesquelles furent tracés les Commandemens de la Loi, & que Dieu donna à son peuple par la main de Moïse, étoient de pierre. Josué, après la prise de la Ville d'Hai, (a) écrivit le Deuteronomie autour d'un Autel qu'il éleva au Seigneur. On ne doit pas s'étonner, qu'il ait écrit tout le Deuteronomie dans un si petit espace. On sait assez qu'il contient trente quatre grands chapitres, & l'on convient que les pierres n'étant pas polies, le fer n'y ayant point passé, les caractères devoient être plus grands qu'ils ne l'auroient été sans cela: mais il faut savoir aussi qu'alors on écrivoit presque tout par abbreviation, & même ordinairement (b) en caractères hieroglyphiques. C'est de cette maniere qu'on a pu écrire toute l'Iliade d'Homere sur la peau d'un serpent, & qu'on a ramassé tous les Actes des Martirs, & (c) écrit jusqu'à leurs dernières paroles. Cette coutume qu'on avoit alors d'écrire par abbreviations faisoit qu'on écrivoit avec une vitesse surprenante. Aufone dit, que la main de certaines gens alloit plus vite que la parole, & qu'ils avoient plutôt écrit ce qu'on leur dictoit qu'on n'avoit achevé de le prononcer. Avant lui Martial avoit dit la même chose. (d)

Dans la suite des tems on se servit aussi des Metaux pour y écrire, & Job dans son malheur souhaitoit de trouver quelqu'un qui put tracer sur des lames de plomb, & avec un stile de fer, tout ce qu'il diroit, ou le graver sur le caillou. (e) Lorsque Judas Machabée envia une Ambassade aux Romains, les articles de la ligue offensive & deffensive, que cette République fit avec les Juifs, furent (f) gravez sur des tables d'airain, & envoyez à Jerusalem. Ceux de Sparte aiant appris que Jonatas étoit mort, & que son frere Simon lui avoit succédé dans le Souverain Pontificat, & dans le gouvernement de la Judée, lui (g) écrivirent également sur des tables d'airain. Enfin c'étoit ordinairement sur ce metal que s'écrivoient les Traitez, les Lignes, & generalement les actes publics.

Les Tables de bois furent aussi employées à cet usage. Quelques-unes étoient enduites de cire; mais communément on se contentoit de tracer simplement sur le bois ce dont il s'agissoit. Quelquefois on se servoit pour cela de tables de Cedre; ce qui faisoit que ces ouvrages se conservoient si long-tems. Quelques-

(a) Josue. c. 8. v. 32. Et scripsit super lapides Deuteronomium &c.

(b) Il n'y a pas à douter que les Juifs n'aient emprunté les hieroglyphes des Egyptiens, puisqu'ils leur ont pris plusieurs autres coutumes tant religieuses que civiles: mais sans avoir recours aux hieroglyphes, l'Autel pouvoit être assez grand pour y écrire tout le Deuteronomie, & d'ailleurs on a vu l'Evangile selon S. Jean écrit en si petits caractères, qu'on pouvoit l'enfermer dans une coquille de noix &c.

(c) Supposé cependant, que l'on nous les ait données telles qu'ils les avoient dites & non pas telles qu'ils les devoient dire.

(d) Martial. Epigram.

Curram verba licet, manus est velocior illis;
Nondum lingua suum, dextra peregit opus.

(e) Job. c. 19. v. 23. 24. Quis mihi tribuat, ut scribantur sermones mei? quis mihi det, ut exarentur in libro stylo ferreo, & plumbi lamina, vel sculpantur in silice?

(f) 1 Machab. c. 8. v. 22. Et hoc rescriptum est quod rescripserunt in tabulis aneis, & miserunt in Jerusalem, &c.

(g) 1 Macab. c. 14. v. 18. Scripserunt ad eum in tabulis aneis.

quesfois aussi on prenoit indifféremment de toutes sortes de bois que l'on frottoit seulement d'une certaine eau, qui coule du Cedre ; & cette liqueur empêchoit les vers de s'y mettre. (a) Plin dit que l'on se servoit en Egypte de ce même suc de Cedre pour préserver les corps de la corruption.

Les Arabes se servoient anciennement d'os d'épaules de Mouton & de Chameau pour écrire, & plusieurs de ces os liés ensemble faisoient un livre. De là on peut juger qu'ils n'écrivoient pas beaucoup ; car il faudroit quantité de pareils os, pour faire un volume de médiocre grandeur. Aussi ne passaient ils pas pour de fort habiles gens dans le commencement du Mahometisme, & même long-temps avant. (b) Pocock dit qu'Othman & les premiers Sectateurs de Mahomet se servirent des mêmes os de Mouton & de Chameau, pour écrire les réveries de leur faux Prophète. Nous voyons par là quelle étoit leur grossièreté, qu'ils ne quitterent enfin que par le commerce qu'ils eurent avec les habitans de Medine, beaucoup plus polis que les habitans de la Mecque. C'est de ces derniers que je parle.

C'est en Egypte que l'on trouva le *Papyrus* : c'étoit une espèce de Jonc, dont on tiroit la peau que l'on battoit bien, & que l'on gommait ensuite. Toutes les autres nations en alloient chercher en Egypte & dès ce temps-là le nombre des livres commença à augmenter de beaucoup, cette plante ne demandant pas tant de préparation & n'étant pas d'un si grand volume que les tables dont on étoit obligé de se servir auparavant. Mais les Egyptiens, jaloux de la quantité de livres que faisoient les étrangers, & chagrins de voir qu'ils y réussissent aussi-bien qu'eux, défendirent de transporter davantage le *Papyrus* hors de leur Etat. Cette défense donna occasion à ceux de Pergame de préparer la peau de mouton, & de faire ce que nous appelons aujourd'hui le parchemin, auquel on donna à cause de cela le nom de *Charta Pergamena* (c) Herodote prétend cependant que les Ioniens l'ont trouvé long-temps avant ceux de Pergame.

Il seroit presque impossible de dire au juste qui ont été ceux qui ont inventé les caractères & la manière d'exprimer sa pensée par des figures. On n'a aucune certitude là-dessus. Les Phéniciens se flattoient d'en avoir été les inventeurs, & (d) Lucaïn dans sa Pharsale nous dit, que communément on le croit ainsi.

Mais s'il étoit vrai, comme nous l'avons déjà dit, qu'Enoch eut écrit sur deux Colonnes l'Histoire de la création du Monde, l'on pourroit dire, que les Phéniciens ne sont point les premiers qui se sont servis de l'Ecriture. Cependant il se pourroit qu'ils eussent été les inventeurs des lettres, quoiqu'on eût élevé des monumens avant eux & décrit les événements mémorables sur la pierre ou sur le métal. Cela pouvoit s'être fait par des (e) Hieroglyphes, au lieu des caractères, qui en eux-mêmes n'ont aucun

rapport avec ce qu'on leur fait signifier. Telles furent dans la suite les lettres des Phéniciens, & tels le sont aujourd'hui les nôtres. Ainsi les premiers hommes ont trouvé le moyen d'exprimer leurs pensées par des Hieroglyphes, & les Phéniciens par des caractères, qui en occupant plus de place exposoient plus clairement les pensées que ces (f) Hieroglyphes & étoient beaucoup plus aisés à faire : car comme l'on fait, les premiers étoient composés de figures de plantes & d'animaux ; de sorte que pour bien écrire, il falloit sçavoir passablement bien (g) dessiner.

Quand on commença de se servir de l'Ecriture, au lieu des Hieroglyphes on retint toujours l'usage des derniers dans les armoiries & dans les cachets : & si (h) Clement Alexandrin conseilla aux Chrétiens de son temps de prendre pour emblèmes des figures qui eussent quelque rapport au Christianisme, il leur laissa aussi l'usage de quantité d'autres dont se servoient les Païens.

Les Grecs prétendent aussi, que l'art d'écrire a pris naissance chez eux, mais sans aucun fondement. Tout le monde convient que Cadmus l'apporta de Phénicie en Grece. Il est vrai que les Grecs inventèrent des caractères différens des Caractères Phéniciens : mais ce fut plusieurs siècles après avoir reçu ceux de ce peuple, & ils ne se servirent même des nouveaux pendant très long-temps que pour des Scholies, & des Annotations, qu'ils écrivoient au bas de la Page, ou à la Marge. Cependant comme les lettres majuscules occupoient trop de place, & qu'étant presque toutes carées elles demandoient plus d'exactitude, ils les abandonnerent enfin pour suivre les courantes, & ne s'en servirent plus que pour les inscriptions publiques, pour les titres, & pour les commencemens des chapitres. Dans la suite les vieilles lettres furent appelées Initiales. On sçait que les Rabbinistes ont aussi de ces lettres courantes, dont ils écrivent leurs commentaires.

Le *Papyrus* d'Egypte a donné le nom à notre papier, qui est une des choses les plus utiles & les plus commodés que l'esprit de l'homme ait inventées. Cependant quoique rien au monde ne soit plus commun chez nous que l'est le papier, l'on ne sçait quand il a commencé, ni qui est celui à qui l'on est redevable de son invention. Quelques-uns ont prétendu qu'il étoit en usage dès le temps de Tite-Live, qui mourut la quatrième année du règne de Tibère : mais il est probable qu'ils se sont trompez, & que quand ce célèbre Historien a parlé de *tela linea* ; il a entendu par là la toile sur laquelle on peignoit. Il est constant qu'il s'en faut de beaucoup que le papier ne soit si ancien. Melchior Inchoffer Jésuite Allemand, qui vi-

vient, chez les Mexicains & même dans le Canada, si l'on en croit *La Fontaine*, qui les appelle les armoiries des Sauvages. Cet Auteur a trouvé le vrai nom des hieroglyphes. Ils étoient en quelque façon relatifs à nos armoiries d'aujourd'hui ; avec cette différence que les peuples qui ont eu des hieroglyphes s'en servoient pour la nécessité, ou peut être pour exprimer les choses avec plus de force, au lieu que nous ne nous en servons que pour satisfaire la vanité.

(f) Un hieroglyphe pouvoit suppléer à plusieurs termes, mais la pensée restoit obscure & énigmatique. Il auroit été fort difficile d'étendre loin la connoissance des arts & des sciences avec des secours si foibles.

(g) Ceux qui ont vu les hieroglyphes des Egyptiens & des Mexicains &c. conviendront facilement que les règles du dessin y sont fort mal observées. Nous croions avec raison que ces hieroglyphes, sont les premières ébauches de l'art du dessin. S'il y a quelque chose à admirer dans les hieroglyphes, c'est l'esprit & non pas les traits de la figure.

(h) *Clement Alexand. in Pedag.* Voici les paroles de son Traducteur. *Sint autem vobis signacula, columba, vel piscis, vel navis, quæ cursu veloci à vento fertur, vel lyra musica quæ usus est Polykrates, vel anchora nautica, quam insculpebat Seleucus, & si sit piscans aliquis, meminerit Apostoli, & puerorum, qui ex aquis extrahuntur.*

(a) Plin. l. 2. 4. c. 5.

(b) Pocock. *specim. histor. Arabica.*

(c) Herodot. l. 5.

(d) *Phœnices primi (fama si credimus) ausi, Mansuram rudibus vocem signare figuris.*

M. de Brebœuf a traduit heureusement & élégamment ces deux vers par les quatre suivans.

C'est de lui, que nous vient cet art ingénieux

De peindre la parole & de parler aux yeux,

Et par les traits divers des figures tracées

Donner de la couleur & du corps aux pensées.

(e) Il se peut aussi qu'ils n'aient eu d'abord ni hieroglyphes, ni caractères ; qu'ils n'aient eu d'autre secours pour conserver la mémoire des événements, que la tradition, les nœuds des Peuples Américains & autres pareilles inventions. Dans la suite ces moyens paroissant fort imparfaits on inventa les hieroglyphes, qui ont été en usage chez divers Peuples de l'O-

vivoit dans le milieu du siècle passé a porté les choses dans une autre extrémité en avançant que le papier ne passe pas deux cens ans ; mais on ne sçait comment un homme comme lui , qui n'étoit point neuf dans l'antiquité , a pû ignorer que nous avons plusieurs manuscrits qui ont plus de trois cens ans , & qui cependant sont écrits sur du papier tel que le nôtre. (a) Le P. Mabillon dit que Mr. d'Herouval lui a communiqué une lettre, que le Sire de Joinville écrivit à S. Louis sur du papier ordinaire, & juge de là qu'on ne hazarde rien en donnant au papier cinq cens ans d'antiquité.

Il est étonnant & facheux, que des choses comme celle-là restent cachées dans l'obscurité, & qu'on n'en puisse raisonner que par conjectures.

XXXIII. De leurs Armées, & de leur maniere de faire la Guerre.

JE ne m'étonne plus de ce que les Historiens nous rapportent des Armées nombreuses de Xerxes & de Darius, après avoir vû près de Balassor le camp des Maures. Ces sortes d'assemblées meritant plutôt le nom de cohue que celui d'armée. C'est un assemblage sans ordre, une foule de toutes sortes de gens, entre lesquels on ne remarque presque aucun ordre.

Premierement chaque cavalier a toujours avec soi tout au moins deux ou trois valets & autant de femmes. Les Omrahs, qui sont les Commandans & les Officiers generaux, en ont à proportion : ainsi dans une armée où il y aura cent mille ames, (b) ce sera beaucoup si l'on y trouve dix mille combatans. On peut juger de là dans quel desordre ils se trouvent lorsqu'ils sont les moins forts, & qu'ils sont obligez de se retirer : & combien d'embarras leur causent les femmes, les enfans, & quantité de bagage inutile : aussi font-ils rarement des retraites judicieuses.

Si les Gentils Indiens n'ont pas tant de femmes que les Maures, ils n'ont pas moins de valets & d'autres gens inutiles. Les Faquirs entr'autres y sont insupportables. Ils le sont aussi dans les Armées du Mogol, où l'on les voit en très-grand nombre, & où ils ne font d'autre métier que celui de demander l'aumône. Souvent même ils fixent ce qu'ils veulent avoir, selon le rang, & la qualité, & n'en rabattent pas un sou. Ils se tiendront pendant quatre ou cinq jours devant la porte d'une tente & crieront nuit & jour à pleine tête, *donne moi tant, donne moi tant* : de sorte que le plus court chemin c'est d'acheter son repos, & de les satisfaire.

Les Maures & les Indiens ne sçavent ce que c'est que d'escadronner dans le combat. Chacun donne de son côté : ainsi avec un Escadron bien ferré il seroit très-facile à un petit nombre de bons Cavaliers de les mettre tous en desordre. Il se trouve cependant de

très-braves Soldats chez eux, mais ils ne sont pas en grande quantité, & même presque tous ceux qui passent pour les plus déterminez prennent de l'opium avant que d'aller au combat : ce qui les rend furieux & les empêche de connoître le danger.

L'infanterie est en très-petit nombre dans les Indes, & n'y connoît pas mieux les évolutions que la Cavalerie. Lors même qu'ils sont au combat, la plupart se mettent derriere quelque buisson, & de là font feu sur les ennemis. Quelques autres, qui veulent venir à l'arme blanche, n'ont ordinairement qu'un petit calçon pour être plus à la legere. Ceux qui courent le mieux sont toujours les plus estimez ; car il ne faut pas s'imaginer que deux corps de troupes bien serrez & en bon ordre s'approchent pour se rompre l'un l'autre. Ils trouveroient cela trop périlleux : chacun donne de son côté comme il le juge à propos, & lorsqu'ils sont dans l'action, l'on diroit souvent qu'ils jouent aux Barres.

Je crois que les Juifs se battoient autrefois à peu près de même, s'il en faut juger par les loüanges que l'Ecriture donne à Azaël fils de Saruja frere de Joab, qui fût tué par Abner. Elle dit qu'il (a) couroit comme un Chevreuil. Cette qualité ne seroit pas fort estimable aujourd'hui, particulièrement dans le frere d'un General.

On sçait que les Juifs, tout au contraire des Maures, avoient fort peu de Cavalerie. L'Infanterie faisoit toutes leurs forces, peut-être parce que leur Pais étoit plus couvert que ne l'est celui du Mogol : aussi avoient ils chez leurs ennemis la reputation d'être fort mauvais Cavaliers. On les railloit même ordinairement là-dessus. Rabfaces exhortant Ezechias à se soumettre à la domination de Sennacherib, & à ne faire aucun fond sur le secours des Egiptiens, offrit à ce Prince de là part du Roi d'Assyrie deux mille chevaux, s'il vouloit le reconnoître pour son Seigneur, & se soumettre à lui ; (b) ajoutant en le raillant, qu'encore ne pourroit il pas trouver dans tout son peuple des gens capables de les monter. Cependant ils avoient du temps de Salomon un corps de cavalerie assez considerable, & (c) l'Ecriture nous dit que ce Prince tenoit douze mille hommes de Cavalerie à son service ; mais l'on ne voit pas que les Juifs en aient eu soit avant ou après lui. Ainsi il est à présumer que cette milice ne dura qu'autant que son Regne. Cependant je ne crois pas qu'ils fussent entièrement dépourvus de Cavalerie, & il y a même quelque apparence que Rabfaces poussa la raillerie un peu trop loin. Quoiqu'il en soit il est très-constant que la cavalerie n'étoit pas leur fait. La monture ordinaire des Juifs c'étoient des (d) ânes : ainsi l'on a tort de s'étonner que JESUS-CHRIST faisant son entrée dans Jerusalem ne se servit pour cela que d'un âne, puisque c'étoit la monture de la Nation. (e) Un homme

(a) 2. Reg. c. 2. v. 18. *Porro Azaël cursor velocissimus, quasi unus de capreis qui morantur in sylvis.* La plus grande partie des Americains font la guerre par embuscade & se battent sans regle en courant. Les Anciens Parthes combattoient leurs ennemis en fuyant jusqu'à ce qu'ils les eussent attiré dans une embuscade. Les Tartares font aujourd'hui la même chose.

(b) *Isaia c. 36. v. 8. Et nunc trade te Domino meo Regi Assyriorum, & dabo tibi duo millia equorum, nec poteris ex te praeberere ascensores eorum.*

(c) 2. Paral. c. 1. v. 14.

(d) Cela doit nous faire trouver moins étrange que l'Ecriture emploie frequemment l'âne dans les comparaisons qu'elle fait. Les Juifs n'en avoient pas la même idée que nous. Il est fort naturel d'employer des comparaisons, ou de prendre des idées des coutumes de son Pais.

(e) Les Indiens mesurent la puissance & les richesses d'un homme au nombre de ses Elephans. Voies les Voies de Fryer. Le nombre des Chamaux fait le même effet chez les Arabes &c.

(a) *Mabil. de Diplomatica.*

(b) Il est certain que les Armées des anciens Perses avoient le même défaut. Celles des Turcs, quoique le peuple le plus guerrier & le mieux discipliné des Orientaux, l'ont encore. Les Armées des Chinois, des Persans modernes &c. font la même faute. On doit regarder la déroute de cet assemblage de toute sorte de gens comme très propre à causer la Revolution de tout un Roiaume, & cela peut rendre moins surprenante la grande Revolution de la Chine au siècle passé. Il est impossible de retenir dans le devoir & de réunir sous un même intérêt des gens assemblés sans choix : outre que dans les Monarchies trop étendues les Provinces éloignées se regardent à peine comme faisant partie d'un même Etat. Si l'on fait reflexion à ce que nous disons ici, on trouvera moins extraordinaire que les petites Armées de Leonidas & de Themistocle aient arrêté & même batu le Roi de Perse & que la Phalange Macedonienne conduite par Alexandre le Grand ait renversé la plus puissante Monarchie de l'Orient.

même même ne passoit pour puissant & pour magnifique, que lorsqu'il avoit des écuries pleines de ces animaux; & l'Écriture voulant (a) marquer les Richesses & la magnificence de Jair le Galaadite, qui après Thola jugea le peuple d'Israël, dit (b) qu'il avoit trente fils montez sur trente ânes. Elle nous dit à peu près la même chose (c) d'Abdon, qui fut aussi un des Juges d'Israël.

(d) Les Indiens ont encore des Elephans dans leurs armées, comme nous lisons qu'en avoient autrefois les Perses, & presque tous les peuples de l'Orient. Ce sont de furieux animaux à la guerre; car outre qu'ils sont tout couverts de fer pour parer les coups de flèche & de mousquet qu'on leur tire de tous côtez, ils ont encore la trompe armée d'une grosse chaîne qu'ils tournent avec rapidité, & qui fait un étrange ravage dans les endroits où ils passent, sur tout lorsqu'ils sont conduits par d'habiles Maîtres.

Les Romains éprouverent autrefois la fureur des éléphants, qui leur tuèrent quantité de monde, & les mirent en desordre dans la première bataille. Ce ne fut qu'après avoir été ravagés une fois par ces animaux, qu'ils apprirent la maniere de s'en défendre. C'étoit de leur tirer dans la trompe, car c'est l'endroit du corps le plus sensible à ces animaux. Quand ils s'y sentent bleffez, au lieu d'avancer sur ceux qui les attaquent, ils retournent sur leurs gens mêmes, qui pour lors n'en sont plus les maîtres.

La coutume de se servir d'Elephans dans les Armées est très-ancienne chez les Indiens. Ils en avoient l'usage dès le temps de Semiramis. Cette Reine, qui porta la guerre jusqu'aux extrémités des Indes, voyant le dégât que ces animaux faisoient dans ses Troupes, s'avisa, (e) au rapport de Diodore de Sicile, d'en faire de bois & de les mettre à la tête de son armée. Les Indiens, qui ne croioient pas qu'elle en eut aucun, & qui tout d'un coup lui en virent un si grand nombre, en furent surpris. Leurs chevaux ne furent pas moins épouvantez que s'ils avoient vu de véritables Elephans, parce qu'ils étoient parfaitement bien contrefaits. Ces Peuples plierent d'abord, & les Assiriens les voyant en desordre les poursuivirent vivement: mais les autres s'étant aperçus qu'au lieu de véritables Elephans, on ne leur avoit opposé que des masses des bois, reprirent courage, se rallierent & poussèrent à leur tour les gens de Semiramis, qu'ils désirent.

L'Histoire de Diodore nous (f) parle encore de certains peuples appelez Gandares, qui habitoient sur les bords du Gange, & qu'Alexandre ne voulut point attaquer, à cause du grand nombre d'Elephans qu'ils avoient, ou peut être parce que les Grecs s'y opposerent, comme le dit Quinte-Curce. En effet ils avoient tout lieu de craindre ces animaux, qui, pour peu qu'ils soient nombreux & bien conduits, font un terrible fracas dans une armée.

On peut voir dans Quinte-Curce combien les Elephans de l'Armée de Porus ébranlerent les troupes d'Alexandre, & les peines qu'eurent les Grecs à se défendre d'abord contre ces puissans animaux. Ce celebre Historien nous parle encore de l'amour qu'avoit pour Porus l'Elephant que ce Roi Indien montoit le jour de la bataille; comment il releva son maître

avec sa trompe, & le remit sur son dos; enfin comment il le défendit jusqu'à la dernière extrémité, & jusqu'à ce que les coups que les Grecs lui portoient de tous côtez l'eussent terrassé. On peut dire que si tous les Capitaines & tous les soldats de ce Prince infortuné avoient eu pour lui autant d'attachement & de fermeté qu'en eut ce pauvre animal, peut-être Alexandre n'auroit il pas poussé ses conquêtes plus avant.

XXXIV. De leurs Eaux de senteurs.

Les Indiens ont conservé dans leurs plaisirs le goût des Anciens, par rapport aux fleurs, & aux eaux de senteur, & en general par rapport à tout ce qui flatte l'odorat. Lorsque les gens un peu distinguez se visitent les uns les autres, ceux qui reçoivent la visite ont de longues bouteilles d'argent, qui (a) jettent de l'eau rose par plusieurs petits trous, à peu près comme nos arrosoirs. On secoue ces arrosoirs sur le visage & sur la tête de ceux à qui l'on veut faire honnêteté. En même tems on presente une assiette couverte de poudre de sandal, qui est un bois très odoriferant: On en frotte les habits de ceux qui sont venus faire visite: & comme cette poudre est jaunâtre, & que la plupart des habits Indiens sont faits d'une toile blanche très-fine, cela produit un effet, qui d'abord me parût assés bizarre & me surprit; mais un moment après je me ressouvins que nous avons en France bien des gens, qui mettent très-exactement jusqu'aux basques de (b) la poudre blanche sur des habits noirs, & je condamnai ma première surprise.

L'occupation ordinaire des femmes de distinction dans la retraite (car elles ne sortent gueres plus que chez les Turcs) c'est de faire des bouquets, des guirlandes, & des couronnes de fleurs, telles que les hommes en portent publiquement sur leur tête le jour de leurs noces: en quoi ils suivent l'ancienne coutume des Grecs, qui étoient délicats dans leurs plaisirs. On peut voir dans presque tous les Epithalames, que non seulement le jour de leurs noces, mais encore pendant la douce saison du printemps & de l'été, ils prenoient grand soin d'avoir toujours des couronnes de fleurs, (c) & cela des plus belles, & des plus nouvellement cueillies.

XXXV. De leurs Onctions.

Presque toutes les nations du monde ont regardé l'huile comme une des choses dont on pouvoit le moins se passer; s'imaginant qu'il étoit impossible de

F 2

(a) Les Arabes en versent sur leur barbe & lui attribuent même quelque vertu sacrée que l'on pourroit presque mettre en parallèle avec l'Eau benite. Lorsque l'Eau de la Reine d'Hongrie parut pour la première fois dans le monde, il n'y eut ni femme, ni fille, ni petit maître, qui ne se plaignit de vertiges & de maux de cœur. Toute l'Eau benite de la Chrétienté n'auroit pu faire alors la millième partie des effets extraordinaires que fit cette Eau de la Reine, & depuis ce tems là il est peu de personnes à la mode qui ne porte un petit flacon de cette eau. Il y a tant de siècles que l'Eau benite est en regne & personne ne s'est avisé encore d'en porter sur soi. Quoiqu'il en soit, nous pouvons mettre l'Eau de la Reine d'Hongrie en parallèle avec l'Eau rose des Indiens. L'une & l'autre sont propres à faire revenir le cœur, & nous ne doutons point que le premier but du ceremonial de l'Eau Rose, qui s'observe aux Indes, ne soit celui-là.

(b) Les anciens se poudroient avec de la poudre d'or. Il y a quelque apparence que Salomon fait allusion à cette coutume au v. 11. du Ch. 5. du Cantique.

(c) Les anciens Grecs portoient aussi des couronnes de fleurs aux festins, & sur tout ils avoient soin d'y mettre des fleurs qui fussent contraires à l'ivresse. Dans la débauche il s'en mettoient sur la tête, au col & aux bras. Ils couronnoient aussi leurs gobelets, &c.

(a) Ce n'est pas des richesses qu'il est question en ce passage. Il s'y agit du nombre d'enfans, que les Juifs regardoient comme une benediction.

(b) *Jud. c. 10. v. 4. Habens triginta filios sedentes super triginta pullos asinarum.*

(c) *Judic. c. 12.*

(d) On s'en est même autrefois servi en Europe, puisque Pyrrhus Roi d'Epire en avoit dans ses armées. Mais il y a longtemps que la coutume de s'en servir s'est abolie en Europe.

(e) *Diod. Sic. l. 3. c. 5.*

(f) *Idem. l. 3. c. 10.*

se garantir des migraines, & de toutes les autres douleurs, sans se frotter tous les jours la tête d'huile, ou sans en mettre sur la partie affligée. Cette coutume, qu'une espece de nécessité avoit d'abord introduite, devint dans la suite des temps un des principaux moïens dont se servirent le luxe & la mollesse pour corrompre les mœurs des hommes.

Je dis que cette coutume commença par une espece de nécessité; car comme je viens de le remarquer, elle étoit regardée comme un remède souverain contre les migraines, & particulièrement dans les pays chauds. Ce qui est très-certain est que l'on n'y voit presque jamais devenir chauves ceux qui ont soin de se frotter la tête d'huile. On lit dans l'Ecriture que les femmes Juives aimoient beaucoup ces onctions, qu'elles préféroient souvent aux choses mêmes les plus nécessaires à la vie. C'est ainsi que cette veuve de Prophète qui s'adressa à Elizée, quoique très-pauvre & (a) manquant de tout, avoit cependant encore de l'huile pour s'oindre.

Les Indiens sont également attachez à cette coutume, mais particulièrement les femmes. Ce seroit un suplice pour elles de n'avoir pas toujours la tête luisante d'huile; mais comme elles n'ont point d'huile d'olive, elles ne se servent que de celle de Coco.

Les onctions n'étoient pas seulement employées chez les anciens contre les maux de tête, & pour les blessures: ils s'en servoient encore pour se fortifier les nerfs, & se rendre les membres plus souples, particulièrement après quelque exercice pénible. C'est ainsi que nous voyons dans l'Iliade Ulysse & Diomedé revenus de l'armée des Troïens, où ils étoient allés pour examiner ce qui s'y passoit, (b) se laver, se frotter d'huile, & déjeuner après cela.

Les Indiens en usent de même après leurs voyages, ou généralement après quelque action qui les a fatigués: car pour lors ils ne se reposent & ne mangent qu'après s'être lavés & s'être frottés d'huile.

Autrefois les Athlètes s'en servoient aussi, non seulement ceux qui étoient destinés à la lutte, pour empêcher que leur ennemi n'eût prise sur eux, mais encore tous les autres, dans la vue d'en être plus souples & plus robustes.

Les hommes ne regardant d'abord que l'utilité dans ces onctions n'y emploierent que de l'huile simple & sans odeur. Peu à peu on voulut joindre l'agréable à l'utilité. On y mêla les senteurs & les aromates: ainsi ce qui n'étoit dans le commencement qu'un préservatif, ou un remède, devint à la fin un des plaisirs les plus sensuels. Il falut après cela, pour paroître beau & galant, avoir les cheveux humectés d'essences, & être tel qu'Anacréon nous représente Bathille: car lorsqu'il essaie de donner au Peintre une idée de la manière dont il doit faire le portrait de ce beau Samien, il lui ordonne de lui faire les cheveux (c) humides.

Virgile nous dépeint Turnus de la même manière, & dit (d) que ses cheveux frisez avec un fer chaud étoient tout humides de myrrhe.

On poussa même la mollesse jusqu'à se faire frotter sans scrupule par des femmes tout le corps avec des essences;

(a) 4 Reg. c. 4. v. 2. *Non habet ancilla tua quicquam in domo sua, nisi parum olei quo ungatur.*

(b) Iliad. l. 10. *Hicque loti & uncti pingui oleo jentaculo assidebant.*

(c) ou plutôt luisans *Anacr. Ode. 29.*
Nitidas comas fac illi.
Suivant la version Latine.

(d) *Æneid. l. 12.*
Crispatos calido ferro, myrrhaque madentes.

& c'est ce (a) qu'observerent, Télémaque & Pisistratte, tout sages qu'ils étoient, après avoir visité le Palais de Menelas, & avant que de se mettre à table.

D'autres, immédiatement avant que de se mettre au lit, s'oignoient tout le corps d'huiles odoriférantes. Plusieurs Chrétiens des premiers siècles observerent cette coutume, que (b) Clément d'Alexandrie condamna dans ceux de son temps.

Les femmes étoient celles qui s'en servoient le plus. L'Arabie ne fournissoit pas des parfums assez forts pour satisfaire pleinement leur odorat. Nos Européennes même étoient dans ce goût il n'y a pas encore fort long-temps; mais la mode aiant changé, il a été absolument nécessaire que le goût changeât aussi, & que pour se conformer au temps celle qui, il y a vingt cinq ans, auroit demeuré sans aucune peine au milieu d'une douzaine de cassioles les plus odoriférantes, & qui portoit toujours des gans de senteur, se pâmât à la vue de certaines fleurs, ou à l'approche du moindre parfum. *Altro tempo, altro gusto.*

Lorsque chez les Juifs un homme entroit dans la maison de quelqu'un de ses amis, on lui présentoit des essences pour s'en frotter la tête. Ne lui en point offrir étoit un manque de civilité, ou une marque du peu de cas que l'on faisoit de sa personne, ainsi le Pharisien, chez qui notre Seigneur JESUS-CHRIST alla dîner, aiant trouvé mauvais qu'une femme, & qui plus est une femme pecheresse, vint lui oindre les pieds; le Sauveur lui reprocha, que cette femme lui avoit fait ce qu'il devoit faire lui-même. (c) Il lui dit vous n'avez pas oint ma tête d'huile, & cette femme en a versé sur mes pieds.

Le Psalmiste voulant marquer, qu'il n'aura jamais de familiarité avec le Pecheur, dit (d) qu'il ne se servira point de son huile, pour s'oindre la tête. C'est-à-dire, qu'il ne le visitera point, & que par conséquent il ne se trouvera point obligé de recevoir ses honnêtetés.

Les Anciens ne se servoient pas seulement d'huiles parfumées & d'essences pour leur usage: ils en frottoient encore les oiseaux, & c'est ce qu'on peut voir dans une Ode fort jolie, où Anacréon fait parler deux colombes, dont une portoit de sa part une lettre au beau Bathille. (e) Sa camarade la félicite sur ce qu'elle a les ailes parfumées, & qu'elle repand par tout une odeur fort agréable.

Les Indiens ne présentent ordinairement que de l'Eau rose à ceux qui leur rendent visite, comme je l'ai remarqué dans l'article précédent: mais lorsque l'on fait quelque séjour chez eux, ils ne manquent pas d'offrir de l'huile tous les matins.

XXXVI. De leur Extérieur affecté.

L'On peut dire des Indiens qu'en general ils sont très-propres: ils ont grand soin de se laver, & je suis assuré que sur les fréquentes ablutions, ils auroient pû disputer contre les plus scrupuleux Pharisiens,

(a) Homère. *Odyss. l. 4.*

(b) *Clem. Alex. l. 2. c. 8. Coronarum autem & unguentorum usus non est nobis necessarius, ad libidines enim & voluptates impellunt, maxime cum nox prope est.*

(c) *S. Luc. c. 7. v. 46. Oleo caput meum non unxisti; hac autem unguento unxit pedes meos.*

(d) *Oleum Peccatoris non impinguet caput meum.*

(e) *Anacr. Ode. 9.*

Tot unde nunc odores,
Huc advolans per auras
Spirasque depluiscue.

Le Grec exprime beaucoup mieux l'agrement de la pensée.

fiens, avec lesquels ils conviennent outre cela en plusieurs choses. Par exemple dans leurs prières, qu'ils affectent quelquefois de faire en public, mais plus particulièrement dans leur extérieur sérieux & composé.

L'emportement est chez eux la marque d'une ame basse, ils ont un mépris tout extraordinaire pour ceux qui ne sont pas maîtres d'eux-mêmes, & qui se mettent en colere. On a beau leur faire quelque tort, ou quelque injure, ils ne sortent jamais de leur assiette: mais ils ne laissent pas de se venger, & lorsqu'ils ont une fois résolu de nuire à quelqu'un, ils le font d'autant plus sûrement, & avec d'autant plus de danger, qu'ils ne se servent pour cela que de leur sang froid, & qu'ils y emploient toute leur reflexion. Ils cachent même si bien leur ressentiment, que quoi qu'entr'eux ils soient toujours sur leurs gardes, sur tout avec ceux qu'ils savent n'avoir pas sujet d'être contents d'eux; cela n'empêche pas que tous les jours ils ne s'atrapent les uns les autres, & qu'ils ne voient souvent partir le coup qui les accable de la main de ceux qu'ils croient leurs plus chers & leurs plus fideles amis. Lorsqu'ils se voient ainsi trompez, sans penser à celui qui les a dupez, ils se contentent de s'acuser eux-mêmes de leur malheur, & d'avouer qu'ils l'ont bien mérité, pour avoir eu de la confiance en un homme à qui autrefois ils avoient donné quelque sujet de mécontentement: car ils ont pour principe qu'une injure ne s'oublie jamais. Quoique dans le particulier ils soient les hommes du monde les plus portez à la débauche, ils sont cependant très-reservez dans le public. On n'entend jamais sortir de leur bouche de parole obscène, & leur extérieur est toujours très-modeste: enfin on les pourroit proposer pour des modèles de perfection morale, s'ils pensoient comme ils parlent, & s'ils vivoient de même.

XXXVII. De la maniere dont les Mogols divisent les jours & content les heures.

Les Mogols divisent le jour entier, c'est-à-dire les vingt-quatre heures, en huit parties, ou quarts, & chacune de ces parties est encore divisée en plusieurs autres, selon que les jours sont longs ou courts. Ceux, par exemple, qui sont proche de la ligne, & chez qui par conséquent l'inégalité des jours & des nuits n'est pas fort grande, ont très-peu de difference dans leurs divisions & dans leurs quarts: mais cette difference est plus sensible sous les Tropiques, & elle augmente toujours à mesure que l'on s'éloigne de la ligne équinoxiale.

Ils ont pour connoître les heures, une horloge à eau, mais fort differente de la Clepsydre, qu'on pretend avoir été inventée par un certain Ctesibius d'Alexandrie, environ l'an six cens trente quatre de la fondation de Rome. La Clepsydre étoit composée de deux bassins unis l'un à l'autre, dont l'un étoit plein d'eau, & l'autre étoit vuide. Ce dernier avoit dans son fond un morceau de liege, qui l'occupoit entierement, excepté ce qu'il lui falloit pour monter & descendre avec aisance. On posoit sur ce liege une petite figure qui tenoit une baguette à la main, avec laquelle elle marquoit les heures sur les lignes qui étoient tracées sur une petite colonne attachée aux bords du bassin & qui s'élevoit au-dessus. Il y avoit un petit trou qui communiquoit de l'un à l'autre, & celui qui étoit plein se vuideroit doucement dans celui où étoit le liege, que l'eau élevoit peu à peu. A mesure que le liege montoit, la petite figure, qui étoit posée sur le liege, montoit aussi, & marquoit ainsi les heures avec sa baguette.

La Clepsidre dont se servent les Mogols, & qu'ils

appellent *Gari*, ou *Gadli*, est plus simple; mais aussi demande-t-elle plus de soin, parce qu'il faut qu'il y ait un homme qui ait toujours l'œil sur elle. C'est un bassin plein d'eau, dans lequel on met une petite tasse de cuivre, qui a un très-petit trou dans le fond. L'eau entre peu à peu dans cette tasse, & lorsqu'elle est pleine, & que l'eau, qui y est entrée, commence à se mêler avec celle du bassin, elle va à fond. Le tems qu'elle a mis à se remplir s'appelle un *Gari*, qui, selon l'observation que j'en ai faite, se monte à vingt deux minutes & trente secondes: de sorte que lorsque le jour est justement de douze heures, chaque quart contient huit *Garis*, qui font cent quatre-vingt minutes, c'est-à-dire trois heures. Quand les jours sont plus courts, les quarts du jour contiennent moins de *Garis*, & ceux de la nuit en ont davantage: car l'on doit toujours augmenter à l'un ce que l'on retranche à l'autre, attendu que le jour & la nuit doivent régulièrement faire entr'eux soixante & quatre *Garis*, c'est-à-dire, mille quatre cent quarante minutes, & selon nous, vingt quatre heures. Aussi-tôt qu'un *Gari* est passé, celui qui a soin de l'horloge frappe avec un marteau sur une table de cuivre autant de coups qu'il a passé de *Garis*; après quoi il en frappe encore d'autres, pour marquer dans quel quart on est, soit du jour, ou de la nuit.

Quelques-uns (au rapport d'Aben-Esra) ont prétendu que les *Teraphins*, dont il est si souvent parlé dans l'Ecriture, étoient des horloges à eau, à peu près tels que les *Garis* des Maures: mais ils ont avancé cela sans aucune preuve, & même sans aucune raison de vraisemblance. Les Dieux que Rachel vola à son Pere Laban sont bien appelez dans le Texte *Teraphins*, mais il n'y a pas apparence de dire que ce fut l'horloge de son Pere qu'elle enleva. Ce n'auroit pas été quelque chose d'assez précieux pour l'emporter furtivement, & pour mériter que l'on courut après comme fit Laban, qui chercha soigneusement dans toutes les tentes de Jacob ce qui lui avoit été volé. Ces *Teraphins* étoient des Dieux Penates, & non pas des horloges. C'est encore une erreur que de dire que ces figures aient jamais parlé, & que Rachel ne les emporta que pour empêcher son Pere de les consulter sur sa fuite.

XXXVIII. De leur principal Temple.

Les Juifs regardoient avec raison le Temple de Jerusalem comme la Maison du Seigneur, comme un lieu véritablement saint, & où particulièrement Dieu vouloit être adoré.

Les Mahometans ont la même idée de la Mecque, & les Gentils Indiens de la (a) Pagode de Jaguarnat, qui est un grand Bâtiment construit sur le bord de la mer, assés proche de Balassor. On dit que cette Pagode est très-riche, & qu'entre autres choses précieuses on y voit une statue fort grande, qui a deux gros yeux d'émeraudes: mais comme je n'y ai point été, & que je n'ai trouvé aucun Européen qui put m'en parler avec certitude, je ne saurois en rapporter rien de positif, ni dire au juste ce qui en est.

Le Mogol l'a fait fermer, (au moins me l'a-t-on dit de même,) & cela pour empêcher le concours d'un

F 3

nom-

(a) On peut mettre cette Pagode en parallèle avec le Temple de Jupiter Hammon, celui de Diane à Ephesus, celui d'Apollon à Delphes, celui de Ceres en Sicile, où la République Romaine envoioit de tems en tems acquitter des vœux. Nous ne croions pas causer du scandale, en trouvant de la ressemblance entre ces pèlerinages & ceux que l'on fait parmi les Chrétiens à N. Dame de Lorette, & à S. Jaques en Galice, &c.

nombre infini de Gentils, qui y venoient en pèlerinage des endroits les plus reculez des Indes, & de qui les Bramins retiroient beaucoup d'argent.

Voilà les points principaux en quoi nous avons pu remarquer que les Indiens conviennent avec les Anciens, & particulièrement avec les Juifs. Un homme qui raisonneroit en Païen trouveroit sans doute beaucoup plus de ressemblance entr'eux : par exemple un Romain, qui sous le regne de Titus auroit bien connu les uns & les autres & auroit voulu décrire leur caractère.

Nous avons comparé les Juifs & les Indiens du côté des coutumes religieuses & civiles. On peut encore les comparer pour le génie & les préjugés. Les uns & les autres vivent dans la servitude des préjugés auxquels (a) ils sont d'autant plus assujettis qu'ils aiment & adorent leur captivité : c'est de leur Loi, que je veux parler, qui est le plus dur de tous les Esclavages.

L'attachement scrupuleux que ces deux peuples ont à (b) l'antiquité les empêche de faire aucun progrès dans les sciences, & les oblige de rester dans l'ignorance de leurs Peres; car tout ce qui a la moindre apparence de nouveauté les effraye. C'est un crime chez eux, de rencherir le moins du monde sur ce qu'ont dit les Anciens.

(c) La science des uns & des autres ne consiste qu'à retenir par cœur ce qu'ils disent que Dieu, ou les Dieux ont fait pour eux, avec quelques livres de morale, dont ils ont soin d'apprendre les preceptes, & qu'ils repetent à tout moment avec une gravité affectée, qui n'est pas moins une marque de leur ignorance, que de leur présomption.

Ils ne font la guerre, pour ainsi dire, que par boutades, & vainquent de même, ou plutôt ce ne sont que des machines que leurs (d) Prêtres mettent en mouvement, & auxquelles ils inspirent de la hardiesse ou de la crainte, selon qu'ils les assurent du gain, ou de la perte de la bataille.

(e) Ils se batent quelquefois pour la défense de leur Religion avec une opiniâtreté, qui étant fondée sur quelque promesse de leurs Devins ne peut tenir que de la fureur; & ces malheureux ne s'aperçoivent pas qu'ils fortifient leurs fers, & qu'ils appesantissent leurs

(a) Qui sont ceux qui ne sont pas assujettis à ces préjugés, dira-t-on à l'Auteur de cette Dissertation? Sur cet article ne pourroit-on pas les comparer à tous les Peuples & à toutes les Religions du monde? sans même en excepter la Chrétienne. Car nous pouvons mettre au rang des esclaves des préjugés ceux qui dans cette dernière Religion croient sans savoir pourquoi. Il n'est pas nécessaire qu'un Artisan examine en détail tous les Articles du Symbole : mais il le seroit qu'il donnât de bonnes raisons du sujet qu'il a de les croire. Ceux qui négligent cet article ne sont pas plus acceptables devant Dieu qu'un Brésilien qui vit moralement bien, sans manger les gens. Concluons qu'en ce qui regarde le génie & les préjugés, tous les hommes sont comparables les uns aux autres.

(b) Il falloit dire que les uns & les autres sont fort attachés à la tradition : alors le parallèle seroit juste. Cette tradition suivie trop aveuglement n'est pas seulement l'écueil des Juifs & des Indiens; elle l'est aussi des Chrétiens. Que la nouveauté effraie des Indiens, à la bonne heure; mais qu'elle effraie des Chrétiens, lorsqu'elle n'a d'autre but que celui de leur donner l'esprit du Christianisme, c'est ce que nous ne comprenons pas. Il faut avouer que l'homme est quelquefois bien mécanique.

(c) La science d'une infinité de Chrétiens ne consiste pas en autre chose. Plusieurs recitent par cœur les dix Commandemens, d'autres y ajoutent quelques Oraisons. Les Catholiques apprennent le *Credo*, le *Pater* & l'*Ave* avec quelques Prières aux Saints; les herétiques apprennent des Cantiques & quelques Pseaumes de David. Voilà la dévotion des uns & des autres.

(d) Les Ecclesiastiques sont souvent chez nous la même chose & les guerres qu'ils excitent sont les plus funestes.

(e) Le parallèle sera fort juste encore avec les Chrétiens, & nous le disons à notre honte. Des conjurations se sont formées, des guerres se sont entreprises sur ces promesses. Le détail n'en est pas nécessaire, puisqu'il ne faut, pour en être convaincu, qu'ouvrir l'histoire de notre tems.

chaînes, à mesure que par leurs victoires ils donnent à leurs Prêtres l'occasion de travailler à l'affermissement de la Loi, ou plutôt de la Tyrannie.

(a) Au reste, comme ils traitent tous les autres peuples de profanes, qu'ils refusent d'avoir aucune familiarité avec les étrangers, & qu'en general ils méprisent tout le monde; il ne faut pas s'étonner s'ils en sont également méprisés.

(b) Les Juifs ont regardé comme le plus grand de tous les malheurs la domination des Romains, cependant il ne leur pouvoit survenir rien de plus avantageux : car le commerce qu'ils ont eu par là avec les plus polis & les plus sçavans de tous les hommes ayant commencé à leur dessiller les yeux, les a mis dans la liberté de penser dorenavant par eux mêmes, & de n'être plus captivés à suivre les sentimens de leurs Peres. Aussi quelques-uns depuis ce tems là se sont ils appliqués à l'histoire des autres Nations, & à l'étude des beaux arts, qui auparavant leur étoient absolument inconnus.

Les chaînes des Indiens sont encore dans leur entier, & ce sera également un bonheur pour eux, si quelque nation civilisée peut jamais les rompre en les soumettant à son Empire.

Ils penserent du tems (c) d'Alexandre sortir de leur captivité. Si les Grecs avoient fait un plus long séjour dans les Indes, ils leur auroient infailliblement communiqué leur politesse & leurs belles connoissances : mais ce Heros vouloit vaincre trop de peuples pour oser se flater d'en pouvoir entièrement assujettir aucun, & lui faire embrasser les loix du vainqueur. A peine même paroissoit-il qu'il eut passé dans un Pais, aussi-tôt qu'il en étoit sorti : semblable en cela à ces torrens, qui laissent d'autant moins de traces dans un endroit, qu'ils y ont passé avec plus de rapidité.

Un partisan de l'antiquité, ou un esprit plus severe, parleroit bien autrement des Juifs & des Indiens, quand même il ne feroit aucune distinction entre leurs Religions, & qu'il les regarderoit sur le même pied. Je crois que du peu de remarques que j'ai faites sur ces deux Nations il en pourroit tirer les reflexions suivantes.

(d) Les Juifs & les Indiens ont conservé (du moins une grande partie) la simplicité des premiers hommes, que l'on voit paroître dans leur nourriture, dans leurs habillemens & dans leurs plaisirs, où ils cherchent toujours ce qu'il y a de plus uni. Ce qu'ils aiment le plus est ce qui se presente le plus simplement à leur pensée, & ce qui flate le plus naturellement leur imagination.

La crainte d'errer fait qu'ils suivent exactement les conseils des plus sages & des plus éclairés d'entr'eux : parce qu'ils connoissent combien il est dangereux à tous les hommes, mais plus particulièrement à ceux qui

(a) C'est encore notre défaut. Il est vrai que notre Religion est excellente : mais enfin ne vaudroit-il pas mieux amener les infidèles & les herétiques par la complaisance & l'instruction, au lieu de les rendre plus obstinés par le mépris & la violence?

(b) Il y a des Nations en Europe, à qui l'on fait envisager de même la relation qu'elles peuvent avoir avec quelques Infidèles, qui possèdent l'excellente qualité de penser avec liberté. Nous ne disons pas que ce fut notre bonheur d'être leurs sujets, mais nous croions que ce le seroit de nous soumettre à une partie de leurs principes. Depuis plusieurs années nous profitons de leurs lumières par le commerce que nous sommes, pour ainsi dire, forcés d'entretenir avec eux, & nous en profiterons davantage, lorsque nous ne serons plus captivés par ceux qui voudroient être & nos peres & nos maîtres.

(c) Nous laissons au lecteur la liberté de comparer ces tems d'Alexandre à des tems beaucoup plus voisins des nôtres.

(d) Le parallèle n'est point juste en cette occasion. Les Juifs ne sont rien moins que simples de ce côté là. Ils aiment en tout le faste & le luxe, & n'épargnent rien dans les plaisirs pour ajouter l'artifice à la nature.

qui n'ont point encore d'expérience, de ne se vouloir conduire que par leurs propres lumières.

Les Indiens pratiquent avec une exactitude ponctuelle toutes les règles que leur prescrit la Religion qu'ils professent : & connoissant que les hommes ne peuvent être entièrement à eux-mêmes, & qu'ils sont en quelque manière nez pour la sujétion, ils aiment mieux servir leurs Dieux & se soumettre aveuglement à leur Loi, (a) que d'être les Esclaves du caprice & de l'ambition, comme le sont presque toutes les autres Nations.

Ils négligent (b) les sciences qui ne sont point nécessaires à la vie ; les regardant comme des connoissances qui rendent à la vérité les hommes plus éclairés, mais souvent aussi plus malheureux, & presque toujours plus vains.

Ils savent que le mal se glisse avec bien plus de facilité que la vertu : c'est pourquoi ils évitent d'avoir aucune familiarité avec les étrangers, de peur de se familiariser aussi avec leurs mauvaises coutumes, & avec leurs vices. C'est pour s'empêcher d'être obligés de vivre avec eux, qu'ils ont fait quelquefois des efforts si surprenants, pour leur défendre l'entrée de leur pays, ou pour les en chasser.

Ils n'occupent point leur esprit à rien établir de nouveau, & ne s'en servent que pour leur commerce, ou pour s'exercer dans le métier qu'ils ont appris de leurs Pères : bien différens en cela des peuples que nous appelons polis & civilisés, qui ne sont jamais contents de ce que leur ont laissé leurs prédécesseurs, qui appliquent continuellement leur esprit à inventer quelque chose & à forcer pour ainsi dire la nature ; & qui acquiescent d'autant plus de réputation qu'ils ont su s'écarter de la route de leurs Ancêtres & s'éloigner du naturel.

XXXIX. *Des Indes en general, & de la maniere dont on y vit.*

Je crois que le Lecteur voudra bien me pardonner, si malgré la résolution que j'avois prise de ne parler que de la *Conformité des Coutumes des Indiens avec celles des Anciens* ; j'abandonne cependant entièrement l'Antiquité dans ce dernier Article, & si prenant le stile ordinaire des Relations je parle un peu des Indes comme tous les autres Voyageurs en ont parlé. Cependant je ne me flatte pas de rapporter rien de nouveau sur ce chapitre, & je suis très-persuadé que je ne dirai que ce que plusieurs autres ont dit avant moi : aussi ne m'y arrêterai-je que fort peu, & je n'en parlerai même, que pour ne pas paroître trop singulier & trop attaché à mes premières idées.

Presque tous ceux qui ne sont point sortis de chez eux se font une peinture avantageuse des Pays éloignés. Ils s'imaginent que l'on y trouve abondamment toutes les choses nécessaires à la vie : ils les croient exempts des défauts & des désagréments qui se rencontrent dans le leur. Ils les regardent comme des endroits délicieux, parce que la plupart des Voyageurs les dépeignent tels dans leurs Relations, & qu'ils font presque toujours des descriptions agréables des pays qu'ils ont vus.

Avant que de sortir de l'Europe, j'avois lu quan-

(a) La réflexion n'est point du tout juste. Les guerres & les révolutions des Indes prouvent que ces Peuples sont très-souvent de la Religion un affaire de Politique, & qu'en Asie comme en Europe ceux qui paroissent les plus zélés défenseurs de la Divinité ne sont pas toujours ses meilleurs amis.

(b) A l'égard des Juifs ils négligent les sciences & ne s'appliquent qu'au commerce : mais ce n'est pas par réflexion qu'ils en usent de la sorte ; c'est parce que les sciences ne donnent rien à gagner.

tité de Relations des Pays étrangers, & ces Relations me les représentoient ordinairement comme des lieux enchantés. Tout y étoit beau, tout y étoit aimable, les plaisirs les plus innocens s'y présentoient en foule. Il ne manquoit à ceux qui vivoient dans ces heureux Climats, que d'y vivre éternellement pour être éternellement heureux. Je le croiois ainsi, parce que je l'avois lu de même ; mais je me suis bien détrompé, depuis que j'ai vu ces endroits dont on m'avoit fait des portraits si avantageux. J'ai presque toujours remarqué, que la plupart de ceux qui en avoient parlé avoient de beaucoup exagéré leurs agréments, & qu'ils n'avoient dit que très-peu de chose des incommodités qui s'y trouvoient, & de tout ce que l'on étoit obligé d'y souffrir.

L'Auteur de la nature a partagé assez également ses faveurs à tous les pays. On y trouve par tout & du bon & du mauvais ; & lorsque l'on en a vu plusieurs, il est bien difficile de demeurer long-temps dans l'un, sans regretter l'autre, parce qu'il n'en est point auquel il ne manque quelque chose que l'on pourroit aisément trouver ailleurs. Ainsi l'on doit se défaire de tous les préjugés que l'on pourroit avoir sur cet article, & ne pas s'imaginer qu'il y ait dans tout l'Univers aucun endroit où l'on n'ait rien à désirer, & où, si l'on trouve des plaisirs, on ne rencontre en même temps des peines.

La côte de Coromandel est dans la Zone Torride : aussi est elle exposée à de terribles chaleurs. Il y regne pendant un certain temps de l'année des vents, que l'on appelle vents de terre, parce qu'en effet ils viennent du côté de la terre ; & ces vents y sont les plus incommodes du monde. Ils durent ordinairement depuis neuf à dix heures du matin jusqu'à trois ou quatre heures après-midi. Il faut être fait au climat pour pouvoir sortir pendant ce temps là ; car à chaque pas que vous faites, il semble que l'on vous jette du feu au visage, sur tout depuis dix heures jusqu'à deux. Ce vent de terre est suivi d'un vent de mer, qui s'élève aussi-tôt que l'autre a cessé, & qui est d'autant plus agréable, que la chaleur du jour a été forte. Pour lors on peut jouir tout à son aise des plaisirs de la promenade.

On regarde ordinairement comme le plus grand agrément des Pays chauds le plaisir d'y voir toujours les arbres verts, cependant on s'y habitue si fort que ce n'est plus un plaisir : & je ne sçai même si la variété des saisons que nous avons en Europe n'a pas quelque chose de plus agréable ; car si dans les Indes l'on n'y ressent pas la rigueur de nos hivers, on n'y voit rien aussi qui approche de la beauté de nos Printemps. C'est un été perpétuel, un été très-chaud, qui brûle toutes les herbes & dessèche les Campagnes, lesquelles ne conservent leur gazon qu'environ deux mois après la saison des pluies.

Les pluies y sont réglées & y durent ordinairement depuis la moitié de Juin jusqu'à la moitié de Septembre. Elles ne cessent presque jamais pendant ce temps-là. Elles sont moins incommodes à Pondichéry qu'elles ne le sont ailleurs, parce que comme le pays n'est que de sable, elles n'y gâtent point les chemins, qui dans le Royaume de Bengale sont presque impraticables pendant ce temps là, à cause que la terre y est fort grasse. Ces pluies sont absolument nécessaires dans les Indes, & lorsqu'elles manquent, le ris demandant beaucoup d'eau, on est sûr d'y avoir la famine.

Le Ris est la nourriture ordinaire du pays. Après qu'ils l'ont fait cuire, ils y ajoutent du beurre & du safran avec quelques herbes. D'autres y mettent de la viande, ou du poisson. Ils appellent cela des *Caris*. Ils ont grand soin que le poivre y domine ; mais à

cela près ces ragoûts ne laissent pas d'avoir leur bonté.

La chasse y est assez abondante : on y trouve des sangliers, des chevreuils, des lievres, des perdrix, des ramiers, quantité de beccassines, des canards sauvages, des cercelles, & de toute autre sorte d'oiseaux aquatiques. Je n'y ai jamais vû de lapin.

L'on ne peut gueres manger de meilleur poisson qu'à Pondichery ; il y en a entr'autres une espece qu'on appelle Pampré. C'est un poisson plat. Je ne puis mieux le comparer qu'à nôtre Turbot. Cependant il n'est pas tout à fait si gros, mais la chair en est aussi ferme, & il ne lui cede en rien pour ce qui est de la délicatesse & du goût. On y mange aussi de fort bon Mulet.

Il y a quantité de fruits, mais tous differens des nôtres. Le Mangue y est fort estimé. Son fruit approche assez de la Pêche. Il est cependant plus gros, & le noyau n'en est pas si dur à beaucoup près. Ses feuilles même ressemblent fort à celles du Pêcher. Quand les Mangues sont de la bonne espece, ils sont excellens ; mais les autres ont la chair fibreuse. Il seroit inutile de rapporter ici le nom de tous les autres fruits qui s'y trouvent ; car outre que cela nous meneroit trop loin, c'est qu'il est presque impossible d'en donner une idée juste à ceux qui ne les ont jamais vûs & qui n'en ont jamais goûté.

Les Citrons sont assez communs aux Indes, aussi bien que les Oranges : mais il s'en faut de beaucoup qu'il n'y en ait autant qu'en Amerique, qui est sans doute le País le plus abondant pour ces sortes de fruits. Cependant j'ai vû dans l'île de Moëli une espece de petites Oranges, que je n'avois pas vûe en Amerique. Elles ne sont pas plus grosses que nos pommes d'Api, & ont l'écorce toute rouge. La substance en est plus aqueuse que celle des Oranges ordinaires ; & à mesure qu'elles meurissent, leur écorce, qui est par côté comme nos melons, s'entr'ouvre à peu près comme celle des Grenades.

Il y a dans cette Ile quantité de Cassiers, qui sont les arbres qui portent la Casse. On sçait assez communément en Europe, comment sont faits les bâtons qui enferment cette espece de gomme purgative. Ils sont longs & secs lorsqu'ils sont en maturité, & quand il fait du vent, les arbres chargés de ces bâtons s'agitent & les font s'entrechoquer les uns les autres ; ce qui fait un bruit fort étrange à ceux qui en ignorent la cause, sur tout, lorsqu'ils se trouvent au milieu d'une forêt, ou, quelquefois sans voir des Cassiers auprès d'eux, ils entendent ce tintamarre de loin.

Il suffit d'avoir mis le pied dans les Indes, pour avoir entendu parler de Betel. Après le ris, c'est la chose qui y est le plus en usage, & dont les Indiens, & même quantité d'Européens, peuvent le moins se passer.

Ce Betel est une plante qui monte à peu près comme nôtre Vigne-Vierge. On donne ordinairement à chacune de ces plantes un échelas d'environ quinze pieds de haut. Sa feuille approche assez de celle du Lilas, mais elle n'est pas si épaisse. C'est de cette feuille que les Indiens font friands, mais ils ne la mangent jamais seule. Premièrement ils la frottent d'un peu de chaux faite de coquillages, ensuite ils y enveloppent de petites tranches d'Arrequa coupées très minces. Cette Arrequa est un fruit qui ressemble tout à fait à la noix muscade, & qui n'en diffère que parce qu'il n'a point d'odeur. Ils appellent Betel cet assemblage des feuilles de Betel, de chaux, & d'Arrequa. Ceux qui sont à leur aise y mettent encore du Cachou, qui est assez connu en Europe, quoiqu'il vienne des Indes. Toutes ces drogues mê-

lées ensemble leur rendent les levres & les dents rouges comme du sang.

Il est sur, que le Betel est une plante qui a de grandes vertus. Elle est excellente pour l'estomach, & l'on ne voit point que ceux qui en mangent régulièrement en soient jamais incommodés. Ils ne le font pas non plus des dents, qui se conservent toujours saines, quoi qu'elles perdent leur couleur & qu'elles deviennent rouges.

Les gens du País se présentent ordinairement entr'eux du Betel, comme nous nous présentons du Tabac en France ; & quelque part qu'ils aillent, ils en ont toujours leur petite provision. On dit qu'il est dangereux d'en prendre de la main des femmes, à moins que l'on ne les connoisse bien, parce qu'on prétend qu'elles s'en servent au lieu de Philtres, & qu'elles y mettent des drogues propres à cela. Je n'en repons de rien là-dessus ; mais tout ce que je puis dire, c'est que j'ai vû un de nos soldats, qui, après avoir resté plus de deux jours sans vouloir manger, déserta pour suivre une femme, que l'on m'assura lui avoir donné du Betel, quoi qu'assurément la femme n'en valut pas la peine, étant fort vieille & fort laide, au lieu que le soldat étoit un garçon de trente ans fort bien fait. Ils se servent aussi quelquefois de ce Betel pour empoisonner leurs ennemis.

J'oubliois de dire que quand les Indiens sont blessés, ils font mâcher des feuilles de Betel par quelqu'un, & les appliquent ensuite sur la plaie. Ce remède a un effet presque aussi prompt que celui du Baume.

Généralement parlant les terres des Indes sont fort désertes. On est souvent obligé de faire bien du chemin, pour trouver quelques pauvres chaumières, ou quelques malheureux Villages, dont même la plupart sont abandonnés. Cette désolation est une suite des guerres du grand Mogol, qui a commencé par ruiner le País des Indiens, pour s'en rendre maître, & qui par politique continue toujours à tenir les peuples dans l'oppression & dans la misère, de peur qu'ils ne viennent à secouer le joug : car malgré toutes les pertes qu'ils ont faites, ils sont encore en bien plus grand nombre que les Maures. On ne peut s'empêcher d'être touché de compassion, lorsqu'on fait reflexion sur l'esclavage de ces peuples & sur l'entière désolation de leur país ; lorsque l'on compare l'état dans lequel ils sont présentement avec celui où ils étoient il n'y a que cent ans.

On a toujours regardé les Asiatiques comme des gens mols & effeminez. En cela on leur a rendu justice, car ils n'aiment gueres le travail, & ils sont au contraire tout à fait amis du repos. Lors même qu'ils sont obligés de travailler, c'est avec une certaine indolence qui fait voir qu'ils sont hors de leur centre. Pour moi j'attribue cette indolence à la chaleur du Climat, car j'y ai vû des Européens qui en très-peu de temps avoient contracté le même défaut.

Cette indolence & cet amour du repos font qu'on ne neglige rien pour se procurer ses aises ; & l'on n'y réussit pas mal, pour peu que l'on veuille en prendre la peine. Il est vrai, qu'on n'y voit pas ce grand monde, & qu'on n'y jouit pas de cette société, qui charme en Europe ; mais aussi faut il avouer que l'espece d'indépendance dans laquelle on vit flatte extrêmement. On y dépend moins qu'ailleurs d'une prétendue bienveillance. La liberté y est tout à fait grande, & chacun y vit comme il le juge à propos. Outre cela, on y est grand Seigneur à peu de frais, sur tout pour ce qui regarde le grand nombre de valets, qui en ce país-là sont à fort bonne composition.

On peut diviser les Peuples des Indes, en *Maures*, en *Gentils*, & en *Topas*. Les *Maures*, comme j'ai

J'ai déjà dit, y sont les maîtres, les *Gentils* sont les esclaves, & les *Topas* ne sont proprement ni l'un, ni l'autre.

Ces *Topas*, ou *Mestis*, sont descendus de Portugais, & de femmes Indiennes. Leur profession ordinaire est celle de porter les armes, & s'ils n'ont ni les richesses, ni le teint de leurs Peres (car ils sont gueux & noirs) ils en ont au moins conservé la gravité. Je crois qu'on leur a donné le nom de *Topas*, à cause qu'ils portent tous le chapeau, parce qu'en langue Maure, *Topica-log* signifie *Gens de chapeau*. Le grand Mogol a quantité de ces *Topas* dans ses armées, & s'en sert ordinairement pour Canoniers. Les François, les Anglois & les Hollandois en ont aussi à leur solde. Ils parlent un mauvais Portugais corrompu, qui est la langue de commerce des Indes, & qu'on est absolument obligé d'apprendre.

On sçait que les Portugais ont été autrefois les maîtres des Indes & qu'ils en ont fait trembler toutes les puissances. François Almeida Vice-Roi des Indes pour le Portugal, défit dans un combat naval Campson Sultan d'Egypte. Ce fut au commencement du seizième siècle, & son successeur, le fameux Alphonse d'Albuquerque, ne se rendit pas moins recommandable par la prise de Goa, & par quantité d'autres victoires qu'il remporta sur les Indiens. Mais depuis ce temps-là, ils sont bien déchus, & presque toutes les autres Nations de l'Europe, qui sont à présent dans les Indes, ne s'y sont établies que sur leurs ruines; particulièrement les Hollandois, qui y sont présentement ce qu'y étoient autrefois les Portugais.

Les Portugais n'ont pas eu seulement affaire aux Européens, mais encore aux Indiens, qui lassés de la dureté & de la tyrannie avec laquelle ils en étoient traités, se soulevèrent contre eux en quantité d'endroits. Les habitans de l'Isle de Moéli, qui sont tous Mahometans, & qui (à ce qu'on dit) sont sortis d'Arabie, furent du nombre de ceux qui se revoltèrent. Ils massacrèrent les Portugais & se rendirent maîtres de l'Isle. J'y ai vu une Mosquée, qui autrefois étoit une Eglise Portugaise.

Outre ces *Mestis*, qui véritablement sont descendus des Portugais, il y en a encore d'autres qui prennent le nom de *Topas*. Ce sont les *Parrias* dont j'ai

parlé. Lorsqu'ils se sont faits Chrétiens, ils prennent le chapeau & passent ainsi en un moment de l'état le plus ravalé qu'il y ait chez les Indiens à la qualité de *Senhor Soldad*, qui n'est pas peu de chose parmi les Chrétiens du Païs. Les autres Indiens les méprisent toujours, & sçavent fort bien dire, qu'il n'y a gueres que les gueux qui embrassent le Christianisme. Ils les appellent pour cela *Christians d'Aros*. C'est-à-dire, *Chrétiens de ris*; voulant signifier par là, qu'ils ne se sont faits Chrétiens que pour trouver plus aisément à vivre, & pour avoir leur ris sûr, car dans ce Païs là on ne parle point de pain. Dans le fond je ne trouve pas que les Indiens aient si grand tort qu'on le pourroit croire, car il est certain que ces *Parrias* sont ordinairement gens à faire tout ce que l'on peut s'imaginer de plus bas, & quoi qu'ils se rendent Chrétiens, ils n'en deviennent pas plus honnêtes gens pour cela. Ils sont fort sujets à voler. Quand ils ne peuvent se servir de leurs mains pour enlever quelque chose, ils se servent admirablement bien de leurs pieds. Ce que je dis ici surprendra d'abord le Lecteur: cependant il n'y a rien de plus certain. Si vous laissez tomber à terre quelque argent, un couteau, ou une fourchette, & que sur le champ vous n'y fassiez pas attention; comme ordinairement ils ne portent point de souliers, ils relevent avec les doigts du pied fort adroitement ce qui est tombé; ensuite de quoi ils passent la main derrière eux, & trouvent le moien, en pliant la jambe, de porter jusqu'à la main ce que le pied a ramassé. Tout ce petit manège se fait sans qu'on les voie se baïsser le moins du monde. Ils vous parlent même pendant qu'ils font leur coup: sur tout quand cela arrive le soir.

Il semble qu'aussi-tôt qu'ils se sont faits Chrétiens, il soit indigne d'eux de travailler. J'ai entendu dire à un homme digne de foi, que parlant un jour à une jeune fille qu'on avoit trouvée faisant un métier qui est fort commun aux Indes, & qui apparemment avoit fait encore quelqu'autre chose (car on n'y punit personne pour le reste) il lui demanda, pourquoi elle ne travailloit pas pour gagner sa vie: à quoi la jeune fille fort surprise de cette proposition répondit, qu'elle étoit Chrétienne. Belle maxime!

Voilà ce que j'avois à dire de plus particulier touchant les Indes.

